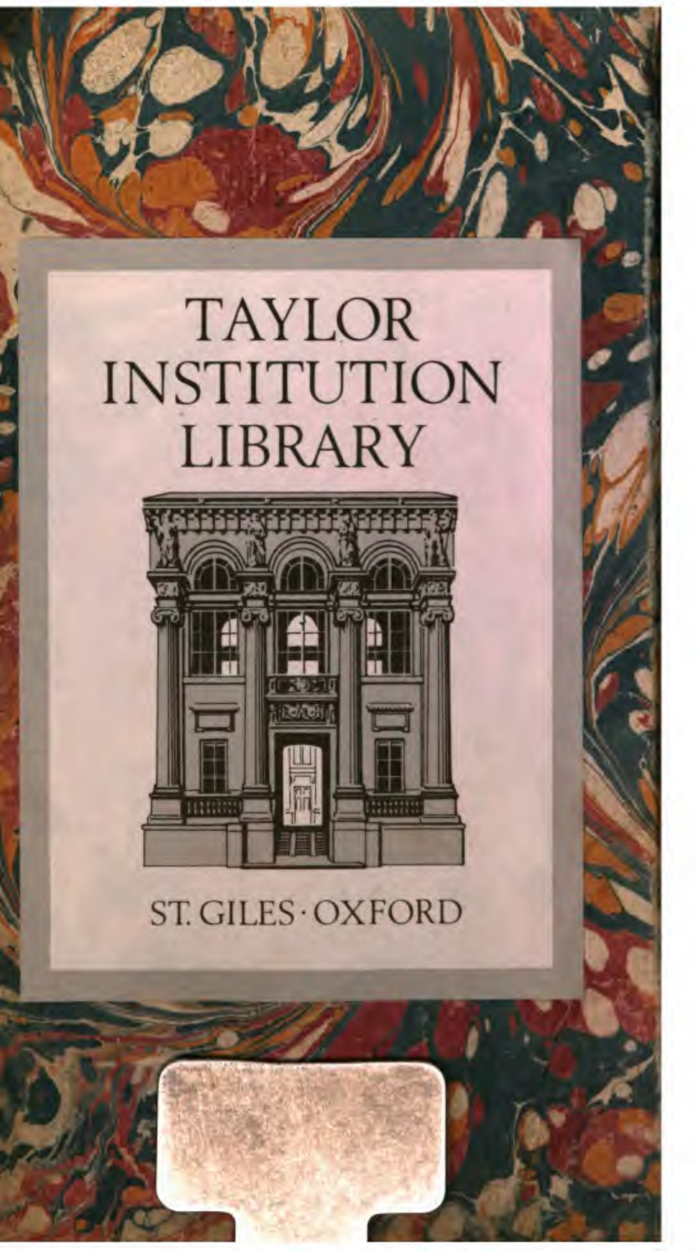
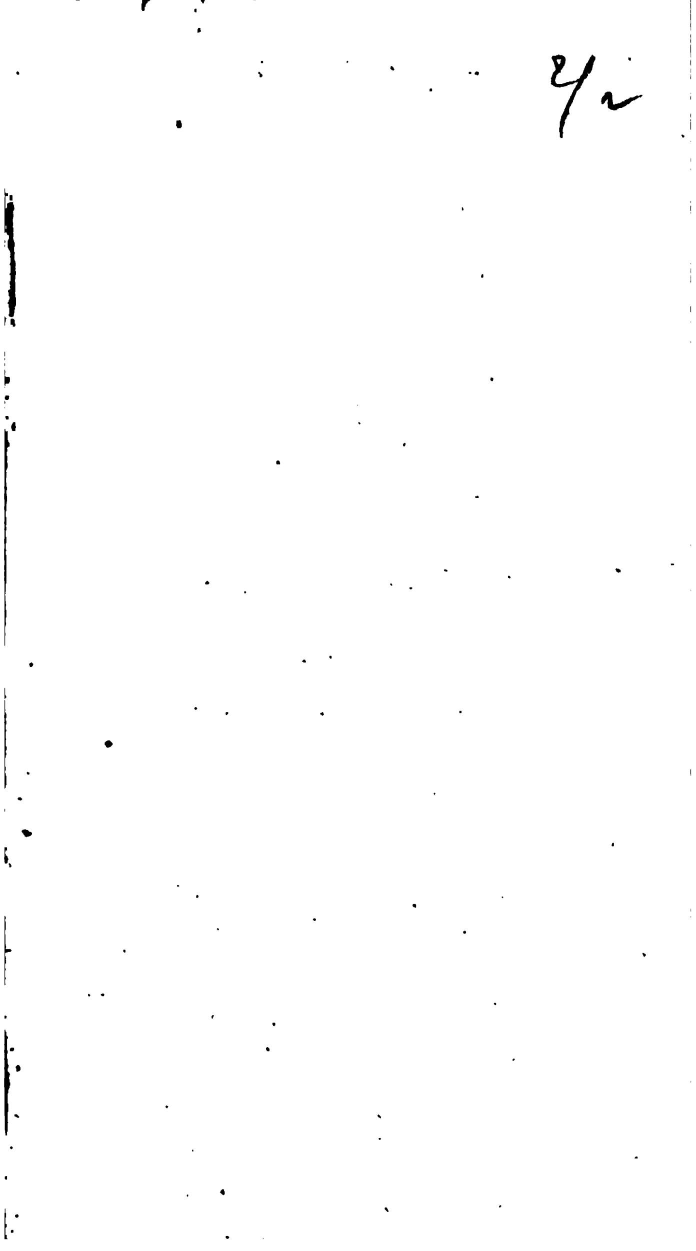



TAYLOR
INSTITUTION
LIBRARY
ST. GILES · OXFORD





# LE PAYSAN PARVENU,

## OU

# LES MEMOIRES DE M. ***

*Par M.* DE MARIVAUX.

*QUATRIE'ME PARTIE.*

SECONDE EDITION.

Le prix est de 24 sols.



A PARIS,
Chez PRAULT Fils, Quay de Conty, vis-à-vis la descente du Pont Neuf, à la Charité.

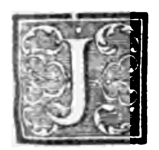
M. DCC. XXXVI.

*Avec Approbation & Privilege du Roy.*



# LE PAYSAN PARVENU, OU LES MEMOIRES DE M. ***

## QUATRIE'ME PARTIE.



E me rendis donc chez Madame de Ferval, & ne rencontrai dans la cour de la maison, qu'un Laquais qui me conduisit chez elle par un petit escalier que je ne connoissois pas.

Une de ses femmes qui se

présenta d'abord, me dit qu'elle alloit avertir sa Maîtresse; elle revint un moment après, & me fit entrer dans la chambre de cette Dame. Je la trouvai qui lisoit couchée sur un sopha, la tête appuyée sur une main, & dans un deshabillé très-propre, mais assez négligemment arrangé.

Figurez-vous une jupe qui n'est pas tout-à-fait rabatuë jusqu'aux pieds, qui même laisse voir un peu de la plus belle jambe du monde; (& c'est une grande beauté qu'une belle jambe dans une femme.)

De ces deux pieds mignons il y en avoit un dont la mule étoit tombée, & qui dans cette espece de nudité avoit fort bonne grace.

Je ne perdis rien de cette touchante posture; ce fut pour la premiere fois de ma vie que je sentis bien ce que valoient le

pied & la jambe d'une femme ; jusques-là je les avois compté pour rien ; je n'avois vû les femmes qu'au visage & à la taille, j'appris alors qu'elles étoient femmes partout. Je n'étois pourtant encore qu'un Paysan ; car qu'est-ce que c'est qu'un séjour de quatre ou cinq mois à Paris ? mais il ne faut ni délicatesse ni usage du monde pour être tout d'un coup au fait de certaines choses ; surtout quand elles sont à leur vrai point de vûë, il ne faut que des sens, & j'en avois.

Ainsi cette belle jambe & ce joli petit pied sans pantoufle, me firent beaucoup de plaisir à voir.

J'ai bien vû depuis des objets de ce genre-là qui m'ont toujours plû, mais jamais tant qu'ils me plurent alors ; aussi, comme je l'ai déja dit, étoit-ce la premiere fois que je les sentois ; c'est tout dire, il n'y a point de plaisir qui ne perde à être déja connu.

Je fis en entrant deux ou trois révérences à Madame de Ferval, qui, je pense, ne prit pas garde si elles étoient bien ou mal faites ; elle ne me demandoit pas des graces acquises, elle n'en vouloit qu'à mes graces naturelles, qu'elle pouvoit alors remarquer encore mieux qu'elle ne l'avoit fait, parce que j'étois plus paré.

De l'air dont elle me regarda, je jugeai qu'elle ne s'étoit pas attenduë à me voir ni si bien fait, ni de si bonne mine.

Comment donc, s'écria-t-elle avec surprise, & en se relevant un peu de dessus son sopha ; c'est vous, la Vallée ; je ne vous reconnois pas ; voilà vraiment une très-jolie figure, mais très-jolie ; approchez, mon cher enfant, approchez, prenez un siége, & mettez-vous là ; mais cette taille comme elle est bien prise ; cette tête, ces cheveux !

en vérité, il eſt trop beau pour un homme, la jambe parfaite avec cela ; il faut apprendre à danſer, la Vallée, n'y manquez pas ; aſſeyez-vous ; vous voilà on ne peut pas mieux, ajouta-t-elle en me prenant par la main pour me faire aſſeoir.

Et comme j'héſitois par reſpect, aſſeyez-vous donc, me repeta-t-elle encore du ton d'une perſonne qui vous diroit, oubliez ce que je ſuis, & vivons ſans façon.

Et bien, gros garçon, me dit-elle, je ſongeois à vous, car je vous aime, vous le ſçavez bien ; ce qu'elle me dit avec des yeux qui expliquoient ſa maniere de m'aimer ; oui, je vous aime, & je veux que vous vous attachiez à moi, & que vous m'aimiez auſſi ; entendez-vous ?

Helas ! charmante Dame, lui répondis-je, avec un tranſport de vanité & de reconnoiſſance ;

je vous aimerai peut-être trop, si vous n'y prenez garde.

Et à peine lui eus-je tenu ce discours, que je me jettai sur sa main qu'elle m'abandonna, & que je baisois de tout mon cœur.

Elle fut un moment ou deux sans rien dire, & se contenta de me voir faire; je l'entendis seulement respirer d'une maniere sensible, & comme une personne qui soupire un peu; parle donc; est-ce que tu m'aimes tant? me dit-elle, pendant que j'avois la tête baissée sur cette main; Eh! pourquoi crains-tu de m'aimer trop, explique-toi la Vallée; qu'est-ce que tu veux dire?

C'est, repris-je, que vous êtes si aimable, si belle; & moi qui sens tout cela, voyez-vous, j'ai peur de vous aimer autrement qu'il ne m'appartient.

Tout de bon! me dit-elle, on diroit que tu parles d'amour, là

Vallée. Et on diroit ce qui eſt, repartis-je, car je ne ſçaurois m'en empêcher.

Parle bas, me dit-elle ; ma femme de chambre eſt peut-être là dedans, ( c'étoit l'anti-chambre qu'elle marquoit : ) ah, mon cher enfant ! qu'eſt-ce que tu viens de me dire ? Tu m'aimes donc ? Helas ! tout petit homme que je ſuis, dirai-je qu'oui, repartis-je ? Comme tu voudras, me répondit-elle, avec un petit ſoupir : mais tu es bien jeune, j'ai peur à mon tour de me fier à toi ; approche-toi, afin de nous entretenir de plus près, ajouta-t-elle. J'oublie de vous dire que dans le cours de la converſation elle s'étoit remiſe dans la poſture où je l'avois trouvée d'abord ; toujours avec cette pantoufle de moins, & toujours avec ces jambes un peu découvertes, tantôt plus, tantôt moins, ſuivant les attitudes qu'elle prenoit ſur le ſopha.

Les coups d'œil que je jettois de ce côté-là, ne lui échapoient pas; quel friand petit pied vous avez-là, Madame, lui dis-je, en avançant ma chaise, car je tombois insensiblement dans le ton familier! Laisse-là mon pied, dit-elle, & remets-moi ma pantoufle, il faut que nous causions sur ce que tu viens de me dire, & voir un peu ce que nous ferons de cet amour que tu as pour moi.

Est-ce que par malheur il vous fâcheroit, lui dis-je? Eh non, la Vallée, il ne me fâche point, me répondit-elle; il me touche au contraire, tu ne m'as que trop plû, tu es beau comme l'amour.

Eh! lui dis-je, qu'est-ce que c'est que mes beautés auprès des vôtres? Un petit doigt de vous vaut mieux que tout ce que j'ai en moi; tout est admirable en vous; voyez ce bras, cette belle façon de corps, des yeux que je n'ai jamais vû à personne; & là-

dessus, les miens la parcouroient toute entiere ; est-ce que vous n'avez pas pris garde, comme je vous regardois la premiere fois que je vous ai vûë, lui disois-je ? je devinois que votre personne étoit charmante, plus blanche qu'un cygne; ah ! si vous sçaviez le plaisir que j'ai eu à venir ici, Madame, & comme quoi je croyois toujours tenir votre chere main que je baisai l'autre jour, quand vous me donnâtes la Lettre. Ah ! tais-toi, me dit-elle, en mettant cette main sur ma bouche pour me la fermer ; tais-toi, la Vallée, je ne sçaurois t'écouter de sang froid; après quoi, elle se rejetta sur le sopha avec un air d'émotion sur le visage, qui m'en donna beaucoup à moi-même.

Je la regardois, elle me regardoit, elle rougissoit ; le cœur me battoit, je crois que le sien alloit de même, & la tête commençoit à nous tourner à tous deux, quand

elle me dit : Ecoute-moi, la Vallée, tu vois bien qu'on peut entrer à tout moment, & puisque tu m'aimes, il ne faut plus nous voir ici, car tu n'y es pas assez sage. Un soupir interrompit ce discours.

Tu es marié, reprit-elle après ? Oui de cette nuit, lui dis-je. De cette nuit, me répondit-elle ? Eh bien, conte moi ton amour ; en as-tu eu beaucoup ? Comment trouve-tu ta femme ? M'aimerois-tu bien autant qu'elle ? Ah ! que je t'aimerois à sa place ! Ah ! repartis-je, que je vous rendrois bien le change. Est-il vrai, me dit-elle ? mais ne parlons plus de cela, la Vallée ; nous sommes trop près l'un de l'autre, recule-toi un peu, je crains toujours une surprise. J'avois quelque chose à te dire, & ton mariage me l'a fait oublier ; nous aurions été plus tranquilles dans mon cabinet, j'y suis ordinairement,

mais je ne prévoyois pas que tu viendrois ce ſoir. A propos, j'aurois pourtant envie que nous y allaſſions pour te donner les papiers dont je te parlai l'autre jour, veux-tu y venir ?

Elle ſe leva tout-à-fait là deſſus ; ſi je le veux, lui dis-je ? Elle rêva alors un inſtant, & puis : Non, dit-elle, n'y allons point ; ſi cette femme de chambre arrivoit, & qu'elle ne nous trouvât pas ici, que ſçait-on ce qu'elle penſeroit ? reſtons.

Je voudrois pourtant bien ces papiers, repris-je. Il n'y a pas moyen, dit-elle, tu ne les auras pas aujourd'hui ; & alors elle ſe remit ſur le ſopha, mais ne fit que s'y aſſeoir ; & ces pieds ſi mignons, lui dis-je, ſi vous vous tenez comme cela, je ne les verrai donc plus ?

Elle ſourit à ce diſcours, & me paſſant tendrement la main ſur le viſage, parlons d'autre

chose, répondit-elle. Tu dis que tu m'aimes, & je te le pardonne ; mais, mon enfant, si j'allois t'aimer aussi comme je prévois que cela pourroit bien être, & le moyen de s'en défendre avec un aussi aimable jeune homme que toi ; dis-moi, me garderois-tu le secret, la Vallée ?

Eh ! ma belle Dame, lui dis-je, à qui voulez-vous donc que j'aille rapporter nos affaires ? Il faudroit que je fusse bien méchant ; ne sçais-je pas bien que cela ne se fait pas, surtout envers une grande Dame comme vous, qui est veuve, & qui me fait cent fois plus d'honneur que je n'en mérite, en m'accordant le réciproque ; & puis ne sçais-je pas encore que vous tenez un état de dévote qui ne permet pas que pareille chose soit connuë du monde ? Non, me répondit-elle, en rougissant un peu ; tu te trompes, je ne suis pas si dévote que retirée.

Eh pardi ! repris-je, dévote ou non, je vous aime autant d'une façon que d'une autre ; cela empêche-t-il qu'on ne vous donne son cœur, & que vous ne preniez ce qu'on vous donne ? on est ce qu'on est, & le monde n'y a que voir : après tout, qu'est-ce qu'on fait dans cette vie ? un peu de bien, un peu de mal ; tantôt l'un, tantôt l'autre ; on fait comme on peut, on n'est ni des Saints ni des Saintes ; ce n'est pas pour rien qu'on va à confesse, & puis qu'on y retourne ; il n'y a que les défunts qui n'y vont plus ; mais pour des vivans, qu'on m'en cherche.

Ce que tu dis n'est que trop certain ; chacun a ses foiblesses, me répondit-elle. Eh ! vraiment oui, lui dis-je ; ainsi, ma chere Dame, si par hazard vous voulez du bien à votre petit serviteur, il ne faut pas en être si étonnée ; il est vrai que je suis

marié, mais il n'en feroit ni plus ni moins quand je ne le ferois pas, fans compter que j'étois garçon quand vous m'avez vû; & fi j'ai pris femme depuis, ce n'eft pas votre faute, ce n'eft pas vous qui me l'avez fait prendre; & ce feroit bien pis fi nous étions mariés tous deux, au lieu que vous ne l'êtes pas; c'eft toujours autant de rabatu; on fe prend comme on fe trouve, ou bien il faudroit fe laiffer, & je n'en ai pas le courage depuis vos belles mains que j'ai tant tenuës dans les miennes, & les petites douceurs que vous m'avez dites.

Je t'en dirois encore, fi je ne me retenois pas, me répondit-elle, car tu me charmes, la Vallée, & tu es le plus dangereux petit homme que je connoiffe. Mais revenons.

Je te difois qu'il falloit être difcret, & je vois que tu en fens les conféquences. La façon dont

je vis, l'opinion qu'on a de ma conduite ; ta reconnoiſſance pour les ſervices que je t'ai rendus, pour ceux que j'ai deſſein de te rendre, tout l'exige, mon cher enfant. S'il t'échapoit jamais le moindre mot, tu me perdrois, ſouviens-toi bien de cela, & ne l'oublie point, je t'en prie ; voyons à preſent comment tu feras pour me voir quelquefois. Si tu continuois de venir ici, on pourroit en cauſer ; car ſous quel prétexte y viendrois-tu ? Je tiens quelque rang dans le monde, & tu n'es pas en ſituation de me rendre de fréquentes viſites. On ne manqueroit pas de ſoupçonner que j'ai du goût pour toi ; ta jeuneſſe & ta bonne façon le perſuaderoient aiſément, & c'eſt ce qu'il faut éviter. Voici donc ce que j'imagine.

Il y a dans un tel fauxbourg (je ne ſçais plus lequel c'étoit) une vieille femme dont le mari

qui eſt mort depuis ſix ou ſept mois, m'avoit obligation; elle loge en tel endroit, & s'appelle Madame Remy; tiens, écris tout-à-l'heure ſon nom & ſa demeure, voici ſur cette table ce qu'il faut pour cela.

J'écrivis donc ce nom, & quand j'eus fait, Madame de Ferval continuant ſon diſcours; c'eſt une femme dont je puis diſpoſer, ajoûta-t-elle. Je lui enverrai dire demain de venir me parler dans la matinée. Ce ſera chez elle où nous nous verrons; c'eſt un quartier éloigné où je ſerai totalement inconnuë. Sa petite maiſon eſt commode, elle y vit ſeule; il y a même un petit jardin par lequel on peut s'y rendre, & dont une porte de derriere donne dans une ruë très-peu fréquentée; ce ſera dans cette ruë que je ferai arrêter mon carroſſe; j'entrerai toujours par cette porte, & toi toujours par

l'autre.

l'autre. A l'égard de ce qu'en penſeront mes gens, je ne m'en mets pas en peine, ils ſont accoutumés à me mener dans toutes ſortes de quartiers pour differentes œuvres de charité que nous exerçons ſouvent deux ou trois Dames de mes amies & moi, & auſquelles il m'eſt quelquefois arrivé d'aller ſeule, auſſi-bien qu'en compagnie, ſoit pour des malades, ſoit pour des pauvres familles. Mes gens le ſçavent, & croiront que ce ſera de même, quand j'irai chez la Remy. Pourras-tu t'y trouver demain ſur les cinq heures du ſoir, la Vallée? j'aurai vû la Remy, & toutes mes meſures ſeront priſes.

Eh pardi! lui dis-je, je n'y manquerai pas, je ſuis ſeulement fâché que ce ne ſoit pas tout-à-l'heure; eh! dites-moi, ma bonne & chere Dame, il n'y aura donc point comme ici de femme de chambre qui nous écoute.

& qui m'empêche d'avoir les papiers ?

Eh vraiment non ! me dit-elle en riant, & nous parlerons tout aussi haut qu'il nous plaira ; mais je fais une réflexion. Il y a loin de chez toi à ce fauxbourg, tu auras besoin de voitures pour y venir, & ce seroit une dépense qui t'incommoderoit.

Bon bon, lui dis-je, cette dépense, il n'y aura que mes jambes qui la feront, ne vous embarassez pas. Non, mon fils, me dit-elle en se levant, il y a trop loin, & cela te fatigueroit ; & en tenant ce discours, elle ouvrit un petit coffret, d'où elle tira une bourse assez simple, mais assez pleine.

Tien, mon enfant, ajouta-t'elle, voilà de quoi payer tes carrosses ; quand cela sera fini, je t'en donnerai d'auttes.

Eh mais ! ma belle Maîtresse, lui dis-je, gonflé d'amour propre,

& tout ébloui de mon mérite, arrêtez-vous donc, votre bourse me fait honte.

Et ce qui est de plaisant, c'est que je disois vrai; oui, malgré la vanité que j'avois, il se mêloit un peu de confusion à l'estime orgueilleuse que je prenois pour moi. J'étois charmé qu'on m'offrît, mais je rougissois de prendre; l'un me paroissoit flatteur, & l'autre bas.

A la fin pourtant, dans l'étourdissement où j'étois, je cedai aux instances qu'elle me faisoit, & après lui avoir dit deux ou trois fois: mais Madame, mais ma Maîtresse, je vous coûterois trop, ce n'est pas la peine d'acheter mon cœur, il est tout payé, puisque je vous le donne pour rien, à quoi bon cet argent? à la fin, dis-je, je pris.

Au reste, dit-elle, en fermant le petit coffre; nous n'irons dans l'endroit que je t'indique, que

pour empêcher qu'on ne cauſe; mon cher enfant, tu m'y verras avec plus de liberté, mais avec autant de ſageſſe qu'ici au moins; entens-tu, la Vallée? je t'en prie, n'abuſe point de ce que je fais pour toi, je n'y entens point fineſſe.

Helas! lui dis-je, je ne ſuis pas plus fin que vous non plus; j'y vais tout bonnement pour avoir le plaiſir d'être avec vous, & d'aimer votre perſonne à mon aiſe, voilà tout; car au ſurplus, je n'ai envie de vous chagriner en rien, je vous aſſure, mon intention eſt de vous complaire; je vous aime ici, je vous aimerai là-bas, je vous aimerois par-tout. Il n'y a point de mal à cela, me dit-elle, & je ne te défends point de m'aimer, la Vallée, mais c'eſt que je voudrois bien n'avoir rien à me reprocher : voilà ce que je veux dire.

Ah-ça, il me reſte à te parler

d'une chose ; c'est d'une Lettre que j'ai écrite pour toi, & que j'adresse à Madame de Fécour à qui tu la porteras. Monsieur de Fécour son beau-frere est un homme d'un très-grand credit dans les Finances, il ne refuse rien à la recommandation de sa belle-sœur, & je la prie ou de te presenter à lui, ou de lui écrire en ta faveur, afin qu'il te place à Paris, & te mette en chemin de t'avancer ; il n'y a point pour toi de voye plus sûre que celle-là pour aller à la fortune.

Elle prit alors cette Lettre qui étoit sur une table, & me la donna ; à peine la tenois-je, qu'un Laquais annonça une visite, & c'étoit Madame de Fécour elle-même.

Je vis donc entrer une assez grosse femme de taille médiocre, qui portoit une des plus furieuses gorges que j'aye jamais vû ; femme d'ailleurs qui me pa-

tut sans façon, aimant à vûë de pays le plaisir & la joye, & dont je vais vous donner le portrait, puisque j'y suis.

Madame de Fécour pouvoit avoir trois ou quatre années de moins que Madame de Ferval, Je crois que dans sa jeunesse elle avoit été jolie ; mais ce qui alors se remarquoit le plus dans sa physionomie, c'étoit un air franc & cordial qui la rendoit assez agréable à voir.

Elle n'avoit pas dans ses mouvemens la pesenteur des femmes trop grasses ; son embonpoint ni sa gorge ne l'embarrassoient pas, & on voyoit cette masse se démener avec une vigueur qui lui tenoit lieu de legereté. Ajoûtez à cela un air de santé robuste, & une certaine fraîcheur qui faisoit plaisir, de ces fraîcheurs qui viennent d'un bon temperamment, & qui ont pourtant essuyé de la fatigue.

Il n'y a presque point de femme qui n'ait des minauderies, ou qui ne veüille persuader qu'elle n'en a point ; ce qui est une autre sorte de coqueterie, & de ce côté-là Madame de Fécour n'avoit rien de femme. C'étoit même une de ses graces que de ne point songer en avoir.

Elle avoit la main belle, & ne le sçavoit pas ; si elle l'avoit eu laide, elle l'auroit ignoré de même ; elle ne pensoit jamais à donner de l'amour, mais elle étoit sujette à en prendre. Ce n'étoit jamais elle qui s'avisoit de plaire, c'étoit toujours à elle à qui on plaisoit. Les autres femmes en vous regardant vous disent finement, aimez-moi pour ma gloire ; celle-ci vous disoit naturellement je vous aime, le voulez-vous bien ; & elle auroit oublié de vous demander, m'aimez-vous, pourvû que vous eussiez fait comme si vous l'aimiez.

De tout ce que je dis-là, il résulte qu'elle pouvoit quelquefois être indécente, & non pas coquette,

Quand vous lui plaisiez, par exemple, cette gorge dont j'ai parlé, il sembloit qu'elle vous la présentât, & c'étoit moins pour tenter votre cœur, que pour vous dire que vous touchiez le sien; c'étoit une maniere de déclaration d'amour.

Madame de Fécour étoit bonne convive, plus joyeuse que spirituelle à table, plus franche que hardie; pourtant plus libertine que tendre; alle aimoit tout le monde, & n'avoit d'amitié pour personne, vivoit du même air avec tous, avec le riche comme avec le pauvre, avec le Seigneur comme avec le Bourgeois, n'estimoit le rang des uns, ni ne méprisoit le médiocre état des autres. Ses gens n'étoient point ses valets; c'étoit des hommes

mes & des femmes qu'elle avoit chez elle; ils la servoient, elle en étoit servie; voilà tout ce qu'elle y voyoit.

Monsieur, que ferons-nous? vous disoit elle; & si Bourguignon venoit, Bourguignon, que faut-il que je fasse? Jasmin étoit son conseil s'il étoit là; c'étoit vous qui l'étiez, si vous vous trouviez auprès d'elle; il s'appelloit, Jasmin, & vous, Monsieur: c'étoit toute la difference qu'elle y sentoit, car elle n'avoit ni orgüeil ni modestie.

Encore un trait de son caractere par lequel je finis, & qui est bien singulier.

Lui disiez-vous, j'ai du chagrin ou de la joye, telles ou telles esperances, ou tel embaras; elle n'entroit dans votre situation qu'à cause du mot & non pas de la chose; ne pleuroit avec vous, qu'à cause que vous pleuriez, & non pas à cause que vous aviez

ſujet de pleurer ; rioit de même, s'intriguoit pour vous ſans s'intéreſſer à vos affaires, ſans ſçavoir qu'elle ne s'y intereſſoit pas, & ſeulement parce que vous lui aviez dit, intriguez-vous ; en un mot, c'étoit les termes & le ton avec lequel vous les prononciez, qui la remuoient ; ſi on lui avoit dit, votre ami ou bien votre parent eſt mort, & qu'on le lui eût dit d'un air indifferent, elle eût répondu du même air, eſt-il poſſible ? lui eûſſiez vous reparti avec triſteſſe qu'il n'étoit que trop vrai, elle eût repris d'un air affligé, cela eſt bien fâcheux.

Enfin c'étoit une femme qui n'avoit que des ſens & point de ſentimens, & qui paſſoit pourtant pour la meilleure femme du monde, parce que ſes ſens en mille occaſions lui tenoient exactement lieu de ſentimens, & lui faiſoient autant d'honneur.

Ce caractere tout particulier

qu'il pourra paroître, n'eſt pas ſi rare qu'on le penſe, c'eſt celui d'une infinité de perſonnes qu'on appelle communément de bonnes gens dans le monde; ajoûtez ſeulement de bonnes gens, qui ne vivent que pour le plaiſir & pour la joye, qui ne haïſſent rien que ce qu'on leur fait haïr, ne ſont que ce qu'on veut qu'ils ſoient, & n'ont jamais d'avis que celui qu'on leur donne.

Au reſte ce ne fut pas alors que je connus Madame de Fécour comme je la peins ici, car je n'eus pas dans ce tems une aſſez grande liaiſon avec elle, mais je la retrouvai quelques années après, & la vis aſſez pour la connoître: revenons.

Eh! mon Dieu, Madame, dit-elle à Madame de Ferval, que je ſuis charmée de vous trouver chez vous; j'avois peur que vous n'y fuſſiez pas; car il y a long-tems que nous ne nous ſommes

vûës; comment vous portez-vous?

Et puis elle me salua, moi qui faisois là la figure d'un honnête homme, & en me saluant me regarda beaucoup & long-tems.

Après que les premiers complimens furent passés, Madame de Ferval lui en fit un sur ce grand air de santé qu'elle avoit. Oui, dit-elle, je me porte fort bien, je suis d'un fort bon tempéramment; je voudrois bien que ma belle-sœur fût de même, je vais la voir au sortir d'ici; la pauvre femme me fit dire ayant hier qu'elle étoit malade.

Je ne le sçavois pas, dit Madame de Ferval; mais peut-être qu'à son ordinaire, ce sera plus indisposition que maladie, elle est extrêmement délicate.

Ah! sans doute, reprit la grosse réjoüie, je crois comme vous que ce n'est rien de serieux.

Pendant leurs discours j'étois assez décontenancé, moins qu'un

autre ne l'auroit été à ma place pourtant, car je commençois à me former un peu, & je n'aurois pas été si embarrassé, si je n'avois point eu peur de l'être.

Or j'avois par mégarde emporté la tabatiere de Madame de la Vallée, je la sentis dans ma poche, & pour occuper mes mains, je me mis à l'ouvrir & à prendre du tabac.

A peine l'eus-je ouverte, que Madame de Fécour, qui jettoit sur moi de fréquens regards, & de ces regards qu'on jette sur quelqu'un qu'on aime à voir; que madame de Fécour, dis-je, s'écria; ah! Monsieur, vous avez du Tabac, donnez-m'en, je vous prie, j'ai oublié ma tabatiere, il y a une heure que je ne sçais que devenir.

Là-dessus, je me leve & lui en presente; & comme je me baissois afin qu'elle en prît, & que par cette posture j'approchois

ma tête de la sienne, elle profita du voisinage pour m'examiner plus à son aise, & en prenant du Tabac, leva les yeux sans façon sur moi, & les y fixa si bien que j'en rougis un peu.

Vous êtes bien jeune pour vous accoûtumer au Tabac, me dit-elle, quelque jour vous en serez fâché, Monsieur, il n'y a rien de si incommode; je le dis à tout le monde, & surtout aux jeunes Messieurs de votre âge à qui j'en vois prendre, car assurément Monsieur n'a pas vingt ans.

Je les aurai bientôt, Madame, lui dis-je, en me reculant jusqu'à ma chaise. Ah! le bel âge, s'écria-t'elle. Oui, dit Madame de Ferval, mais il ne faut pas qu'il perde son tems, car il n'a point de fortune; il n'y a que cinq ou six mois qu'il arrive de Province, & nous voudrions bien l'employer à quelque chose.

Oui-dà, répondit-elle, ce se-

ra fort bien fait, Monſieur plaira à tous ceux qui le verront, je lui pronoſtique un mariage heureux. Hélas, Madame, il vient de ſe marier à une nommée Mademoiſelle Haberd qui eſt de ſon pays, & qui a bien quatre on cinq mille livres de rente, dit Madame de Ferval.

Ah, Ah Mademoiſelle Haberd! reprit l'autre, j'ai entendu parler de cela dans une maiſon d'où je ſors.

A ce diſcours nous rougîmes tous deux Madame de Ferval & moi; de vous dire pourquoi elle rougiſſoit auſſi, c'eſt ce que je ne ſçais pas, à moins que ce ne fût de ce que Madame de Fécour avoit ſans doute appris que j'étois un bien petit Monſieur, & qu'elle l'avoit pourtant ſurpriſe en converſation reglée avec moi. D'ailleurs elle aimoit ce petit Monſieur; elle étoit dévote ou du moins paſſoit pour telle; & tout

cela enſemble pouvoit un peu embarraſſer ſa conſcience.

Pour moi, il étoit naturel que je fuſſe honteux; mon hiſtoire que Madame de Fécour diſoit qu'on lui avoit faite, étoit celle d'un petit Payſan, d'un Valet en bon François, d'un petit drôle rencontré ſur le Pont-Neuf, & c'étoit dans la tabatiere de ce petit drôle qu'on venoit bien poliment de prendre du Tabac; c'étoit à lui qu'on avoit dit, Monſieur n'a que vingt ans; oh voyez ſi c'étoit la peine de le prendre ſur ce ton-là avec le perſonnage; & ſi Madame de Fécour ne devoit pas rire d'avoir été la dupe de ma maſcarade.

Mais je n'avois rien à craindre, nous avions à faire à une femme ſur qui toutes ces choſes-là gliſſoient & qui ne voyoit jamais que le preſent & point le paſſé. J'étois honnêtement habillé, elle me trouvoit avec Madame de

Ferval, il ne m'en falloit pas davantage auprès d'elle, sans parler de ma bonne façon, pour qui elle avoit, ce me sembloit, une singuliere estime; de sorte que continuant son discours tout aussi rondement qu'elle l'avoit commencé : Ah ! c'est Monsieur, reprit-elle, qui a épousé cette Mademoiselle Haberb, une fille dans la grande dévotion, à ce qu'on disoit, cela est plaisant ; mais, Monsieur, il n'y a donc que deux jours tout au plus que vous êtes marié car cela est tout recent ?

Oui, Madame, lui dis-je, un peu revenu de ma confusion, parce que je voyois qu'il n'en étoit ni plus ni moins avec elle, je l'épouserai hier.

Tant mieux, j'en suis charmée me répondit-elle ; c'est une fille un peu âgée, dit-on, mais elle n'a rien perdu pour attendre ; vraiment, ajouta-t'elle, en se tournant du côté de Madame de Fer-

val, on m'avoit bien dit qu'il étoit beau garçon, & on avoit raison; si je connoissois la Demoiselle, je la féliciterois; elle a fait un fort bon mariage; eh! peut-on vous demander comment elle s'appelle à cette heure?

Madame de la Vallée, répondit pour moi Madame de Ferval; & le pere de son mari est un très-honnête homme, un gros Fermier qui a plusieurs enfans, & qui avoit envoyé celui-ci à Paris pour tâcher d'y faire quelque chose, en un mot ce sont de fort honnêtes gens.

Oui certes, reprit Madame de Fécour; comment donc, des gens qui demeurent à la campagne, des Fermiers! oh je sçais ce que c'est: oui ce sont de fort honnêtes gens, fort estimables assûrément, il n'y a rien à dire à cela.

Et c'est moi, dit Madame de Ferval, qui ai fait terminer son mariage. Oui, est-ce vous? reprit

l'autre ; mais cette bonne dévote vous a obligation ; je fais grand cas de Monsieur seulement à le voir ; encore un peu de votre Tabac, Monsieur de la Vallée ; c'est vous être marié bien jeune, mon bel enfant, vous n'auriez pû manquer de l'être quelque jour avantageusement, fait comme vous êtes ; mais vous en serez plus à votre aise à Paris, & moins à charge à votre famille. Madame, ajoûta-t'elle, en s'adressant à Madame de Ferval, vous avez des amis, il est aimable, il faut le pousser.

Nous en avons fort envie, reprit l'autre, & je vous dirai même que lorsque vous êtes entrée, je venois de lui donner une Lettre pour vous, par laquelle je vous le recommandois ; M. de Fécour votre beau-frere, est fort en état de lui rendre service, & je vous priois de l'y engager,

Eh ! mon Dieu, de tout mon

cœur, dit Madame de Fécour ; oui, Monſieur, il faut que Monſieur de Fécour vous place ; je n'y ſongeois pas, mais il eſt à Verſailles pour quelques jours ; voulez-vous que je lui écrive en attendant que je lui parle ; tenez, il n'y a pas loin d'ici chez moi ; nous n'avons qu'à y paſſer un moment, j'écrirai, & Monſieur de la Vallée lui portera demain ma Lettre. En vérité, Monſieur, dit-elle en ſe levant, je ſuis ravie que Madame ait penſé à moi dans cette occaſion-ci ; partons, j'ai encore quelques viſites à faire, ne perdons point de tems ; adieu Madame, ma viſite eſt courte, mais vous voyez pourquoi je vous quitte.

Et là-deſſus elle embraſſe Madame de Ferval qui la remercie, qu'elle remercie, s'appuye ſans façon ſur mon bras, m'emmene, me fait monter dans ſon carroſſe, m'y appelle tantôt Mon-

ſieur, tantôt mon bel enfant, m'y parle comme ſi nous nous fuſſions connus depuis dix ans, toûjours cette groſſe gorge en avant, & nous arrivons chez elle.

Nous entrons, elle me mene dans un cabinet; aſſeyez-vous, me dit-elle, je n'ai que deux mots à écrire à Monſieur de Fécour, & ils ſeront preſſans.

En effet ſa Lettre fut achevée en un inſtant: tenez, me dit-elle. en me la donnant, on vous recevra bien ſur ma parole; je lui dis qu'il vous place à Paris, car il faut que vous reſtiez ici pour y cultiver vos amis; ce ſeroit dommage de vous envoyer en campagne, vous y ſeriez enterré, & nous ſommes bien aiſes de vous voir. Je ne veux pas que notre connoiſſance en demeure là, au moins, Monſieur de la Vallée; qu'en dites-vous, vous fait-elle un peu de plaiſir?

Et beaucoup d'honneur auſſi,

lui repartis-je. Bon! de l'honneur, me dit-elle, il s'agit bien de cela. je suis une femme sans cérémonie, surtout avec les personnes que j'aime & qui sont aimables, Monsieur de la Vallée, car vous l'êtes beaucoup; oh! beaucoup; le premier homme pour qui j'ai eu de l'inclination vous ressembloit tout-à-fait; je crois le voir & je l'aime toûjours; je le tutoyois, c'est assez ma maniere, j'ai déja pensé en user de même avec vous, & cela viendra, en serez-vous fâché? ne voulez-vous pas bien que je vous traite comme lui, ajoûta-t'elle avec sa gorge, sur qui par hazard j'avois alors les yeux fixés; ce qui me rendit distrait & m'empêcha de lui répondre; elle y prit garde, & fut quelque tems à m'observer.

Eh bien! me dit-elle, en riant, à quoi pensez-vous donc? C'est à vous, Madame, lui répondis-je d'un ton assez bas, toûjours la

vûë attachée sur ce que j'ai dit. A moi, reprit-elle, dites-vous vrai, Monsieur de la Vallée? vous appercevez-vous que je vous veux du bien? il n'est pas difficile de le voir, & si vous en doutez, ce n'est pas ma faute; vous voyez que je suis franche, & j'aime qu'on le soit avec moi; entendez-vous, belle jeunesse? quels yeux il a, & avec cela il a peur de parler; ah ça Monsieur de la Vallée, j'ai un conseil à vous donner; vous venez de Province, vous en avez apporté un air de timidité qui ne sied pas à votre âge; quand on est fait comme vous, il faut se rassûrer un peu, surtout en ce pays-ci; que vous manque-t'il pour avoir de la confiance? qui est-ce qui en aura, si vous n'en avez pas, mon enfant? vous êtes si aimable: & elle me disoit cela d'un ton si vrai, si caressant, que je commençois à prendre du goût pour ses dou-

ceurs, quand nous entendîmes un carrosse entrer dans la Cour.

Voilà quelqu'un qui me vient, dit-elle, serrez votre Lettre, mon beau garçon, reviendrez-vous me voir bientôt? Dès que j'aurai rendu la Lettre, Madame, lui dis-je.

Adieu donc, me répondit-elle, en me tendant la main que je baisai tout à mon aise; ah ça, une autre fois soyez donc bien persuadé qu'on vous aime; je suis fâchée de n'avoir point fait dire que je n'y étois pas; je ne serois peut-être pas sortie, & nous aurions passé le reste de la journée ensemble, mais nous nous reverrons, & je vous attends, n'y manquez pas.

Et l'heure de votre commodité, Madame, voulez vous me la dire? A l'heure qu'il te plaira, me dit-elle; le matin, le soir, toute heure est bonne, si ce n'est qu'il est plus sûr de me trouver le matin:

matin ; adieu, mon gros brunet, (ce qu'elle me dit en me passant la main sous le menton) de la confiance avec moi à l'avenir, je te la recommande.

Elle achevoit à peine de parler, qu'on lui vint dire que trois personnes étoient dans sa chambre, & je me retirai pendant qu'elle y passoit.

Mes affaires, comme vous voyez, alloient un assez bon train. Voilà des avantures bien rapides, j'en étois étourdi moi-même.

Figurez-vous ce que c'est qu'un jeune rustre comme moi, qui dans le seul espace de deux jours, est devenu le mari d'une fille riche ; & l'amant de deux femmes de condition. Après cela mon changement de décoration dans mes habits, car tout y fait ; ce titre de Monsieur dont je m'étois vû honoré, moi qu'on appelloit Jacob dix ou douze jours aupa-

avant, les amoureuſes agaceries de ces deux Dames, & ſurtout cet art charmant, quoiqu'impur, que Madame de Ferval avoit employé pour me ſéduire; cette jambe ſi bien chauſſée, ſi galante, que j'avois tant regardée; ces belles mains ſi blanches, qu'on m'avoit ſi tendrement abandonnées; ces regards ſi pleins de douceur; enfin l'air qu'on reſpire au milieu de tout cela; voyez que de choſes capables de débroüiller mon eſprit & mon cœur; voyez quelle école de moleſſe, de volupté, de corruption, & par conſéquent de ſentiment; car l'ame ſe rafine à meſure qu'elle ſe gâte. Auſſi étois-je dans un tourbillon de vanité ſi flateuſe, je me trouvois quelque choſe de ſi rare, je n'avois point encore goûté ſi délicatement le plaiſir de vivre, & depuis ce jour là je devins méconnoiſſable, tant j'acquis d'éducation & d'expérience.

Je retournai donc chez moi, perdu de vanité, comme je l'ai dit, mais d'une vanité qui me rendoit guai, & non pas ſuperbe & ridicule; mon amour propre a toûjours été ſociable, je n'ai jamais été plus doux ni plus traitable, que lorſque j'ai eu lieu de m'eſtimer & d'être vain; chacun a là-deſſus ſon caractere, & c'étoit-là le mien. Madame de la Vallée ne m'avoit encore vû ni ſi careſſant ni ſi aimable, que je le fus avec elle à mon retour.

Il étoit tard, on m'attendoit pour ſe mettre à table, car on ſe reſſouviendra que nous avions retenu à ſouper notre Hôteſſe, ſa fille, & les perſonnes qui nous avoient ſervi de témoins le jour de notre mariage.

Je ne ſçaurois vous dire combien je fis d'amitié à mes convives, ni avec quelles graces je les excitai à ſe réjoüir. Nos deux témoins étoient un peu épais, & ils

me trouverent si leger en comparaison d'eux, je dirois presque si galant dans mes façons, que je leur en imposai, & que malgré toute la joye à laquelle je les invitois, ils ne se familiarisoient avec moi qu'avec discretion.

J'étonnai même Madame d'Alain, qui toute commere qu'elle étoit, regardoit de plus près que de coutume à ce qu'elle disoit. Mon éloge faisoit toûjours le refrain de la conversation, éloge qu'on tâchoit même de tourner le plus poliment qu'on le pouvoit : de sorte que je sentis que les manieres avoient augmenté de considération pour moi.

Et il falloit bien que ce fût mon entretien avec ces deux Dames qui me valoit cela, & que j'en eusse rapporté je ne sçai quel air plus distingué, que je ne l'avois d'ordinaire.

Ce qui est de vrai, c'est que moi-même je me trouvois tout

autre, & que je me disois à peu de chose près, en regardant nos convives; ce sont là de bonnes gens qui ne sont pas de ma force, mais avec qui il faut que je m'accommode pour le présent.

Je passerai tout ce qui fut dit dans notre entretien; Javote m'y lança de fréquens regards; j'y fis le plaisant de la table, mais le plaisant presque respecté, & j'y parus si charmant à Madame de la Vallée, que dans l'impatience de me voir à son aise, elle tira sa montre à plusieurs reprises, & dit l'heure qu'il étoit, pour conseiller honnêtement la retraite à nos convives.

Enfin on se leva, on s'embrassa, tout notre monde partit, on desservit, & nous restâmes seuls Madame de la Vallée & moi.

Et alors sans autre compliment, sous prétexte d'un peu de fatigue, ma pieuse épouse se mit au lit, & me dit, couchons-nous, mon

fils, il eſt tard ; ce qui vouloit dire, couche-toi, parce que je t'aime ; je l'entendis bien de même, & me couchai de bon cœur, parce que je l'aimois auſſi, car elle étoit encore aimable & d'une figure appétiſſante ; je l'ai déja dit au commencement de cette Hiſtoire, outre cela j'avois l'ame remplie de tant d'images tendres, on avoit agacé mon cœur de tant de manieres, on m'avoit tant fait l'amour ce jour-là, qu'on m'avoit mis en humeur d'être amoureux à mon tour, à quoi ſe joignoit la commodité d'avoir avec moi une perſonne qui ne demandoit pas mieux que de m'écouter, telle qu'étoit Madame de la Vallée, ce qui eſt encore un motif qui engage.

Je voulus en me deshabillant lui rendre compte de ma journée ; je lui parlai des bons deſſeins que Madame de Ferval avoit pour moi, de l'arrivée de

Madame de Fécour chez elle, de la Lettre qu'elle m'avoit donnée, du voyage que je ferois le lendemain à Versailles pour porter cette Lettre; je prenois mal mon tems; quelqu'intérêt que Madame de la Vallée prît à ce qui me regardoit, rien de tout ce que je lui dis ne mérita son attention; je n'en pus jamais tirer que des monosyllabes: oüi dà, fort bien, tant mieux, & puis, viens, viens, nous parlerons de cela ici.

Je vins donc, & adieu les récits, j'oubliai de les reprendre, & ma chere femme ne m'en fit pas ressouvenir.

Que d'honnêtes & ferventes tendresses ne me dit-elle pas! On a déjà vû le caractere de ses mouvemens; & tout ce que j'ajoûterai, c'est que jamais femme dévote n'usa avec tant de passion du privilége de marquer son chaste amour; je vis le moment qu'elle

s'écrieroit, quel plaisir de frustrer les droits du diable, & de pouvoir sans péché être aussi aise que les pécheurs!

Enfin nous nous endormîmes tous deux, & ce ne fut que le matin sur les huit heures, que je repris mes recits de la veille.

Elle loüa beaucoup les bonnes intentions de Madame de Ferval, pria Dieu d'être sa récompense, & celle de Madame de Fécour; ensuite nous nous levâmes & sortîmes ensemble, & pendant que j'allois à Versailles, elle alla entendre la Messe pour le succès de mon voyage.

Je me rendis donc à l'endroit où l'on prend les voitures; j'en trouvai une à quatre, dont il y avoit déja trois places de remplies, & je pris la quatriéme.

J'avois pour compagnons de voyage, un vieux Officier, homme de très-bon sens, & qui avec une physionomie respectable, étoit

étoit fort simple & fort uni dans ses façons.

Un grand homme sec & décharné, qui avoir l'air inquiet & les yeux petits, noirs & ardens; nous sçûmes bientôt que c'étoit un Plaideur; & ce métier, vû la mine du personnage, lui convenoit on ne peut pas mieux.

Après ces Messieurs, venoit un jeune homme d'une assez belle figure; l'Officier & lui se regardoient comme gens qui se sont vûs ailleurs, mais qui ne se remettent pas. A la fin, ils se reconnurent, & se ressouvinrent qu'ils avoient mangé ensemble.

Comme je n'étois pas là avec des Madames d'Alain, ni avec des femmes qui m'aimassent, je m'observai beaucoup sur mon langage; & tâchai de ne rien dire qui sentît le fils de Fermier de campagne; de sorte que je parlai sobrement, & me contentai de prêter beaucoup d'at-

tention à ce que l'on disoit.

On ne s'apperçoit presque pas qu'un homme ne dit mot, quand il écoute attentivement, du moins s'imagine-t-on toujours qu'il va parler; & bien écouter, c'est presque répondre.

De tems en tems je disois, un oüi sans doute, vraiment non, vous avez raison; & le tout conformément au sentiment que je voyois être le plus général.

L'Officier, Chevalier de saint Louis, fut celui qui engagea le plus la conversation. Cet air d'honnête Guerrier qu'il avoit, son âge, sa façon franche & aisée apprivoiserent insensiblement notre Plaideur, qui étoit assez taciturne, & qui rêvoit plus qu'il ne parloit.

Je ne sçai d'ailleurs, par quel hazard notre Officier parla au jeune homme d'une femme qui plaidoit contre son mari, & qui vouloit se séparer d'avec lui.

Cette matiere interessa le Plaideur, qui après avoir envisagé deux ou trois fois l'Officier, & pris apparemment quelque amitié pour lui, se mêla à l'entretien, & s'y mêla de si bon cœur, que de discours en discours, d'invectives en invectives contre les femmes, il avoüa insensiblement qu'il étoit dans le cas de l'homme dont on s'entretenoit, & qu'il plaidoit aussi contre sa femme.

A cet aveu, on laissa là l'Histoire dont il étoit question, pour venir à la sienne, & on avoit raison; l'une étoit bien plus intéressante que l'autre, & c'étoit, pour ainsi dire, préferer un original à la simple copie.

Ah ah! Monsieur, vous êtes en procès avec votre femme, lui dit le jeune homme; cela est fâcheux; c'est une triste situation que celle-là pour un galant homme; eh! pourquoi donc vous êtes-vous broüillez ensemble?

Bon, pourquoi, reprit l'autre? Eſt-ce qu'il eſt ſi difficile de ſe broüiller avec ſa femme? être ſon mari, n'eſt-ce pas avoir déja un procès tout établi contr'elle? Tout mari eſt plaideur, Monſieur; ou il ſe défend, où il attaque; quelquefois le procès ne paſſe pas la maiſon, quelquefois il éclate, & le mien a éclaté.

Je n'ai jamais voulu me marier, dit alors l'Officier; je ne ſçai ſi j'ai bien ou mal fait, mais juſqu'ici je ne m'en repens pas. Que vous êtes heureux! reprit l'autre, je voudrois bien être à votre place! Je m'étois pourtant promis de reſter garçon; j'avois même reſiſté à nombre de tentations qui méritoient plus de m'emporter que celle à laquelle j'ai ſuccombé: je n'y comprens rien, on ne ſçait comment cela arrive; j'étois amoureux, mais fort doucement & de moitié moins que je ne l'avois été ailleurs; cependant j'ai épouſé.

C'est que sans doute la personne étoit riche, dit le jeune homme. Non, reprit-il; pas plus riche qu'une autre, & même pas si jeune. C'étoit une grande fille de trente-deux à trente-trois ans, & j'en avois quarante. Je plaidois contre un certain neveu que j'ai, grand chicaneur, avec qui je n'ai pas fini, & que je ruinerai comme un fripon qu'il est, dûssai-je y manger jusqu'à mon dernier sol; mais c'est une histoire à part que je vous conterai si nous avons le tems.

Mon démon (c'est de ma femme dont je parle) étoit parente d'un de mes Juges; je la connoissois, j'allai la prier de solliciter pour moi; & comme une visite en attire une autre, je lui en rendis de si fréquentes, qu'à la fin je la voyois tous les jours, sans trop sçavoir pourquoi, par habitude; nos familles se convenoient, elle avoit du bien ce qui m'en falloit;

le bruit courut que je l'épousois, nous en rîmes tous deux. Il faudra pourtant nous voir moins souvent pour faire cesser ce bruit-là, à la fin on diroit pis, me dit-elle, en riant : Eh pourquoi ? repris-je, j'ai envie de vous aimer, qu'en dites-vous ? le voulez-vous bien ? Elle ne me répondit ni oui ni non.

J'y retournai le lendemain, toujours en badinant de cet amour que je disois vouloir prendre, & qui à ce que je crois étoit tout pris, ou qui venoit sans que je m'en apperçusse ; je ne le sentois pas ; je ne lui ai jamais dit, je vous aime : on n'a jamais rien vû d'égal à ce miserable amour d'habitude qui n'avertit point, & qui me met encore en colere toutes les fois que j'y songe ; je ne sçaurois digerer mon avanture. Imaginez-vous que quinze jours après, un homme veuf, fort à son aise, plus âgé que moi, s'avisa de faire la cour à ma belle, que j'appelle

belle en plaiſantant, car il y a cent mille viſages comme le ſien, auſquels on ne prend pas garde; & excepté de grands yeux de prude qu'elle a, & qui ne ſont pourtant pas ſi beaux qu'ils le paroiſſent, c'eſt une mine aſſez commune, & qui n'a vaillant que de la blancheur.

Cet homme dont je vous parle me déplut, je le trouvois toujours-là, cela me mit de mauvaiſe humeur; je n'étois jamais de ſon avis, je le bruſquois volontiers; il y a des gens qui ne reviennent point, & c'eſt à quoi j'attribuai mon éloignement pour lui; voilà tout ce que j'y compris, & je me trompois encore; c'eſt que j'étois jaloux. Cet homme apparemment s'ennuyoit d'être veuf, il parla d'amour, & puis de mariage; je le ſçus, je l'en haïs davantage, & toujours de la meilleure foi du monde.

Eſt-ce que vous voulez épouſer cet homme-là, dis-je à

cette fille ? Mes parens & mes amis me le conseillent, me dit-elle ; de son côté il me presse, & je ne sçai que faire, je ne suis encore déterminée à rien. Que me conseillez-vous vous-même? Moi, rien lui dis-je en boudant, vous êtes votre maîtresse ; épousez Mademoiselle, épousez, puisque vous en avez envie! Eh, mon Dieu, Monsieur, me dit-elle en me quittant, comme vous me parlez. Si vous ne vous souciez pas des gens, du moins dispensez-vous de le dire. Pardi, Mademoiselle, c'est vous qui ne vous souciez pas d'eux, répondis-je. Plaisante déclaration d'amour, comme vous voyez ; c'est pourtant la plus forte que je lui ai faite, encore m'échapa-t-elle, & n'y fis-je aucune réflexion ; après quoi je m'en allai chez moi tout rêveur. Un de mes amis vint m'y voir sur le soir. Sçavez-vous, me dit-il, qu'on doit demain passer un contrat de

mariage entre Mademoiselle une telle & Monsieur de. . . . . je sors de chez elle, tous les parens y sont actuellement assemblés ; il ne paroît pas qu'elle en soit fort empressée, elle ; je l'ai même trouvée triste, n'en seriez-vous pas cause ?

Comment ! m'écriai-je, sans répondre à la question, on parle de Contrat : eh mais, mon ami, je crois que je l'aime, je l'aurois aussi bien épousée qu'un autre, & je voudrois de tout mon cœur empêcher ce Contrat-là.

Eh bien, me dit-il, il n'y a point de tems à perdre ; courez chez elle, voyez ce qu'elle vous dira. Les choses sont peut-être trop avancées, repris je le cœur ému, & si vous aviez la bonté d'aller vous-même lui parler pour moi, vous me feriez grand plaisir, ajoûtai-je d'un air niais & honteux.

Volontiers, me dit-il, attendez-moi ici, j'y vais tout à l'heure, &

je reviendrai ſur le champ vous rendre ſa réponſe.

Il y alla donc, lui dit que je l'aimois, & que je demandois la préférence ſur l'autre. Lui ? répondit-elle, voilà qui eſt plaiſant, il m'en a fait un ſecret : dites-lui qu'il vienne, nous verrons.

A cette réponſe que mon ami me rendit, j'accourus ; elle paſſa dans une chambre à part où je lui parlai.

Que me vient donc conter vôtre ami, me dit-elle, avec ſes grands yeux aſſez tendres ; eſt-ce que vous ſongez à moi ? Eh vraiment oui, répondis-je décontenancé ! Eh que ne le diſiez-vous donc, me répondit-elle ? Comment faire àpreſent ? Vous m'embaraſſez.

Là deſſus je lui pris la main : vous êtes un étrange homme ; ajoûta-t-elle. Eh pardi, lui dis-je, eſt-ce que je ne vaux pas bien l'autre ? Heureuſement qu'il vient

de ſortir, dit-elle; il y a d'ailleurs une petite difficulté pour le Contrat, & il faut voir ſi on ne pourra pas en profiter; il n'y a plus que mes parens là-dedans, entrons.

Je la ſuivis, je parlai à ſes parens que je rangai de mon parti: la Demoiſelle étoit de bonne volonté, & quelqu'un d'eux pour finir ſur le champ, propoſa d'envoyer chercher le Notaire.

Je ne pouvois pas dire non; Et vîte, & vîte, on part; le Notaire arrive; la tête me tourna de la rapidité avec laquelle on y alloit; on me traita comme on voulut, j'étois pris; je ſignai, on ſigna, & puis des diſpenſes de bans. Pas le moindre petit mot d'amour au milieu de cela; & puis je l'épouſe; & le lendemain des nôces, je fus tout ſurpris de me trouver marié; avec qui? du moins eſt-ce avec une perſonne fort raiſonnable, diſois-je en moi-même.

Oüi, ma foi, raisonnable, c'étoit bien la connoître ; sçavez-vous ce qu'elle devint au bout de trois mois, cette fille que j'avois crû si sensée ? Une bigote de mauvaise humeur, sérieuse, quoique babillarde, car elle alloit toujours critiquant mes discours & mes actions ; enfin une folle grave qui ne me montra plus qu'une longue mine austere, qui se coëffa de la triste vanité de vivre en recluse ; non pas au profit de sa maison qu'elle abandonnoit ; elle auroit crû se dégrader par le soin de son ménage, & elle ne donnoit pas dans une pieté si vulgaire & si unie : non, elle ne se tenoit chez elle que pour passer sa vie dans une oisiveté contemplative, que pour vaquer à de saintes lectures dans un cabinet dont elle ne sortoit qu'avec une tristesse dévote & précieuse sur le visage, comme si c'étoit un mérite devant Dieu que d'avoir ce visage-là.

Et puis Madame ſe mêloit de raiſonner de Religion ; elle avoit des ſentimens, elle parloit de doctrine, c'étoit une Théologienne.

Je l'aurois pourtant laiſſé faire, s'il n'y avoit eu que cela ; mais cette Théologienne étoit fâcheuſe & incommode.

Retenois-je un ami à dîner, Madame ne vouloit pas manger avec ce profane ; elle étoit indiſpoſée, & dînoit à part dans ſa chambre où elle demandoit pardon à Dieu du libertinage de ma conduite.

Il falloit être Moine, ou du moins Prêtre ou Bigote comme elle, pour être convive chez moi ; j'avois toujours quelque capuchon ou quelque ſoutane à ma table. Je ne dis pas que ce ne fuſſent d'honnêtes gens ; mais ces honnêtes gens-là ne ſont pas faits pour être les camarades d'honnêtes gens comme nous ;

& ma maiſon n'étoit ni un Couvent, ni une Egliſe, ni ma table un Refectoire.

Et ce qui m'impatientoit, c'eſt qu'il n'y avoit rien d'aſſez friand pour ces grands ſerviteurs de Dieu, pendant que je ne faiſois qu'une chere ordinaire à mes amis mondains & pécheurs; vous voyez qu'il n'y avoit ni bon ſens, ni morale à cela.

Eh bien, Meſſieurs, je vous en dis-là beaucoup, mais je m'y étois fait, j'aime la paix, & ſans un Commis que j'avois.....

Un Commis! s'écria le jeune homme en l'interrompant; ceci eſt conſiderable.

Oui, dit-il, j'en devins jaloux, & Dieu veüille que j'aye eu tort de l'être. Les amis de mon épouſe ont traité ma jalouſie de malice & de calomnie, & m'ont regardé comme un méchant d'avoir ſoupçonné une ſi vertueuſe femme de galanterie, une fem-

me qui ne visitoit que les Eglises, qui n'aimoit que les Sermons, les Offices & les Saluts; voilà qui est à merveille, on dira ce qu'on voudra.

Tout ce que je sçai, c'est que ce Commis dont j'avois besoin à cause de ma Charge, qui étoit le fils d'une femme de chambre de défunt sa mere; un grand benêt, sans esprit, que je gardois par complaisance, assez beau garçon au surplus, & qui avoit la mine d'un Prédestiné, à ce qu'elle disoit.

Ce garçon, dis-je, faisoit ordinairement ses commissions, alloit sçavoir de sa part comment se portoit le Pere un tel, la Mere une telle; Monsieur celui-ci, Monsieur celui-là, l'un Curé, l'autre Vicaire, l'autre Chapelain, ou simple Ecclesiastique; & puis venoit lui rendre réponse, entroit dans son cabinet, y causoit avec elle, lui plaçoit un Tableau, un

Agnus, un Reliquaire; lui portoit des Livres, quelquefois les lui lisoit.

Cela m'inquiétoit, je jurois de tems en tems; qu'est-ce que c'est donc que cette pieté hétéroclite, disois-je? Qu'est-ce que c'est qu'une Sainte qui m'enleve mon Commis? Aussi l'union entr'elle & moi n'étoit-elle pas édifiante?

Madame m'appelloit sa croix; sa tribulation; moi, je l'appellois du premier nom qui me venoit, je ne choisissois pas. Le Commis me fâchoit, je ne m'y accoutumois point. L'envoyois-je un peu loin, je le fatiguois. En vérité, disoit-elle avec une charité, qui, je crois, ne fera point le profit de son ame, en vérité, il tuëra ce pauvre garçon.

Cet animal tomba malade, & la fiévre me prit à moi le lendemain.

Je l'eus violente; c'étoit mes domestiques qui me servoient,

&

& c'étoit Madame qui servoit ce butord.

Monsieur est le maître, disoit-elle là-dessus, il n'a qu'à ordonner pour avoir tout ce qu'il lui faut ; mais ce garçon, qui est ce qui en aura soin, si je l'abandonne ? Ainsi c'étoit encore par charité qu'elle me laissoit là.

Son impertinence me sauva peut-être la vie. J'en fus si outré que je guéris de fureur ; & dès que je fus sur pied, le premier signe de convalescence que je donnai, ce fut de mettre l'objet de sa charité à la porte ; je l'envoyai se rétablir ailleurs. Ma beate en fremit de rage, & s'en vint comme une furie m'en demander raison.

Je sens bien vos motifs, me dit-elle, c'est une insulte que vous me faites, Monsieur, l'indignité de vos soupçons est visible, & Dieu me vengera, Monsieur, Dieu me vengera.

Je reçus mal ses prédictions, elle les fit en furieuse, j'y répondis presqu'en brutal; Eh morbleu ! lui dis-je, ce ne sera pas la sortie de ce coquin-là qui me broüillera avec Dieu. Allons, retirez-vous avec votre pieté équivoque; ne m'échauffez pas la tête, & laissez-moi en repos.

Que fit-elle? Nous avions une petite femme de chambre dans la maison, assez gentille, & fort bonne enfant, qui ne plaisoit pas à Madame, parce qu'elle étoit, je pense, plus jeune & plus jolie qu'elle, & que j'en étois assez content. Je serois peut-être mort dans ma maladie sans elle.

La pauvre petite fille me consoloit quelquefois des bisarreries de ma femme, & m'appaisoit quand j'étois en colere? ce qui faisoit que de mon côté, je la soûtenois, & que j'avois de la bienveillance pour elle. Je l'ai même gardée, parce qu'elle est enten-

duë, & qu'elle m'eſt extrêmement utile.

Or ma femme, après qu'on eut dîné, la fit venir dans ſa chambre, prit je ne ſçai quel prétexte pour la quereller, la ſoufleta ſur quelque réponſe, lui reprocha cet air de bonté que j'avois pour elle, & la chaſſa.

Nanette (c'eſt le nom de cette jeune fille) vint prendre congé de moi toute en pleurs, me conta ſon avanture & ſon ſouflet.

Et comme je vis que dans tout cela, il n'y avoit qu'une malice vindicative de la part de ma femme: va, va, lui dis-je, laiſſe-la faire, tu n'as qu'à reſter, Nanette, je me charge du reſte.

Ma femme éclata, ne voulut plus la voir; mais je tins bon: il faut être le maître chez ſoi, ſurtout quand on a raiſon de l'être.

Ma réſiſtance n'adoucit pas l'aigreur de notre commerce; nous nous parlions quelquefois,

mais pour nous quereller.

Vous obſerverez, s'il vous plaît, que j'avois pris un autre Commis qui étoit l'averſion de ma femme, elle ne pouvoit pas le ſouffrir; auſſi le harceloit-elle à propos de rien, & le tout pour me chagriner; mais il ne s'en ſoucioit guéres, je lui avois dit de n'y pas prendre garde, & il ſuivoit exactement mes intentions, il ne l'écoutoit pas.

J'appris quelques jours après, que ma femme avoit envie de me pouſſer à bout.

Dieu me fera peut-être la grace que ce brutal-là me frappera, diſoit-elle, en parlant de moi; je le ſçûs. Oh que non, lui dis-je, ne vous y attendez pas! Soyez convaincuë que je ne vous ferai pas ce plaiſir-là; pour des mortifications, vous en aurez, elles ne vous manqueront pas, j'en fais vœu, mais voilà tout.

Mon vœu me porta malheur;

il ne faut jamais jurer de rien. Malgré mes loüables résolutions, elle m'exceda tant un jour, me dit devotement des choses si piquantes; enfin le diable me tenta si bien, qu'au souvenir de ses impertinence & du souflet qu'elle avoit donné à Nanette à cause de moi, il m'échapa de lui en donner un, en présence de quelques témoins de ses amis.

Cela partit plus vîte qu'un éclair; elle sortit sur le champ, m'attaqua en Justice, & depuis ce tems-là nous plaidons à mon grand regret: car cette sainte personne, en dépit du Commis que j'ai mis sur son compte, & qu'il a bien fallu citer, pourroit bien gagner son procès, si je ne trouve pas de puissans amis, & je vais en chercher à Versailles.

Ce souflet-là m'inquiéte pour vous, lui dit notre jeune homme, quand il eut fini; je crains qu'il ne nuise à votre cause. Il est vrai

que ce Commis eſt un article don je n'ai pas meilleure idée que vous ; je vous crois aſſurément très-maltraité à cet égard, mais c'eſt une affaire de conſcience que vous ne ſçauriez prouver, & ce malheureux ſouflet a eu des témoins.

Tout doux, Monſieur, répondit l'autre d'un air chagrin ; laiſſons-là les reflexions ſur le Commis, s'il vous plaît ; je les ferai bien moi-même, ſans que perſonne les faſſe ; ne vous embarraſſez pas, le ſouflet ira comme il pourra ; je ne ſuis fâché à preſent que de n'en avoir donné qu'un ; quant au reſte, ſupprimons le commentaire. Il n'y a peut-être pas tant de mal qu'on le croiroit bien dans l'affaire du Commis, j'ai mes raiſons pour crier. Ce Commis étoit un ſot ; ma femme a bien pû l'aimer ſans le ſçavoir elle-même, & offenſer Dieu, dans le fond, ſans que j'y aye rien perdu dans la for-

me. Et en un mot, qu'il y ait du mal ou non : quand je dis qu'il y en a, le meilleur eſt de me laiſſer dire.

Sans doute, dit l'Officier, pour le calmer ; en doit-on croire un mari fâché ? il eſt ſi ſujet à ſe tromper. Je ne vois moi-même dans le recit que vous venez de nous faire qu'une femme inſociable & miſantrope, & puis c'eſt tout.

Changeons de diſcours, & ſçachons un peu ce que nos deux jeunes gens vont faire à Verſailles, ajouta-t'il, en s'adreſſant au jeune homme & à moi. Pour vous, Monſieur, qui ſortez à peine du College, me dit-il, vous n'y allez apparemment que pour vous divertir ou que par curioſité ?

Ni pour l'un, ni pour l'autre, répondis-je ; j'y vais demander un emploi à quelqu'un qui eſt dans les affaires. Si les hommes vous en refuſent, appellez-en aux femmes, reprit-il en badinant.

Et vous, Monsieur, ( c'étoit au jeune homme à qui il parloit ) avez-vous des affaires où nous allons ?

J'y vais voir un Seigneur à qui je donnai dernierement un Livre qui vient de paroître, & dont je suis l'Auteur, dit-il. Ah oui ! reprit l'Officier ; c'est le Livre dont nous parlions l'autre jour, lorsque nous dinâmes ensemble. C'est cela même, répondit le jeune homme. L'avez-vous lû, Monsieur, ajoûta-t'il ?

Oui, je le rendis hier à un de mes amis qui me l'avoit prêté, dit l'Officier. Eh bien, Monsieur, dites-moi ce que vous en pensez, je vous prie, répondit le jeune homme ? Que feriez-vous de mon sentiment, dit l'Officier ? Il ne décideroit de rien, Monsieur. Mais encore, dit l'autre en le pressant beauconp, comment le trouvez-vous ?

En verité, Monsieur, reprit le Militaire,

Militaire, je ne ſçais que vous en dire, je ne ſuis guéres en état d'en juger, ce n'eſt pas un Livre fait pour moi, je ſuis trop vieux.

Comment trop vieux! reprit le jeune homme. Oui, dit l'autre, je crois que dans une grande jeuneſſe, on peut avoir du plaiſir à le lire; tout eſt bon à cet âge où l'on ne demande qu'à rire, & où l'on eſt ſi avide de joye qu'on la prend comme on la trouve : mais nous autres barbons, nous y ſommes un peu plus difficiles; nous reſſemblons là-deſſus à ces friands dégoutés que les mets groſſiers ne tentent point, & qu'on n'excite à manger qu'en leur en donnant de fins & de choiſis. D'ailleurs, je n'ai pas vû le deſſein de votre Livre, je ne ſçais à quoi il tend, ni quel en eſt le but. On diroit que vous ne vous êtes pas donné la peine de chercher des idées, mais que vous avez pris ſeulement toutes les imaginations

qui vous ſont venuës ; ce qui eſt different ; dans le premier cas, on travaille, on rejette, on choiſit ; dans le ſecond, on prend ce qui ſe préſente, quelqu'étrange qu'il ſoit, & il ſe préſente toujours quelque choſe, car je penſe que l'eſprit fournit toujours bien ou mal.

Au reſte, ſi les choſes purement extraordinaires peuvent être curieuſes, ſi elles ſont plaiſantes à force d'être libres, votre Livre doit plaire ; ſi ce n'eſt à l'eſprit, c'eſt du moins aux ſens ; mais je crois encore que vous vous êtes trompé là-dedans faute d'experience, & ſans compter qu'il n'y a pas grand mérite à intereſſer de cette derniere maniere, & que vous m'avez paru avoir aſſez d'eſprit pour réuſſir par d'autres voyes ; c'eſt qu'en general ce n'eſt pas connoître les Lecteurs que d'eſperer de les toucher beaucoup par-là, il eſt vrai, Mon-

ſieur, que nous ſommes naturellement libertins, ou pour mieux dire corrompus; mais en fait d'ouvrages d'eſprit, il ne faut pas prendre cela à la lettre ni nous traiter d'emblée ſur ce pied-là. Un Lecteur veut être ménagé; vous, Auteur, voulez-vous mettre ſa corruption dans vos interêts, allez-y doucement du moins, apprivoiſez-la, mais ne la pouſſez pas à bout.

Ce Lecteur aime pourtant les licences, mais non pas les licences extrêmes, exceſſives; celles-là ne ſont ſupportables que dans la réalité qui en adoucit l'effronterie; elles ne ſont à leur place que là, & nous les y paſſons, parce que nous y ſommes plus hommes qu'ailleurs, mais non pas dans un Livre où elles deviennent plates, ſales, & rebutantes à cauſe du peu de convenances qu'elles ont avec l'état tranquille d'un Lecteur.

Il est vrai que ce Lecteur est homme aussi, mais c'est alors un homme en repos, qui a du goût, qui est délicat, qui s'attend qu'on fera rire son esprit, qui veut pourtant bien qu'on le débauche, mais honêtement; avec des façons, & avec de la décence.

Tout ce que je dis-là n'empêche pas qu'il n'y ait de jolies choses dans votre Livre, assurément j'y en ai remarqué plusieurs de ce genre.

A l'égard de votre stile, je ne le trouve point mauvais, à l'exception qu'il y a quelquefois des phrases allongées, lâches, & par-là confuses, embarrassées; ce qui vient apparemment de ce que vous n'avez pas assez débroüillé vos idées, ou que vous ne les avez pas mises dans un certain ordre; mais vous ne faites que commencer, Monsieur, & c'est un petit défaut dont vous vous corrigerez en écrivant, aussi-bien

que de celui de critiquer les autres, & surtout de les critiquer de ce ton aisé & badin que vous avez tâché d'avoir, & avec cette confiance dont vous rirez vous-même, ou que vous vous reprocherez quand vous serez un peu plus Philosophe, & que vous aurez acquis une certaine façon de penser plus mûre & plus digne de vous; car vous aurez plus d'esprit que vous n'en avez, au moins j'ai vû de vous des choses qui le promettent; vous ne ferez pas même grand cas de celui que vous avez eu jusqu'ici, & à peine en ferez-vous un peu de tout celui qu'on peut avoir : voilà du moins comment font ceux qui ont le plus écrit, à ce qu'on leur entend dire.

Je ne vous parle de critique au reste qu'à l'occasion de celle que j'ai vû dans votre Livre, & qui regarde un des convives ( & il le nomma, ) qui étoit avec nous

le jour que nous dinâmes ensemble, & je vous avouë que j'ai été surpris de trouver cinquante ou soixante pages de votre ouvrage pesamment employées contre lui; en verité je voudrois bien pour l'amour de vous qu'elles n'y fussent pas.

Mais nous voici arrivés, vous m'avez demandé mon sentiment; je vous l'ai dit en homme qui aime vos talens, & qui souhaite vous voir un jour l'objet d'autant de critiques qu'on en a fait contre celui dont nous parlons; peut-être n'en serez-vous pas pour cela plus habile homme qu'il l'est, mais du moins serez-vous alors la figure d'un homme qui paroîtra valoir quelque chose.

Voilà par où finit l'Officier, & je rapporte son discours à peu près comme je le compris alors.

Notre voiture arrêta là-dessus; nous descendîmes, & chacun se sépara.

Il n'étoit pas encore midi, & je me hâtai d'aller porter ma Lettre à Monſieur de Fécour dont je n'eus pas de peine à apprendre la demeure; c'étoit un homme dans d'aſſez grandes affaires, & extrêmement connu des Miniſtres.

Il me fallut traverſer pluſieurs cours pour arriver juſquà lui, & enfin on m'introduiſit dans un grand cabinet où je le trouvai en aſſez nombreuſe compagnie.

Monſieur de Fécour paroiſſoit avoir cinquante-cinq à ſoixante ans; un aſſez grand homme de peu d'embonpoint, très-brun de viſage, d'un ſerieux, non pas à glacer car ce ſerieux-là eſt naturel, & vient du caractere de l'eſprit.

Mais le ſien glaçoit moins qu'il n'humilioit: c'étoit un air fier & hautain qui vient de ce qu'on ſonge à ſon importance, & qu'on veut la faire reſpecter.

Les gens qui nous approchent ſentent ces differences-là plus ou moins confuſément ; nous nous connoiſſons tous ſi bien en orgüeil, que perſonne ne ſçauroit nous faire un ſecret du ſien : c'eſt quelquefois même ſans y penſer, la premiere choſe à quoi l'on regarde en abordant un inconnu.

Quoi qu'il en ſoit, voilà l'impreſſion que me fit Monſieur de Fécour. Je m'avançai vers lui d'un air fort humble ; il écrivoit une Lettre, je penſe, pendant que ſa compagnie cauſoit.

Je lui fis mon compliment avec cette émotion qu'on a, quand on eſt un petit perſonnage, & qu'on vient demander une grace à quelqu'un d'important qui ne vous aide, ni ne vous encourage, qui ne vous regarde point ; car Monſieur de Fécour entendit tout ce que je lui dis ſans jetter les yeux ſur moi.

Je tenois ma lettre que je lui présentois, & qu'il ne prenoit point; & son peu d'attention me laissoit dans une posture qui étoit risible, & dont je ne sçavois pas comment me remettre.

Il y avoit d'ailleurs là cette compagnie dont j'ai parlé, & qui me regardoit; elle étoit composée de trois ou quatre Messieurs, dont pas un n'avoit une mine capable de me réconforter.

C'étoit de ces figures, non pas magnifiques, mais opulentes, devant qui la mienne étoit si ravallée, malgré ma petite doublure de soye.

Tous gens d'ailleurs d'un certain âge, pendant que je n'avois que dix-huit ans, ce qui n'étoit pas un article si indifferent qu'on le croiroit; car si vous aviez vû de quel air ils m'observoient, vous auriez jugé que ma jeunesse étoit encore un motif de confusion pour moi.

A qui en veut ce poliçon-là avec sa Lettre ? sembloient-ils me dire par leurs regards libres, hardis, & pleins d'une curiosité sans façon.

De sorte que j'étois-là comme un spectacle de mince valeur, qui leur fournissoit un moment de distraction, & qu'ils s'amusoient à mépriser en passant.

L'un m'examinoit superbement de côté ; l'autre se promenant dans ce vaste cabinet, les mains derriere le dos, s'arrêtoit quelquefois auprès de Monsieur de Fécour qui continuoir d'écrire ; & puis se mettoit de-là à me considerer commodément & à son aise.

Figurez-vous la contenance que je devois tenir.

L'autre, d'un air pensif & occupé, fixoit les yeux sur moi comme sur un meuble ou sur une muraille, & de l'air d'un homme qui ne songe pas à ce qu'il voit.

Et celui-là pour qui je n'étois rien, m'embarrassoit tout autant que celui pour qui j'étois si peu de chose. Je sentois fort bien que je n'y gagnois pas plus de cette façon que d'une autre.

Enfin j'étois pénétré d'une confusion interieure. Je n'ai jamais oublié cette scene-là; je suis devenu riche aussi, & pour le moins autant qu'aucun de ces Messieurs dont je parle ici; & je suis encore à comprendre qu'il y ait des hommes dont l'ame devienne aussi cavaliere que je le dis-là pour celle de quelque homme que ce soit.

A la fin pourtant, Monsieur de Fécour finit sa Lettre, de sorte que tendant la main pour avoir celle que je lui présentois; voyons, me dit-il, & tout de suite, quelle heure est-il, Messieurs? Près de midi, répondit négligemment celui qui se promenoit en long, pendant que

Monsieur de Fécour décachetoit la Lettre qu'il lut assez rapidement.

Fort bien, dit-il, après l'avoir lûë ; voilà le cinquiéme homme depuis dix-huit mois pour qui ma belle-sœur m'écrit ou me parle, & que je place ; je ne sçais où elle va chercher tous ceux qu'elle m'envoye, mais elle ne finit point, & en voici un qui m'est encore plus recommandé que les autres. L'originale femme, tenez, vous la reconnoîtrez bien à ce qu'elle m'écrit, ajouta-t'il en donnant la Lettre à un de ces Messieurs.

Et puis, je vous placerai, me dit-il, je m'en retourne demain à Paris, venez me trouver le lendemain.

Là-dessus, j'allois prendre congé de lui, quand il m'arrêta.

Vous êtes bien jeune, me dit-il : que sçavez-vous faire ? rien, je gage.

Je n'ai encore été dans aucun Emploi, Monsieur, lui répondis-je. Oh! je m'en doutois bien, reprit-il, il ne m'en vient point d'autre de sa part ; & ce sera un grand bonheur si vous sçavez écrire.

Oui, Monsieur, dis-je en rougissant, je sçais même un peu d'Arithmetique. Comment donc, s'écria-t'il en plaisantant, vous nous faites trop de grace. Allez jusqu'à après demain.

Sur quoi je me retirois avec l'agrément de laisser ces Messieurs riant de tout leur cœur de mon Arithmetique, & de mon écriture, quand il vint un Laquais qui dit à Monsieur de Fécour qu'une appellée Madame une telle (c'est ainsi qu'il s'expliqua) demandoit à lui parler.

Ha ha ! répondit-il, je sçais qui elle est, elle arrive fort à propos, qu'elle entre : & vous, restez (c'étoit à moi à qui il parloit.)

Je restai donc, & sur le champ deux Dames entrerent qui étoient modestement vêtuës, dont l'une étoit une jeune personne de vingt ans; accompagnée d'une femme d'environ cinquante.

Toutes deux d'un air fort triste, & encore plus suppliant.

Je n'ai vû de ma vie rien de si distingué ni de si touchant que la physionomie de la jeune; on ne pouvoit pourtant pas dire que ce fût une belle femme, il faut d'autres traits que ceux-là pour faire une beauté.

Figurez-vous un visage qui n'a rien d'assez brillant ni d'assez regulier pour surprendre les yeux, mais à qui rien ne manque de ce qui peut surprendre le cœur, de ce qui peut inspirer du respect, de la tendresse, & même de l'amour; car ce qu'on sentoit pour cette jeune personne étoit mêlé de tout ce que je dis-là.

C'étoit, pour ainsi dire, une ame

qu'on voyoit sur ce visage, mais une ame noble, vertueuse & tendre, & par conséquent charmante à voir.

Je ne dis rien de la femme âgée qui l'accompagnoit, & qui n'interessoit que par sa modestie, & par sa tristesse.

Monsieur de Fécour en me congédiant, s'étoit levé de sa place, & causoit debout au milieu du cabinet avec ces Messieurs; il salua assez négligemment la jeune Dame qui l'aborda.

Je sçais ce qui vous améne, lui dit-il, Madame, j'ai révoqué votre mari, mais ce n'est pas ma faute s'il est toujours malade, & s'il ne peut exercer son emploi; que voulez-vous qu'on fasse de lui? ce sont des absences continuelles.

Quoi! Monsieur, lui dit-elle, d'un ton fait pour tout obtenir, n'y a-t'il plus rien à esperer? il est vrai

que mon mari est d'une santé fort foible, vous avez eu jusqu'ici la bonté d'avoir égard à son état; faites-nous encore la même grace, Monsieur, ne nous traitez pas avec tant de rigueur; (& ce mot de rigueur dans sa bouche, perçoit l'ame,) vous nous jetteriez dans un embarras dont vous seriez touché, si vous le connoissiez tout entier; ne me laissez point dans l'affliction où je suis, & où je m'en retournerois, si vous étiez inflexible; (inflexible, il n'y avoit non plus d'apparence qu'on pût l'être;) mon mari se rétablira, vous n'ignorez pas qui nous sommes, & le besoin extrême que nous avons de votre protection, Monsieur.

Ne vous imaginez pas qu'elle pleura en tenant ce discours; & je pense que si elle avoit pleuré, sa douleur en auroit eu moins de dignité, en auroit paru moins serieuse & moins vraie.

Mais

Mais la personne qui l'accompagnoit, & qui se tenoit un peu au-dessous d'elle, avoit les yeux moüillés de larmes.

Je ne doutai pas un instant que Monsieur de Fécour ne se rendît; je trouvois impossible qu'il resistât : helas! que j'étois neuf, il n'en fut pas seulement émû.

Monsieur de Fécour étoit dans l'abondance; il y avoit trente ans qu'il faisoit bonne chere; on lui parloit d'embarras, de besoin, d'indigence même, au mot près, & il ne sçavoit pas ce que c'étoit que tout cela.

Il falloit pourtant qu'il eût le cœur naturellement dur; car je crois que la prosperité n'acheve d'endurcir que ces cœurs-là.

Il n'y a plus moyen, Madame, lui dit-il, je ne puis plus m'en dedire, j'ai disposé de l'emploi; voilà un jeune homme à qui je l'ai donné, il vous le dira.

A cette apostrophe qui me fit

rougir, elle jetta un regard sur moi, mais un regard qui m'adressoit un si doux reproche ; eh quoi ! vous aussi, sembloit-il me dire, vous contribuez au mal qu'on me fait.

Eh non ! Madame, lui répondis-je dans le même langage, si elle m'entendit ; eh puis ! c'est donc l'emploi du mari de Madame que vous voulez que j'aye, Monsieur, dis-je à Monsieur de Fécour ; oui, reprit-il, c'est le même : je suis votre serviteur, Madame.

Ce n'est pas la peine, Monsieur, lui répondis-je en l'arrêtant. J'aime mieux attendre que vous m'en donniez un autre quand vous le pourrez ; je ne suis pas si pressé, permettez que je laisse celui-là à cet honnête homme ; si j'étois à sa place, & malade comme lui, je serois bien aise qu'on en usât envers moi, comme j'en use envers lui.

La jeune Dame n'appuya point

ce discours, ce qui étoit un excellent procedé, & les yeux baissés attendit en silence que Monsieur de Fécour prît son parti, sans abuser par aucune instance de la générosité que je témoignois, & qui pouvoit servir d'exemple à notre Patron.

Pour lui, je m'apperçus que l'exemple l'étonna sans lui plaire, & qu'il trouva mauvais que je me donnasse les airs d'être plus sensible que lui.

Vous aimez donc mieux attendre? me dit-il, voilà qui est nouveau. Eh bien, Madame, retournez-vous-en. Nous verrons à Paris ce qu'on pourra faire, j'y serai après demain; allez, me dit-il à moi, je parlerai à Madame de Fécour.

La jeune Dame le salua profondément sans rien repliquer; l'autre femme la suivit, & moi de même, & nous sortîmes tous trois; mais du ton dont notre

homme nous congédia; je desesperai que mon action pût servir de quelque chose au mari de la jeune Dame, & je vis bien à sa mine, qu'elle n'en auguroit pas une meilleure réussite.

Mais voici ce qui va vous surprendre; un de ces Messieurs qui étoient avec Monsieur de Fécour, sortit un moment après nous.

Nous nous étions arrêtés la jeune Dame & moi sur l'escalier, où elle me remercioit de ce que je venois de faire pour elle, & m'en marquoit une reconnoissance dont je la voyois réellement pénétrée.

L'autre Dame qu'elle nommoit sa mere, joignoit ses remercimens aux siens, & je presentois la main à la fille pour l'aider à descendre, (car j'avois déja appris cette petite politesse, & on se fait honneur de ce qu'on sçait) quand nous vîmes venir à nous celui de ces

Messieurs dont je vous ai parlé, & qui s'approchant de la jeune Dame; ne dînez-vous pas à Versailles avant que de vous en retourner, Madame, lui dit-il, en bredoüillant, & d'un ton brusque?

Oui, Monsieur, répondit-elle. Eh bien, reprit-il, après votre dîné, venez me trouver à telle Auberge où je vais; je serois bien aise de vous parler, n'y manquez pas; venez-y aussi, vous, me dit-il, & à la même heure, vous n'en serez pas fâché, entendez-vous; adieu, bon jour, & puis il passa son chemin.

Or ce gros & petit homme, car il étoit l'un & l'autre, aussi-bien que bredoüilleur, étoit celui dont j'avois été le moins mécontent chez Monsieur de Fécour, celui dont la contenance m'avoit paru la moins fâcheuse : il est bon de remarquer cela, chemin faisant.

Soupçonnez-vous ce qu'il nous veut, me dit la jeune Dame ? Non, Madame, lui répondis-je ; je ne sçais pas même qui il est, voilà la premiere fois de ma vie que je le vois.

Nous arrivâmes au-bas de l'escalier en nous entretenant ainsi, & j'allois à regret prendre congé d'elle ; mais au premier signe que j'en donnai : puisque vous & ma fille devez vous rendre tantôt au même endroit, ne nous quittez pas, Monsieur, me dit la mere, & faites-nous l'honneur de venir dîner avec nous ; aussi bien après le service que vous avez tâché de nous rendre, serions-nous mortifiées de ne connoître qu'en passant un aussi honnête homme que vous.

M'inviter à cette partie, c'étoit deviner mes desirs. Cette jeune Dame avoit un charme secret qui me retenoit auprès d'elle, mais je ne croyois que l'esti-

mer, la plaindre, & m'interesser à ce qui la regardoit.

D'ailleurs j'avois eu un bon procedé pour elle, & on se plaît avec les gens dont on vient de mériter la reconnoissance. Voilà bonnement tout ce que je comprenois au plaisir que j'avois à la voir; car pour d'amour ni d'aucun sentiment approchant, il n'en étoit pas question dans mon esprit; je n'y songeois pas.

Je m'applaudissois même de mon affection pour elle comme d'un attendrissement louable, comme d'une vertu, & il y a de la douceur à se sentir vertueux; de sorte que je suivis ces Dames avec une innocence d'intention admirable, & en me disant interieurement, tu es un honnête homme.

Je remarquai que la mere dit quelques mots à part à l'hôtesse pour ordonner sans doute quelque aprêt; je n'osai lui montrer

que je soupçonnois son intention, ni m'y opposer, j'eus peur que ce ne fût pas sçavoir vivre.

Un quart-d'heure après on nous servit, & nous nous mîmes à table.

Plus je regarde Monsieur, disoit la mere, & plus je lui trouve une physionomie digne de ce qu'il a fait chez Monsieur de Fécour. Eh, mon Dieu, Madame, lui répondis-je, qui est-ce qui n'en auroit pas fait autant que moi en voyant Madame dans la douleur où elle étoit? Qui est-ce qui ne voudroit pas la tirer de peine? Il est bien triste de ne pouvoir rien, quand on rencontre des personnes dans l'affliction, & surtout des personnes aussi estimables qu'elle l'est. Je n'ai de ma vie été si touché que ce matin, j'aurois pleuré de bon cœur si je ne m'en étois pas empêché.

Ce discours, quoique fort simple, n'étoit plus d'un Paysan, comme

comme vous voyez; on n'y sentoit plus le jeune homme de village, mais seulement le jeune homme naïf & bon.

Ce que vous dites ajoute encore une nouvelle obligation à celle que nous vous avons, Monsieur, dit la jeune Dame en rougissant, sans qu'elle-même sçût pourquoi elle rougissoit peut-être; à moins que ce ne fût de ce que je m'étois attendri dans mes expressions, & de ce qu'elle avoit peur d'en être trop touchée; & il est vrai que ces regards étoient plus doux que ses discours; elle ne me disoit que ce qu'elle vouloit, s'arrêtoit où il lui plaisoit; mais quand elle me regardoit, ce n'étoit plus de même, à ce qu'il me paroissoit. Et ce sont-là des remarques que tout le monde peut faire, surtout dans les dispositions où j'étois.

De mon côté, je n'avois ni la gayté, ni la vivacité qui m'étoient ordinaires, & pourtant j'étois char-

mé d'être-là ; mais je ſongeois à être honnête & reſpectueux ; c'étoit tout ce que cet aimable viſage me permettoit d'être ; on n'eſt pas ce qu'on veut avec de certaines mines, il y en a qui vous en impoſent.

Je ne finirois point, ſi je voulois rapporter tout ce que ces Dames me dirent d'obligeant, tout ce qu'elles me témoignerent d'eſtime.

Je leur demandai où elles demeuroient à Paris, & elles me l'apprirent auſſi-bien que leur nom, avec une amitié qui prouvoit l'envie ſincere qu'elles avoient de me voir.

C'étoit toujours la mere qui répondoit la premiere ; enſuite venoit la fille qui appuyoit modeſtement ce qu'elle avoit dit, & toujours à la fin de ſon diſcours un regard où je voyois plus qu'elle ne me diſoit.

Enfin notre repas finit ; nous parlâmes du rendez-vous que nous

avions qui nous paroiſſoit très-ſingulier.

Deux heures ſonnerent, & nous y allâmes ; on nous dit que notre homme achevoit de dîner, & comme il avoit averti ſes gens que nous viendrions, on nous fit entrer dans une petite ſale où nous l'attendîmes, & où il vint quelques inſtans après, un cure-dent à la main. Je parle du cure-dent, parce qu'il ſert à caracteriſer la reception qu'il nous fit.

Il faut le peindre, comme je l'ai déja dit, un gros homme, d'une taille au deſſous de la médiocre, d'une allure aſſez peſante avec une mine de grondeur, & qui avoit la parole ſi rapide, que de quatre mots qu'il diſoit, il en culbutoit la moitié.

Nous le reçûmes avec force réverences qu'il nous laiſſa faire tant que nous voulûmes, ſans être tenté d'y répondre ſeulement du moindre ſalut de tête, & je ne crois pas

que ce fût par fierté, mais bien par un pur oubli de toute cérémonie ; c'est que cela lui étoit plus commode, & qu'il avoit, petit à petit, pris ce pli là, à force de voir journellement des subalternes de son métier.

Il s'avança vers la jeune Dame avec le cure-dent, qui, comme vous voyez, accompagnoit fort bien la simplicité de son accüeil.

Ah bon, lui dit-il, vous voilà, & vous aussi, ajoûta-t'il en me regardant : Eh bien, qu'est-ce que c'est, vous êtes donc bien triste, pauvre jeune femme (on sent bien à qui cela s'adressoit) qui est cette Dame-là avec qui vous êtes; est-ce votre mere, ou votre parente ?

Je suis sa fille, Monsieur, répondit la jeune personne. Ah ! vous êtes sa fille, voilà qui est bien, elle a l'air d'une honnête femme, & vous aussi, j'aime les honnêtes gens, moi. Et ce mari, qu'elle espece d'homme est-ce ? D'où vient donc qu'il

est si souvent malade? Est-ce qu'il est vieux? N'y a-t'il pas un peu de débauche dans son fait? Toutes questions qui étoient assez dures, & pourtant faites avec la meilleure intention du monde, ainsi que vous le verrez dans la suite, mais qui n'avoient rien de moëlleux; c'étoit presque autant de petits affronts à essuyer pour l'amour propre.

On dit de certaines gens qu'ils ont la main lourde; cet honnête homme-ci ne l'avoit pas légere.

Revenons: c'étoit du mari dont il s'informoit; il n'est ni vieux, ni débauché, répondit la jeune Dame; c'est un homme de très-bonnes mœurs qui n'a que trente-cinq ans, & que les malheurs qui lui sont arrivés, ont accablé; c'est le chagrin qui a ruiné sa santé.

Oui-dà, dit-il, je le croirois bien, le pauvre homme, cela est fâcheux; vous m'avez touché tantôt, aussi-bien que votre mere, j'ai pris garde qu'elle pleuroit: Eh, dites-moi,

vous avez donc bien de la peine à vivre, quel âge avez-vous ?

Vingt ans, Monsieur, reprit-elle en rougissant. Vingt ans, dit-il, pourquoi se marier si jeune? Vous voyez ce qui en arrive ; il vient des enfans, des traverses, on n'a qu'un petit bien; & puis on souffre, & adieu le ménage. Ah ça, n'importe, elle est gentille votre fille, fort gentille, ajouta-t'il en parlant à la mere, j'aimerois assez sa figure, mais ce n'est pas à cause de cela que j'ai eu envie de la voir; au contraire, puisqu'elle est sage, je veux l'aider, & lui faire du bien. Je fais grand cas d'une jeune femme qui a de la conduite, quand elle est jolie & mal à son aise, je n'en ai gueres vû de pareilles ; on ne fuit pas les autres, mais on ne les estime pas. Continuez, Madame, continuez d'être toujours de même ; tenez, je suis aussi fort content de ce jeune homme-là, oüi, très-édifié ; il faut que ce soit un honnête gar-

çon de la maniere dont il a parlé tantôt; allez, vous êtes un bon coeur, vous m'avez plû, j'ai de l'amitié pour vous; ce qu'il a fait chez M. de Fécour est fort beau, il m'a étonné. Au reste, s'il ne vous donne pas un autre emploi (c'étoit à moi à qui il parloit & de M. de Fécour,) j'aurai soin de vous, je vous le promets; venez me voir à Paris, & vous de même (c'étoit la jeune Dame que ces paroles regardoient;) il faut voir à quoi M. de Fécour se déterminera pour votre mari; s'il le rétablit, à la bonne heure, mais indépendamment de ce qui en sera, je vous rendrai service moi, j'ai des vûës qui vous conviendront, & qui vous seront avantageuses. Mais assoyons-nous, êtes-vous pressée? Il n'est que deux heures & demi, comptez-moi un peu vos affaires, je serai bien aise d'être un peu au fait; d'où vient est-ce que votre mari a eu des malheurs; est-ce qu'il étoit riche, de quel Païs êtes-vous?

D'Orleans, Monsieur, lui dit-elle; ah d'Orleans, c'est une fort bonne Ville, reprit-il, y avez-vous vos parens? Qu'est-ce que c'est que votre histoire? J'ai encore un quart-d'heure à vous donner, & comme je m'interesse à vous, il est naturel que je sçache qui vous êtes, cela me sera plaisir, voyons.

Monsieur, lui dit-elle, mon histoire ne sera pas longue.

Ma famille est d'Orleans, *mais* je n'y ai point été élevée. Je suis la fille d'un Gentilhomme peu riche, & qui demeuroit avec ma mere à deux lieuës de cette Ville dans une Terre qui lui restoit des biens de sa famille, & où il est mort.

Ah, ah, dit Monsieur Bono; (c'étoit le nom de notre Patron!) la fille d'un Gentilhomme? A la bonne heure: mais à quoi cela sert-il quand il est pauvre? Continuez:

Il y a trois ans que mon mari s'attacha à moi, reprit-elle: c'étoit

un autre Gentilhomme de nos voisins. Bon! s'écria-t'il là-dessus, le voilà bien avancé avec sa noblesse : après.

Comme on me trouvoit alors quelques argrémens : Oüi-dà, dit-il, on avoit raison, ce n'est pas ce qui vous manque ; oh ! vous êtiez mignone & une des plus jolies filles du Canton, j'en suis sûr : Eh bien ?

J'étois en même-tems recherchée, dit-elle, par un riche Bourgeois d'Orleans.

Ah ! passe pour celui-là, reprit-il encore, voilà du solide ; c'étoit ce Bourgeois-là qu'il falloit prendre.

Vous allez voir, Monsieur, pourquoi je ne l'ai pas pris : il étoit bien fait, je ne le haïssois pas, non que je l'aimasse ; je le souffrois seulement plus volontiers que le Gentilhomme, qui avoit pourtant autant de mérite que lui ; & comme ma mere qui étoit la seule dont je dépendois alors, car mon pere étoit mort.

Comme, dis-je, ma mere me laissoit le choix des deux, je ne doute pas que ce leger sentiment de préférence que j'avois pour le Bourgeois, ne m'eût enfin déterminée en sa faveur, sans un accident qui me fit tout d'un coup pancher du côté de son rival.

On étoit à l'entrée de l'hyver, & nous nous promenions un jour ma mere & moi le long d'une forêt avec ces deux Messieurs; je m'étois un peu écartée, je ne sçai pour quelle bagatelle à laquelle je m'amusois dans cette campagne, quand un loup furieux sorti de la forêt, vint à moi en me poursuivant.

Jugez de ma frayeur; je me sauvai vers ma compagnie en jettant de hauts cris. Ma mere épouvantée voulut se sauver aussi, & tomba de précipitation; le Bourgeois s'enfuit, quoiqu'il eût une épée à son côté.

Le Gentilhomme seul tirant la

ſienne, reſta, accourut à moi, fit face au loup & l'attaqua dans la moment qu'il alloit ſe jetter ſur moi, & me dévorer.

Il le tua, non ſans courir riſque de la vie, car il fut bleſſé en pluſieurs endroits, & même renverſé par le loup, avec qui il ſe roula longtems ſur la terre ſans quitter ſon épée, dont enfin il acheva ce furieux animal.

Quelques Payſans dont les maiſons étoient voiſines de ce lieu, & qui avoient entendu nos cris, ne pûrent arriver qu'après que le loup fut tué, & enleverent le Gentilhomme qui ne s'étoit pas encore relevé, qui perdoit beaucoup de ſang, & qui avoit beſoin d'un prompt ſecours.

De mon côté, j'étois à ſix pas de là, tombée & évanoüie auſſi-bien que ma mere qui étoit un peu plus loin dans le même état, de ſorte qu'il fallut nous emporter tous trois juſqu'à notre maiſon, dont

nous nous étions assez écartés en nous promenant.

Les morsures que le loup avoit faites au Gentilhomme étoient fort guérissables ; mais sur la fureur de cet animal, on eut peur qu'elles n'eussent les suites les plus affreuses ; & dès le lendemain ce Gentilhomme, tout blessé qu'il étoit, partit de chez nous pour la mer.

Je vous avouë, Monsieur, que je restai pénetrée du mépris qu'il avoit fait de sa vie pour moi (car il n'avoit tenu qu'à lui de se sauver aussi-bien que son rival) & encore plus pénetrée, de voir qu'il ne tiroit aucune vanité de son action, qu'il ne s'en faisoit pas valoir davantage, & que son amour n'en avoit pas pris plus de confiance.

Je ne suis point aimé, Mademoiselle, me dit-il, seulement en partant ; je n'ai point le bonheur de vous plaire, mais je ne suis point si malheureux, puisque j'ai

eu celui de vous montrer que rien ne m'eſt ſi cher que vous.

Perſonne à preſent ne me doit l'être autant que vous non plus, lui répondis-je ſans aucun détour & devant ma mere qui approûva ma réponſe.

Oüi, oüi, dit alors Monſieur Bono, voilà qui eſt à merveille, il n'y a rien de ſi beau que ces ſentimens-là; quand ce ſeroit pour un Roman, je vois bien que vous l'épouſerez à cauſe des morſures; mais tenez, j'aimerois encore mieux que ce loup ne fût pas venu; vous vous en ſeriez bien paſſée, car il vous fait grand tort: & le Bourgeois à propos court-il encore? Eſt-ce qu'il ne revint pas?

Il oſa reparoître dès le ſoir même, dit la jeune Dame. Il revint au logis, & ſoûtint pendant une heure la préſence de ce rival bleſſé; ce qui me le rendit encore plus mépriſable que ſon manque de courage dans le peril où il m'avoit abandonnée.

Oh! ma foi, dit Monsieur Bono, je ne sçai que vous dire; serviteur à l'amour en pareil cas; pour la visite, passe, je la blâme, mais pour ce qui est de sa suite, c'est une autre affaire; je ne trouve pas qu'il ait si mal fait, moi, c'étoit-là un fort vilain animal, au moins, & votre mari n'étoit qu'un étourdi dans le fond. Achevez, le Gentilhomme revint, & vous l'épousâtes, n'est-ce pas?

Oüi, Monsieur, dit la jeune Dame; je crus y être obligée.

Ah! comme vous voudrez, reprit-il là-dessus, mais je regrette le fuyard, il valoit mieux pour vous, puisqu'il étoit riche; votre mari étoit excellent pour tuer des loups, mais on ne rencontre pas toujours des loups sur son chemin, & on a toujours besoin d'avoir de quoi vivre.

Mon mari, quand je l'épousai, dit-elle, avoit du bien, il joüissoit d'une fortune suffisante. Bon! re-

prit-il, suffisante, à quoi cela va-t'il? tout ce qui n'est que suffisant ne suffit jamais; voyons, comment a-t'il perdu cette fortune?

Par un Procès, reprit-elle, que nous avons eu contre un Seigneur de nos voisins pour de certains droits; Procès qui n'étoit presque rien d'abord, qui est devenu plus considerable que nous ne l'avions crû, qu'on a gagné contre nous à force de credit, & dont la perte nous a totalement ruinés. Il a fallu que mon mari soit venu à Paris pour tâcher d'obtenir quelque emploi; on le recommanda à Monsieur de Fécour, qui lui en donna un; c'est ce même emploi qu'il lui a ôté ces jours passés, & que vous avez entendu que je lui redemandois. J'ignore s'il le lui rendra, il ne m'a rien dit qui me le promette; mais je pars bien consolée, Monsieur, puisque j'ai eu le bonheur de rencontrer une personne aussi généreuse que vous, &

que vous avez la bonté de vous intereſſer à notre ſituation.

Oüi, oüi, dit-il, ne vous affligez pas, comptez ſur moi; il faut bien ſecourir les gens qui ſont dans la peine; je voudrois que perſonne ne ſouffrît, voilà comme je penſe, mais cela ne ſe peut pas. Et vous, mon garçon, d'où êtes-vous, me dit-il à moi? De Champagne, Monſieur, lui répondis-je.

Ah! du Païs du bon vin? reprit-il, j'en ſuis bien aiſe; vous y avez votre pere? Oüi, Monſieur: Tant mieux, dit-il, il pourra donc m'en faire venir, car on y eſt ſouvent trompé: Eh, qui êtes-vous?

Le fils d'un honnête homme qui demeure à la campagne, répondis-je; (c'étoit dire vrai) & pourtant eſquiver le mot de Payſan qui me paroiſſoit dur; les ſynonimes ne ſont pas défendus, & tant que j'en ai trouvé là-deſſus, je les ai pris; mais ma vanité n'a jamais paſſé ces bornes-là; & j'aurois

rois dit tout net, je ſuis le fils d'un Payſan, ſi le mot de fils d'un homme de la campagne ne m'étoit pas venu.

Trois heures ſonnerent alors; Monſieur Bono tira ſa montre, & puis ſe levant: Ah ça, dit-il, je vous quitte, nous nous reverrons à Paris, je vous y attends, & je vous tiendrai parole: bonjour, je ſuis votre ſerviteur. A propos, vous en retournez-vous tout à l'heure? j'envoye dans un moment mon équipage à Paris; mettez-vous dedans, les voitures ſont cheres, & ce ſera autant d'épargné.

Là-deſſus il appella un laquais. Picard ſe prépare-t-il à s'en aller, lui dit-il? Oui, Monſieur, il met les chevaux au carroſſe, répondit le Domeſtique. Eh bien, dis-lui qu'il prenne ces Dames & ce jeune homme, reprit-il: adieu.

Nous voulûmes le remercier, mais il étoit déja bien loin: nous deſcendîmes, l'équipage fut bien-

tôt prêt, & nous partîmes très-contens de notre homme & de sa brusque humeur.

Je ne vous dirai rien de notre entretien sur la route ; arrivons à Paris, nous y entrâmes d'assez bonne heure pour mon rendez-vous, car vous sçavez que j'en avois un avec Madame de Ferval chez Madame Remy dans un fauxbourg.

Le Cocher de M. Bono mena mes deux Dames chez elles, où je les quittai après plusieurs complimens, & de nouvelles instances de leur part pour les venir voir.

De-là je renvoyai le Cocher, je pris un Fiacre, & je partis pour mon fauxbourg.

*Fin de la quatriéme Partie.*

# APPROBATION.

J'AY lû par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, la quatriéme Partie *de l'Histoire du Paysan parvenu*. A Paris ce 30. Septembre 1734. DUVAL.

---

## PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roy de France & de Navarre : A nos amez & feaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maistres des Requêtes de notre Hôtel, Grand Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, Salut. Notre bien amé LAURENT-FRANÇOIS PRAULT fils, Libraire à Paris, nous ayant fait supplier de lui accorder nos Lettres de Permission pour l'impression d'un manuscrit qui a pour titre : *Le Paysan parvenu, par le Sieur de Marivaux*, offrant pour cet effet de le faire imprimer en bon papier & beaux caracteres, suivant la feüille imprimée

& attachée pour modele sous le contre-scel des Presentes. Nous lui avons permis & permettons par ces Presentes de faire imprimer ledit Livre ci-dessus specifié, conjointement ou séparément, & autant de fois que bon lui semblera, & de le vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le tems de trois années consecutives, à compter du jour de la date desdites Presentes; faisons défenses à tous Libraires, Imprimeurs & autres personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance; à la charge que ces Presentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, dans trois mois de la date d'icelles: Que l'impression de ce Livre sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, & que l'Impetrant se conformera en tout aux Reglemens de la Librairie, & notamment à celui du dix Avril 1725. & qu'avant que de l'exposer en vente, le Manuscrit ou Imprimé qui aura servi de copie à l'impression dudit Livre, sera remis dans le même état où

l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France, le S[r] CHAUVELIN; & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans nôtre Bibliotheque publique; un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notredit très-cher & feal Chevalier Garde des Sceaux de France, le Sieur CHAUVELIN, le tout à peine de nullité des Presentes: Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire joüir l'Exposant ou ses ayans cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons qu'à la copie desdites Presentes qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Livre, foi soit ajoutée comme à l'Original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent de faire pour l'execution d'icelles tous Actes requis & necessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande & Lettres à ce contraires; Car tel est notre plaisir. DONNE' à Paris le cinquiéme jour d'Aoust, l'an de grace 1734. & de

notre Regne le dix-neuviéme. Par le Roy en son Conseil, SAINSON.

Je soussigné, reconnois que les deux premieres Parties du Paysan parvenu, mentionnées en la Permission ci-dessus, appartiennent à mon Pere, & que je n'y prétends aucun droit, me reservant seulement la troisieme Partie & suivantes, que j'entens avoir obtenu par la presente Permission. Fait à Paris ce 6 Août 1734. *Signé*, PRAULT, fils.

*Régistrée ensemble la Reconnoissance ci-dessus, sur le Registre VIII. de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris*, N. 736. *fol.* 739. *conformément aux anciens Reglemens, confirmez par celui du* 28. *Fevrier* 1723. *A Paris le* 7. *Aoust* 1834. *Signé*, G. MARTIN, Syndic.

# LE PAYSAN PARVENU, OU LES MEMOIRES DE Mr***

*Par M.* DE MARIVAUX.

*CINQUIE'ME PARTIE.*

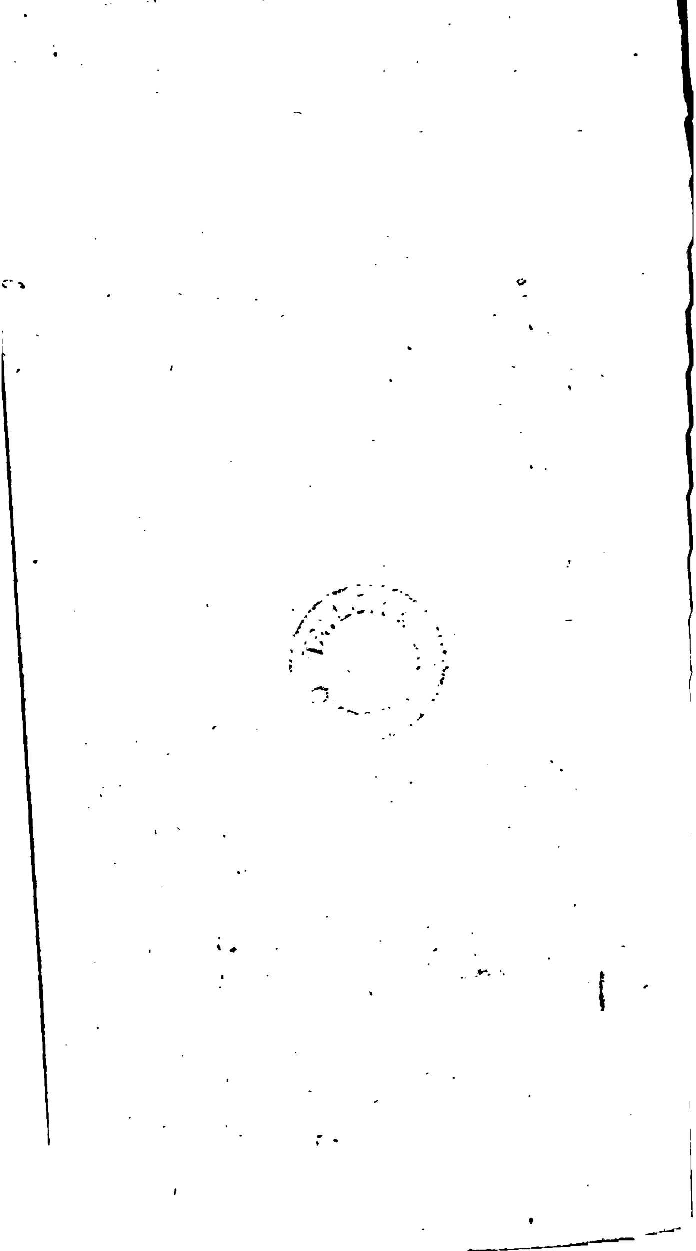
Le prix est de 24. sols.

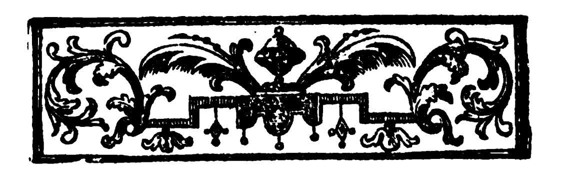


A PARIS,
Chez PRAULT, Fils, Quay de Conty, vis-à-vis la descente du Pont-Neuf, à la Charité.

M. DCC. XXXVI.

*Avec Approbation & Privilege du Roy.*





# LE PAYSAN PARVENU, OU LES MEMOIRES DE Mr ***

## CINQUIE'ME PARTIE.

J'AY dit dans la derniere Partie, que je me hâtai de me rendre chez Madame Remy, où m'attendoit Madame de Ferval.

Il étoit à peu près cinq heures & demie du soir quand j'y arrivai. Je trouvai tout d'un coup l'endroit. Je vis aussi le Carosse

de Madame de Ferval, dans cette petite ruë dont elle m'avoit parlé, & où étoit cette porte de derriere, par laquelle elle m'avoit dit qu'elle entreroit, & suivant mes instructions, j'entrai par l'autre porte, après m'être assuré auparavant que c'étoit-là que demeuroit Madame Remy. D'abord je vis une allée assez étroite, qui aboutissoit à une petite cour, au bout de laquelle on entroit dans une salle; & c'étoit de cette salle qu'on passoit dans le jardin dont Madame de Ferval avoit fait mention.

Je n'avois pas encore traversé la cour qu'on ouvrit la porte de la salle; ( & apparemment qu'on m'entendit venir ) il en sortit une grande femme âgée, maigre, pâle, vêtuë en femme du commun, mais proprement pourtant, qui avoit un air posé & matois.

C'étoit Madame Remy elle-même.

Qui demandez-vous, Monſieur, me dit-elle, quand je me fus approché. Je viens, répondis-je, parler à une Dame qui doit être ici depuis quelques momens, ou qui va y arriver bien-tôt.

Et ſon nom, Monſieur, me dit-elle? Madame de Ferval, repris-je, & ſur le champ, entrez, Monſieur.

J'entre, il n'y avoit perſonne dans la ſalle; elle n'eſt donc pas encore venuë, lui dis-je? vous allez la voir, me répondit-elle, en tirant de ſa poche une clef dont elle ouvrit une porte que je ne voyois pas, & qui étoit celle d'une chambre où je trouvai Madame de Ferval aſſiſe auprès d'un petit lit, & qui liſoit.

Vous venez bien tard, Monſieur de la Vallée, me dit-elle en ſe levant, il y a pour le moins un quart d'heure que je ſuis ici.

Helas ! Madame, ne me blâmez pas, dis-je, il n'y a point de ma faute ; j'arrive en ce moment de Versailles où j'ai été obligé d'aller, & j'étois bien impatient de me voir ici.

Pendant que nous nous parlions, notre complaisante Hôtesse, sans paroître nous écouter, & d'un air distrait, rangeoit par-ci par-là dans la chambre, & puis se retira sans nous rien dire. Vous vous en allez donc, Madame Remy, lui cria Madame de Ferval, en s'approchant d'une porte ouverte qui donnoit dans le jardin.

Oüi, Madame, répondit-elle, j'ai affaire là-haut pour quelques momens, & puis peut-être avez-vous à parler à Monsieur ; aurez-vous besoin de moi ?

Non, dit Madame de Ferval, vous pouvez rester, si vous voulez, mais ne vous gênez point ; & là-dessus la Remy nous saluë ;

nous laisse, ferme la porte sur nous, ôte la clef, que nous lui entendîmes retirer, quoiqu'elle y allât doucement.

Il faut donc que cette femme soit folle : je crois qu'elle nous enferme, me dit alors Madame de Ferval, en souriant d'un air qui entamoit la matiere, qui engageoit amoureusement la conversation, & qui me disoit, nous voilà donc seuls ?

Qu'importe, lui dis-je, (& nous étions alors sur le pas de la porte du jardin) nous n'avons que faire de la Remy pour causer ensemble, ce seroit encore pis que la femme de chambre de là-bas ; n'avons-nous pas fait marché que nous serions libres ?

Et pendant que je lui tenois ce discours, je lui prenois la main, dont je considerois la grace & la blancheur, & que je baisois quelquefois ; est-ce-là comme tu me contes ton histoire, me dit-elle ?

je vous la conterai toujours bien; lui dis-je; ce conte-là n'eſt pas ſi preſſé que moi; que toi, me dit-elle, en me jettant ſon autre main ſur l'épaule; eh de quoi donc es-tu tant preſſé! de vous dire que vous avez des charmes qui m'ont fait rêver toute la journée à eux, repris-je; je n'ai pas mal rêvé à toi non plus, me dit-elle, & tant rêvé que j'ai penſé ne pas venir ici.

Eh pourquoi donc, Maîtreſſe de mon cœur, lui repartis-je! oh pourquoi, me dit-elle; c'eſt que tu es ſi jeune & ſi remuant; il me ſouvient de tes vivacitez d'hier, tout gêné que tu étois; & à preſent que tu ne l'es plus, te corrigeras-tu? j'ai bien de la peine à le croire; & moi auſſi, lui dis-je, car je ſuis encore plus amoureux que je ne l'étois hier, à cauſe qu'il me ſemble que vous êtes encore plus belle.

Fort bien, fort bien, me dit-

elle avec un souris ; voilà de très-bonnes dispositions, & qui me rassurent beaucoup : Etre seule avec un étourdi comme vous, sans pouvoir sortir ; car où est-elle allée, cette sotte femme qui nous laisse, je gagerois qu'il n'y a peut-être que nous ici actuellement ; ha ! elle n'a qu'à revenir, je ne la querellerai pas mal ; voïés, je vous prie, à quoi elle m'expose.

Par la mardi, lui dis-je, vous en parlez bien à votre aise ; vous ne sçavez pas ce que c'est que d'être amoureux de vous ; ne tient-il qu'à dire aux gens, tenez-vous en repos ; je voudrois bien vous voir à ma place, pour sçavoir ce que vous feriez : va, va, tais-toi, dit-elle d'un air badin, j'ai assez de la mienne, mais encore insistois-je sur le même ton ; eh bien à ta place, reprit-elle, je tâcherois apparemment d'être raisonnable ; & s'il ne vous servoit de rien d'y tâcher, répondis-je, qu'en

feroit-il? oh ce qu'il en feroit, dit-elle, je n'en fçais rien, tu m'en demandes trop, je n'y fuis pas;mais qu'importe que tu m'aimes, ne fçaurois-tu faire comme moi, je fuis raifonnable, quoique je t'aime auffi,& je ne devrois pas te le dire, car tu n'en feras que plus de folies,& ce fera ma faute, petit mutin que tu es: voyez comme il me regarde, où a-t-il pris cette mine-là, ce fripon, on n'y fçauroit tenir? parlons de Verfailles.

Oh que non, répondis-je, parlons de ce que vous dites que vous m'aimez; cette parole eft fi agréable, c'eft un charme de l'entendre, elle me ravit, elle me transporte, quel plaifir; ah que votre chere perfonne eft enchantée!

Et en lui tenant ce difcours, je levois avidement les yeux fur elle; elle étoit un peu moins enveloppée qu'à l'ordinaire; il n'y

a rien aussi de si friand que ce joli corset-là, m'écriai-je; allons, allons, petit garçon, ne songez point à cela, je ne le veux pas, dit-elle.

Et là-dessus elle se racommodoit assez mal; eh! ma gracieuse Dame, repartis-je, cela est si bien arrangé: n'y touchez pas; je lui pris les mains alors; elle avoit les yeux pleins d'amour, elle soupira; me dit, que me veux-tu, la Vallée, j'ai bien mal fait de ne pas retenir la Remy, une autre fois je la retiendrai, tu n'entens point raison, recule-toi un peu; voilà des fenêtres dont on peut nous voir.

Et en effet, il y avoit de l'autre côté des vûës sur nous; il n'y a qu'à rentrer dans la chambre, lui dis-je; il le faut bien, reprit-elle; mais moderes-toi, mon bel enfant, moderes-toi; je suis venuë Ici de si bonne foi, & tu m'inquietes avec ton amour.

Je n'ai pourtant que celui que vous m'avez donné, répondis-je ; mais vous voilà de bout ; cela fatigue, assoyons-nous, tenez, remettez-vous à la place où vous étiez quand je suis venu. Quoi, là, dit-elle ; oh ! je n'oserois, j'y serois trop enfermée, à moins que tu n'appelles la Remy ; appelles-la, je t'en prie ; ce qu'elle disoit d'un ton qui n'avoit rien d'opiniâtre, & insensiblement nous nous approchions de l'endroit où je l'avois d'abord trouvée. Où me menes-tu donc, dit-elle d'un air nonchalant & tendre ? cependant elle s'assoyoit, & je me jettois à ses genoux, quand nous entendîmes tout à coup parler dans la salle.

Et puis le bruit devint plus fort, c'étoit comme une dispute.

Ah ! la Vallée, qu'est que c'est que cela ? leve-toi, s'écria Madame de Ferval ; le bruit s'augmente encore ; nous distinguions

la voix d'un homme en colere, contre qui Madame Remy, que nous entendions aussi, paroissoit se défendre. Enfin, on mit la clef dans la serrure, la porte s'ouvre, & nous vîmes entrer un homme de trente à trente-cinq ans, très-bien fait, & de fort bonne mine, qui avoit l'air extrêmement émû. Je tenois la garde de mon épée, & je m'étois avancé au milieu de la chambre, fort inquiet de cette avanture; mais bien resolu de repousser l'insulte, supposez que c'en fût une qu'on eût envie de nous faire.

A qui en voulez-vous, Monsieur, lui dis-je aussi-tôt? Cet homme, sans me répondre, jette les yeux sur Madame de Ferval, se calme sur le champ, ôte respectueusement son chapeau, non sans marquer beaucoup d'étonnement, & s'adressant à Madame de Ferval; ah! Madame, je vous demande mille pardons, dit-il,

je ſuis au deſeſpoir de ce que je viens de faire ; je m'attendois à voir une autre Dame à qui je prens interêt. & je n'ai pas douté que ce ne fût elle que je trouverois ici.

Ah! vraiment oüi, lui dit Madame Remy ; il eſt bien tems de demander des excuſes, & voilà une belle équipée que vous avez fait-là ; Madame qui vient ici pour affaires de famille parler à ſon neveu, qu'elle ne peut voir qu'en ſecret, avoit grand beſoin de vos pardons, & moi auſſi.

Vous avez plus tort que moi, lui dit l'homme en queſtion, vous ne m'avez jamais averti que vous receviez ici d'autres perſonnes que la Dame que j'y cherchois & moi. Je reviens de dîner de la campagne ; je paſſe, j'apperçois un équipage dans la petite ruë ; je crois qu'à l'ordinaire c'eſt celui de la Dame que je connois. Je ne lui ai pourtant pas donné de

rendez-vous; cela me surprend; je vois même de loin un laquais dont la livrée me trompe. Je fais arrêter mon carosse pour sçavoir ce que cette Dame fait ici, vous me dites qu'elle n'y est pas; je vous vois embarrassée; qui est-ce qui ne se seroit pas imaginé à ma place qu'il y avoit du mystere? Au reste, ôtez l'inquietude que cela a pû donner à Madame, c'est comme si rien n'étoit arrivé, & je la supplie encore une fois de me pardonner, ajoûta-t-il, en s'approchant encore plus de Madame de Ferval, avec une action tout-à-fait galante, & qui avoit même quelque chose de tendre.

Madame de Ferval rougit, & voulut retirer sa main qu'il avoit prise, & qu'il baisoit avec vivacité.

Là-dessus je m'avançai, & ne crûs pas devoir demeurer muet. Madame ne me paroît pas fâchée, dis-je à ce Cavalier, le

plus avisé s'abuse, vous l'avez prise pour une autre, il n'y a pas grand mal, elle vous excuse, il ne reste plus qu'à s'en aller, c'est le plus court à present que vous voyez ce qui en est, Monsieur.

Là-dessus il se retourna, & me regarda avec quelque attention ; il me semble que vous ne m'êtes pas inconnu, me dit-il, ne vous ai-je pas vû chez Madame une telle ?

Il ne parloit, s'il vous plaît, que de la femme de défunt le Seigneur de notre Village. Cela se pourroit, lui dis-je, en rougissant malgré que j'en eusse ; & en effet, je commençois à le remettre lui-même. He! c'est Jacob, s'écria-t-il alors, je le reconnois, c'est lui-même. Eh! parbleu, mon enfant, je suis charmé de vous voir ici en si bonne posture ; il faut que ta fortune ait bien changé de face, pour t'avoir mis à portée d'être en liaison avec Madame :

me; tout homme de condition que je suis, je voudrois bien avoir cet honneur-là comme vous; il y a quatre mois que je souhaite d'être un peu de ses amis; elle a pû s'en appercevoir, quoique je ne l'aye encore rencontrée que trois uo quatre fois; mes regards lui out dit combien elle étoit aimable; je suis né avec le plus tendre penchant pour elle; & je suis bien sûr, mon cher Jacob, que monamour date avant le tien.

Madame Remy n'étoit pas presente à ce discours, elle étoit passée dans la salle, & nous avoit laissé le soin de nous tirer d'intrigue.

Pour moi, je n'avois plus de contenance, & en vrai Benest je saluois cet homme à chaque mot qu'il m'adressoit; tantôt je tirois un pied, tantôt j'inclinois la tête, & ne sçavois plus ce que je faisois, j'étois démonté; cette assommante époque de notre con-

noissance, son tutoyement, ce passage subit de l'état d'un homme en bonne fortune où il m'avoit pris, à l'état de Jacob où il me remettoit, tout cela m'avoit renversé.

A l'égard de Madame de Ferval, il seroit difficile de vous dire la mine qu'elle faisoit.

Souvenez-vous que la Remy avoit parlé de moi, comme d'un neveu de cette Dame : songez qu'elle étoit devote, que j'étois jeune; que sa parure étoit ce jour-là plus mondaine qu'à l'ordinaire, son corset plus galant, moins serré, & par consequent sa gorge plus à l'aise; songez qu'on nous trouvoit enfermez chez une Madame Remy, femme commode, sujette à prêter sa maison, comme nous l'aprenions; n'oubliez pas que ce Cavalier qui nous surprenoit, connoissoit Madame de Ferval, étoit ami de ses amis, & sur tous ces articles que je viens

de dire, voyez la curieuse revélation qu'on avoit des mœurs de Madame de Ferval ; le bel intérieur de conscience à montrer, que de miseres mises au jour ; & quelles miseres encore! de celles qui deshonorent le plus une dévote, qui décident qu'elle est une hypocrite, une franche friponne; car qu'elle soit maligne, vindicative, orgueilleuse, médisante, elle fait sa charge, & n'en a pas moins droit de tenir sa morgue ; tout cela ne jure point avec l'imperieuse austerité de son métier.

Mais se trouver convaincuë d'être amoureuse, être surprise dans un rendez-vous gaillard; oh! tout est perdu ; voilà la dévote sifflée, il n'y a point de tournure à donner à cela.

Madame de Ferval essaïa pourtant d'en donner une, & dit quelque chose pour se défendre; mais ce fut avec un air de confusion si marqué, qu'on voyoit bien que

sa cause lui paroissoit desesperée. Aussi n'eut-elle pas le courage de la plaider long-tems.

Vous vous trompez, Monsieur, je vous assure que vous vous trompez; c'est fort innocemment que je me trouve ici; je n'y suis que pour lui parler à l'occasion d'un service que je voulois lui rendre. Après ce peu de paroles, le ton de sa voix s'altera, ses yeux se moüillerent de quelques larmes, & un soupir lui coupa la parole.

De mon côté, je ne sçavois que dire; ce nom de Jacob qu'il m'avoit rappellé, me tenoit en respect, j'avois toûjours peur qu'il n'en recommençât l'apostrophe; & je ne songeois qu'à m'évader du mieux qu'il me seroit possible; car que faire là avec un Rival pour qui on ne s'appelle que Jacob, & cela en presence d'une femme que cet excès de familiarité n'humilioit pas moins que moi? Avoir un Amant, c'étoit dé-

ja une honte pour elle, & en avoir un de ce nom-là, c'en étoit deux; il ne pouvoit pas être question entr'elle & Jacob d'une affaire de cœur bien délicate.

De sorte qu'avec l'embarras personnel où je me trouvois, je rougissois encore de voir que j'étois son opprobre, & ainsi je devois être fort mal à mon aise; je cherchois donc un prétexte raisonnable de retraite, quand Madame de Ferval vint à dire qu'elle n'étoit-là que pour me rendre un service.

Et sur le champ, sans donner le tems au Cavalier de répondre; ce sera pour une autre fois, Madame, repris-je, conservez-moi toujours votre bonne volonté, j'attendrai que vous me fassiez sçavoir vos intentions; & puisque vous connoissez Monsieur, & que Monsieur vous connoît, je vais prendre congé de vous, aussi-bien je n'entends rien à

cet amour dont il me parle.

Madame de Ferval ne répondit mot, & resta les yeux baissez avec un visage humble & mortifié, sur lequel on voyoit couler une larme ou deux. Ce Cavalier, notre trouble-feste, venoit de lui reprendre la main qu'elle lui laissoit, parce qu'elle n'osoit la lui ôter sans doute. Le fripon étoit comme l'Arbitre de son sort, il pouvoit lui faire justice ou grace; en un mot, il avoit droit d'être un peu hardi, & elle n'avoit pas le droit de le trouver mauvais.

Adieu donc, Mons Jacob, jusqu'au revoir, me cria-t-il, comme je me retirois. Oh! pour lors, cela me déplut, je perdis patience, & devenu plus courageux, parce que je m'en allois; bon, bon, lui criai-je à mon tour, en hochant la tête, adieu Mons Jacob, eh bien adieu Mons Pierre, serviteur à Mons Nicolas; voilà

bien du bruit pour un nom de baptême. Il fit un grand éclat de rire à ma réponse, & je sortis en fermant la porte sur eux de pure colere.

Je trouvai Madame Remy à la porte de la ruë. Vous vous en allez donc, me dit-elle. Eh! pardi oüi, repris-je, qu'est-ce que vous voulez que je fasse-là à cette heure que cet homme y est, & pourquoi l'avez-vous accoutumé à venir ici? cela est bien desagréable, Madame Remy; on vient de Versailles pour se parler honnêtement chez vous, on prend votre chambre, on croit être en repos; & point du tout, c'est comme si on étoit dans la ruë. C'étoit bien la peine de me presser tant; ce n'est pas moi que je regarde là-dedans, c'est Madame de Ferval; qu'est-ce que ce grand je ne sçais qui va penser d'elle? une porte fermée, point de clef à une serrure, une fem-

me de bien avec un jeune garçon, voilà qui a bonne mine.

Eh! mon Dieu, mon enfant, me dit-elle, j'en suis désolée; je tenois la clef de votre chambre quand il est arrivé, sçavez-vous bien qu'il me l'a arrachée des mains? il n'y a rien à craindre au surplus, c'est un de mes amis, un fort honnête homme, qui voit quelquefois ici une Dame de ma connoissance, je crois entre nous qu'il ne la hait pas, & l'étourdi qu'il est a voulu entrer par jalousie; mais qu'est-ce que cela fait? restez, je suis sûre qu'il va sortir; bon, lui dis-je, après celui-là un autre, vous avez trop de connoissances, Madame Remy.

Oh! dame, reprit-elle, que voulez-vous? j'ai une grande maison, je suis veuve, je suis seule, d'honnêtes gens me disent, nous avons des affaires ensemble, il ne faut pas qu'on le sçache; prêtez-nous votre chambre, dirai-

je

je que non, sur-tout à des gens qui me font plaisir, qui ont de l'amitié pour moi ? c'est encor un beau taudis que le mien pour en être chiche, n'est-ce pas ? après cela, quel mal y a-t-il qu'on ait vû Madame de Ferval avec vous chez moi ? Je me repens de n'avoir pas ouvert tout d'un coup, car qu'est-ce qu'on en peut dire ? voyons, d'abord il me vient une Dame, ensuite arrive un garçon, je les reçois tous deux, les voilà donc ensemble, à moins que je ne les separe. Le garçon est jeune, est-il obligé d'être vieux ? il est vrai que la porte étoit fermée ; eh bien une autre fois elle sera ouverte ; c'est tantôt l'un, tantôt l'autre, où est le mystere ? on l'ouvre quand on entre, on la ferme quand on est entré ; pour ce qui est de moi, si je n'étois pas avec vous, c'est que j'étois ailleurs, on ne peut pas être par tout ; je vas, je viens, je tracasse, je fais mon ménage, &

ma compagnie cause ; & puis, est-ce que je ne serois pas revenuë ; de quoi Madame de Ferval s'embarrasse-t-elle ? n'ai-je pas dit même que c'étoit votre tante ?

Eh ! vraiment tant pis, reprisje, car il sçait tout le contraire ; pardi, me dit-elle, le voilà bien sçavant, n'avez-vous pas peur qu'il vous fasse un procès ?

Pendant que la Remy me parloit, je songeois à ces deux personnes que j'avois laissées dans la chambre ; & quoique je fusse bien aise d'en être sorti à cause de ce nom de Jacob, j'étois pourtant très-fâché de ce qu'on avoit troublé mon entretien avec Madame de Ferval ; j'en regretois la suite ; non pas que j'eusse de la tendresse pour elle ; je n'en avois jamais eu, quoiqu'il m'eût semblé que j'en avois ; je me suis déja expliqué là-dessus ; ce jour-là même je ne m'étois pas senti

fort empressé en venant au Faux-bourg; la rencontre de cette jeune femme à Versailles avoit extrémement diminué de mon ardeur pour le rendez-vous.

Mais Madame de Ferval étoit une femme de consequence, qui étoit encore très-bien faite, qui étoit fort blanche, qui avoit de belles mains, que j'avois vûë négligemment couchée sur un sopha, qui m'y avoit jetté d'amoureux regards; & à mon âge quand on a ces petites considerations-là dans l'esprit, on n'a pas besoin de tendresse pour aimer les gens, & pour voir avec chagrin troubler un rendez-vous comme celui qu'on m'avoit donné.

Il y a bien des amours où le cœur n'a point de part, il y en a plus de ceux-là que d'autres même, & dans le fond c'est sur eux que roule la nature, & non pas sur nos délicatesses de sentimens qui ne lui servent de rien. C'est

nous le plus souvent qui nous rendons tendres, pour orner nos passions, mais c'est la nature qui nous rend amoureux; nous tenons d'elle l'utile que nous enjolivons de l'honnête, j'appelle ainsi le sentiment; on n'enjolive pourtant plus guere ; la mode en est assez passée dans ce tems où j'écris,

Quoi qu'il en soit, je n'avois qu'un amour fort naturel ; & comme cet amour-là a ses agitations, il me déplaisoit beaucoup d'avoir été interrompu.

Le Cavalier lui a pris la main, il la lui a baisée sans façon, & ce drôle-là va devenir bien hardi de ce qu'il nous a surpris ensemble, disois-je en moi-même ; car je comprenois à merveille l'abus qu'il pouvoit faire de cela. Madame de Ferval, ci-devant dévote, & maintenant reconnuë pour très-profane, pour une femme très-legere de scrupules, ne pouvoit plus se donner

les airs d'être fiere, le gaillard m'avoit paru aimable, il étoit grand & de bonne mine; il y avoit quatre mois, disoit-il, qu'il aimoit la Dame; il avoit surpris le secret de ses mœurs, peut-être se vangeroit-il, si on le rebutoit, peut-être se tairoit-il, si on le traitoit avec douceur; Madame de Ferval étoit née douce, il y avoit ici des raisons pour l'être, le seroit-elle, ne le seroit-elle pas; me voilà là-dessus dans une émotion que je ne puis exprimer; me voilà remué par je ne sçai quelle curiosité inquiete, jalouse, un peu libertine; si vous voulez enfin, très-difficile à expliquer. Ce n'est pas du cœur d'une femme dont on est en peine, c'est de sa personne; on ne songe point à ses sentimens, mais à ses actions; on ne dit point sera-t-elle infidelle; mais sera-t-elle sage?

Dans ces dispositions, je songeai que j'avois beaucoup d'argent

ſur moi, que la Remy aimoit à en gagner, & qu'une femme qui ne refuſoit pas de loüer ſa chambre pour deux ou trois heures, voudroit bien pour quelques momens me loüer un cabinet, ou quelqu'autre lieu attenant la chambre, ſi elle en avoit un.

Je ſuis d'avis de ne pas m'en aller, lui dis-je, & d'attendre que cet homme ait quitté Madame de Ferval; n'auriez-vous pas quelqu'endroit près de celui où ils ſont, & où je pourrois me tenir? je ne vous demande pas ce plaiſir-là pour rien, je vous payerai; & c'étoit en tirant de l'argent de ma poche que je lui parlois ainſi.

Oüi da, dit-elle, en regardant un demi loüis d'or que je tenois; il y a juſtement un petit retranchement qui n'eſt ſeparé de la chambre que par une cloiſon, & où je mets de vieilles hardes; mais montez plûtôt à mon grenier, vous y ſerez mieux.

Non, non, lui dis-je, le retranchement me suffit ; je serai plus près de Madame de Ferval, & quand l'autre la quittera, je le sçaurai tout d'un coup. Tenez, voilà ce que je vous offre, le voulez-vous, ajoutai-je, en lui presentant mon demi loüis, non sans me reprocher un peu de le dépenser ainsi ; car voyez quel infidele emploi de l'argent de Madame de la Vallée; j'en étois honteux ; mais je tâchai de n'y prendre pas garde, afin d'avoir moins de tort.

Helas ! il ne falloit pas rien pour cela, me dit la Remy, en recevant ce que je lui donnois, c'est une bonté que vous avez, & je vous en suis obligée ; venez, je vais vous mener dans ce petit endroit ; mais ne faites point de bruit au moins, & marchez doucement en y allant, il n'est pas necessaire que nos gens y entendent personne, il sembleroit qu'il

y auroit du myſtere.

Oh ! ne craignez rien, lui dis-je, je n'y remuerai pas. Et tout en parlant nous revinſmes dans la ſalle. Enſuite elle pouſſa une porte qui n'étoit couverte que d'une mauvaiſe tapiſſerie, & par où l'on entroit dans ce petit retranchement où je me mis.

J'étois-là en effet, à peu près comme ſi j'avois été dans la chambre ; il n'y avoit rien de ſi minoe que les planches qui m'en ſéparoient, de ſorte qu'on ne pouvoit reſpirer ſans que je l'entendiſſe. Je fus pourtant bien deux minutes ſans pouvoir démêler ce que l'homme en queſtion diſoit à Madame de Ferval, car c'étoit lui qui parloit ; mais j'étois ſi agité dans ce premier moment, j'avois un ſi grand batement de cœur, que je ne pus d'abord donner d'attention à rien ; je me méfiois un peu de Madame de Ferval, & ce qui eſt de plaiſant, c'eſt que je

m'en méfiois à cauſe que je lui avois plû; c'étoit cet amour dont elle s'étoit épriſe en ma faveur, qui bien loin de me raſſurer, m'apprenoit à douter d'elle.

Je prête donc attentivement l'oreille, & on va voir une converſation qui n'eſt convenable qu'avec une femme qu'on n'eſtime point, mais qu'à force de galanterie on apprivoiſe aux impertinences qu'on lui débite, & qu'elle merite; il me ſembla d'abord que Madame de Ferval ſoûpiroit.

De grace, Madame, aſſoyez-vous un inſtant, lui dit-il; je ne vous laiſſerai point dans l'état où vous êtes, dites-moi de quoi vous pleurez; de quoi s'agit-il? que craignez-vous de ma part, & pourquoi me haïſſez-vous, Madame. Je ne vous haïs point, Monſieur, dit-elle, en ſanglottant un peu; & ſi je pleure, ce n'eſt pas que j'aye rien à me reprocher; mais voici un accident bien mal-

heureux pour moi, d'autant plus qu'il s'y trouve des circonſtances où je n'ai point de part; cette femme nous avoit enfermez, & je ne le ſçavois pas; elle vous a dit que ce jeune homme étoit mon neveu; elle a patlé de ſon chef, & dans la ſurpriſe où j'en ai été moi-même, je n'ai pas eu le tems de l'en dédire; je ne ſçais pas la fineſſe qu'elle y a entenduë, & tout cela retombe ſur moi pourtant; il n'y a rien que vous ne puiſſiez en imaginer, & en dire; & voilà pourquoi je pleure.

Oüi, Madame, reprit-il, je conviens qu'avec un homme ſans caractere, & ſans probité, vous auriez raiſon de pleurer; & que cette avanture-ci pourroit vous faire un grand tort, ſur-tout à vous qui vivez plus retirée qu'une autre; mais, Madame, commencez par croire qu'une action dont vous n'auriez pour témoin que vous-même, ne ſeroit pas plus ignorée

que le ſera cet évenement-ci avec un témoin comme moi; aïez donc l'eſprit en repos de ce côté-là; ſoyez auſſi tranquille que vous l'étiez avant que je vinſſe; puiſqu'il n'y a que moi qui vous ai vûë, c'eſt comme ſi vous n'aviez été vûë de perſonne; il n'y a qu'un méchant qui pourroit parler, & je ne le ſuis point; je ne ſerois pas tenté de l'être avec mon plus grand ennemi; vous avez affaire à un honnête homme, à un homme incapable d'une lâcheté, & c'en feroit une indigne, affreuſe, que celle de vous trahir dans cette occaſion-ci.

Voilà qui eſt fini, Monſieur; vous me raſſurez, répondit Madame de Ferval; vous dites que vous êtes un honnête homme, & il eſt vrai que vous paroiſſez l'être; quoique je vous connoiſſe fort peu, je l'ai toujours penſé de même; les gens chez qui nous nous ſommes vûs, vous le di-

toient, & il ne faudroit compter sur la physionomie de personne si vous me trompiez. Au reste, Monsieur, en gardant le silence, non seulement vous satisferez à la probité qui l'exige, mais vous rendrez encore justice à mon innocence; il n'y a ici que les apparences contre moi, soyez-en persuadé, je vous prie.

Ah! Madame, reprit-il alors, vous vous méfiez encore de moi, puisque vous songez à vous justifier. Eh! de grace, un peu plus de confiance; j'ai interêt de vous en inspirer; ce seroit autant de gagné sur votre cœur, & vous en seriez moins éloignée d'avoir quelque retour pour moi.

Du retour pour vous, dit-elle, avec un ton d'affliction; vous me tenez-là un terrible discours; il est bien dur pour moi d'y être exposée, vous me l'auriez épargné en tout autre tems; mais vous croyez qu'il

vous est permis de tout dire dans la situation où je me trouve ; & vous abusez des raisons que j'ai de vous ménager, je le vois bien.

Par parenthese, n'oubliez pas que j'étois-là, & qu'en entendant parler ainsi Madame de Ferval, je me sentois insensiblement changer pour elle, que ma façon de l'aimer s'annoblissoit pour ainsi dire, & devenoit digne de la sagesse qu'elle montroit.

Non, Madame, ne me ménagez point, s'écria-t-il, rien ne vous y engage ; ma discretion dans cette affaire-ci est une chose à part ; elle me regarde encore plus que vous ; je me deshonorerois si je parlois ; quoi vous croyez qu'il faut que vous achetiez mon silence ! en verité vous me faites injure ; non, Madame, je vous le repete, quelle que soit la façon dont vous me traitiez, il n'importe pour le secret de votre

avanture, & si dans ce moment-ci vous voulez que je m'en aille, si je vous déplais, je pars.

Non, Monsieur, ce n'est pas là ce que je veux dire, reprit-elle, le reproche que je vous fais, ne signifie pas que vous me déplaisez ; ce n'est pas même votre amour qui me fait de la peine. On est libre d'en avoir pour qui l'on veut, une femme ne sçauroit empêcher qu'on en ait pour elle, & celui d'un homme comme vous est plus supportable que celui d'un autre ; j'aurois seulement souhaité que le vôtre eût paru dans une autre occasion, parce que je n'aurois pas eu lieu de penser que vous tirez une sorte d'avantage de ce qui m'arrive, tout injuste qu'il seroit de vous en prévaloir, car assurément il n'y auroit rien de si injuste; vous ne voulez pas le croire, mais je vous dis vrai.

Ah! que j'en serois fâché que

vous dfiez vrai, Madame, reprit-il vivement. De quoi eſt-il queſtion, d'avoir eu quelque goût pour ce jeune homme? ah! que vous êtes aimable, faite comme vous êtes, d'avoir encore le mérite d'être un peu ſenſible.

Eh! non, Monſieur, lui dit-elle, ne le croyez point, il ne s'agit point de cela, je vous jure.

Il me ſembla qu'alors il ſe jettoit à ſes genoux, & que l'interrompant; ceſſez de vouloir me deſabuſer, lui dit-il, avec qui vous juſtifiez-vous? ſuis-je d'un âge & d'un caractere à vous faire un crime de votre rendez-vous? Penſez-vous que je vous en eſtime moins, parce que vous êtes capable de ce qu'on appelle une foibleſſe? Eh! tout ce que j'en conclus au contraire, c'eſt que vous avez le cœur meilleur qu'une autre; plus on a de ſenſibilité, plus on a l'ame genereuſe, & par conſequent eſtimable; vous

n'en êtes que plus charmante en tous ſens, c'eſt une grace de plus dans votre ſexe, que d'en être ſuſceptible de ces foibleſſes-là, (petite morale bonne à débiter chez Madame Remy, mais il falloit bien dorer la pilule :) vous m'avez touchée dès la premiere fois que je vous ai vûë, continua-t-il, vous le ſçavez, je vous regardois avec un plaiſir infini; vous vous en êtes apperçûë, j'ai lû plus d'une fois dans vos yeux que vous m'entendiez, avoüez-le, Madame.

Il eſt vrai, dit-elle, d'un ton plus calme, que je ſoupçonnois quelque choſe; (& moi je ſoupçonnois à ces deux petits mots, que je redeviendrois ce que j'avois été pour elle.) Oüi, je vous aimois, ajoûta-t-il, toute triſte, toute ſolitaire, toute ennemie du commerce des hommes que je vous croyois; & ce n'eſt point cela, je me trompois; Madame de

Ferval

Ferval eſt née tendre, eſt née ſenſible ; elle peut elle-même ſe prendre de goût pour qui l'aimera ; elle en a eu pour ce jeune homme, il ne ſeroit donc pas impoſſible qu'elle en eût pour moi qui la cherche, & qui la préviens ; peut-être en avoit-elle avant que ceci arrivât ? & en ce cas, pourquoi me le cacheriez-vous, ou pourquoi n'en auriez-vous plus ? qu'ai-je fait pour être puni ? qu'avez-vous fait pour être obligée de diſſimuler ? De quoi rougiriez-vous ? Où eſt le tort que vous avez ? Dépendez-vous de quelqu'un ? Avez-vous un mari ? N'êtes-vous pas veuve, & votre maîtreſſe ? Y a-t-il rien à redire à votre conduite ? N'avez-vous pas pris dans cette occaſion-ci les meſures les plus ſages ? & faut-il vous deſeſperer, vous imaginer que tout eſt perdu, parce que le hazard m'amene ici ; moi que vous pouvez traiter comme

vous voudrez ; moi qui suis homme d'honneur, & raisonnable ; moi qui vous adore, & que vous ne haïriez peut-être pas, si vous ne vous allarmiez point d'une c9ose qui n'est rien, precisément rien, & dont il n'y a qu'à rire dans le fonds, si vous m'estimez un peu ?

Ah! dit ici Madame de Ferval, avec un soupir qui faisoit esperer un accommodement, que vous m'embarrassez, Monsieur le Chevalier; je ne sçais que vous répondre; car il n'y a pas moyen de vous ôter vos idées, & vous êtes un étrange homme de vous mettre dans l'esprit que j'ai jetté les yeux sur ce garçon; (notez qu'ici mon cœur se retire, & ne se mêle plus d'elle.)

Eh bien, soit, il n'en est rien ; reprit-il, d'où vient que je vous en parle ? ce n'est que pour faciliter nos entretiens, pour abreger les longueurs : tout ce que

cet évenement-ci peut avoir d'heureux pour moi, c'est que si vous le voulez, il nous met tout d'un coup en état de nous parler avec franchise. Sans cette avanture, il auroit fallu que je soupirasse long-tems, avant que de vous mettre en droit de m'écouter, ou de me dire le moindre mot favorable; au lieu qu'à present nous voilà tout portez, il n'y a plus que votre goût qui décide; & puisqu'on peut vous plaire, & que je vous aime, à quoi dois-je m'attendre? que ferez-vous de moi? prononcez, Madame.

Que ne me dites-vous cela ailleurs, répondit-elle? cette circonstance-ci me décourage; je m'imagine toujours que vous en profitez, & je voudrois que vous n'eussiez ici pour vous que mes dispositions.

Vos dispositions, s'écria-t-il, pendant que j'étois indigné dans ma niche. Ah! Madame, suivez-les,

ne les contraignez pas, vous me mettez au comble de la joye ; suivez-les, & si malgré tout ce que je vous ai dit, vous me craignez encore, si ma parole ne vous a pas tout-à-fait rassurée; eh bien qu'importe, oüi, craignez-moi, doutez de ma discretion; j'y consens, je vous passe cette injure, pourvû qu'elle serve à hâter ces dispositions dont vous me parlez, & qui me ravissent ; oüi, Madame, il faut me ménager, vous ferez bien ; j'ai envie de vous le dire moi-même ; je sens qu'à force d'amour on peut manquer de délicatesse; je vous aime tant que je n'ai pas la force de refuser ce petit secours contre vous : je n'en aurois pourtant pas besoin si vous me connoissiez, & je devrois tout à l'amour ; oubliez donc que nous sommes ici, songez que vous m'auriez aimé tôt ou tard, puisque vous y étiez disposée, & que je n'aurois rien negligé pour cela.

Je ne m'en défends point, dit-elle, je vous distinguois, j'ai plus d'une fois demandé de vos nouvelles.

Eh bien, dit-il avec feu, loüons-nous donc de cette avanture, il n'y a point à hesiter, Madame; quand je songe, répondit-elle, que c'est un engagement qu'il s'agit de prendre, un engagement, Chevalier, cela me fait peur; pensez de moi comme il vous plaira, quelles que soient vos idées, je ne les combats plus, mais il n'en est pas moins vrai que la vie que je mene est bien éloignée de ce que vous me demandez; & puisqu'enfin il faut tout dire, sçavez-vous bien que je vous fuyois, que je me suis plus d'une fois abstenuë d'aller chez les gens chez qui je vous rencontrois, je n'y ai pourtant encore été que trop souvent.

Quoi, dit-il, vous me fuyiez, pendant que je vous cherchois,

vous me l'avoüez, & je ne profiterois pas du hazard qui m'en vange, & je vous laisserois la liberté de me fuïr encore! non, Madame, je ne vous quitte point que je ne sois sûr de votre cœur, & qu'il ne m'ait mis à l'abri de cette cruauté-là. Non, vous ne m'échaperez plus, je vous adore, il faut que vous m'aimiez; il faut que vous me le disiez, que je le sçache, que je n'en puisse douter; quelle impetuosité, s'écria-t-elle, comme il me persecute? Ah! Chevalier, quel tyran vous êtes, & que je suis imprudente de vous en avoir tant dit!

Eh! répondit-il avec douceur, qu'est-ce qui vous arrête? qu'a-t-il donc de si terrible pour vous cet engagement que vous redoutez tant? ce seroit à moi à le craindre; ce n'est pas vous qui risquez de voir finir mon amour, vous êtes trop aimable pour cela, c'est moi qui le suis mille fois

moins que vous, & qui par-là suis exposé à la douleur de voir finir le vôtre, sans qu'il y ait de votre faute, & que je puisse m'en plaindre; mais n'importe, ne m'aimassiez-vous qu'un jour, ces beaux yeux noirs qui m'enchantent ne dussent-ils jetter sur moi qu'un seul regard un peu tendre, je me croirois encore trop heureux.

Et moi qui l'écoutois, vous ne sçauriez vous figurer de quelle beauté je les trouvois dans ma colere, ces beaux yeux noirs dont il faisoit l'éloge.

C'est bien à vous, vraiment, à parler de fidelité, lui dit-elle, m'aimeriez-vous aujourd'hui, si vous n'étiez pas un inconstant; n'étoit-ce pas une autre que moi que vous cherchiez ici? je ne vous demanderai point qui elle est, vous êtes trop honnête homme pour me le dire, & je ne dois pas le sçavoir, mais je suis persuadée

qu'elle eſt aimable, & vous la quittez pourtant, cela eſt-il de bonne augure pour moi ?

Que vous vous rendez peu de juſtice, & quelle comparaiſon vous faites, répondit-il ? Y avoit-il ſix mois que je vous voïois avant que je vous aimaſſe? quelle difference entre une perſonne qu'on aime, parce qu'on ne ſçauroit faire autrement, parce qu'on eſt né avec un penchant naturel & invincible pour elle (c'eſt de vous dont je parle) & une femme à qui on ne s'arrête que parce qu'il faut faire quelque choſe, que parce que c'eſt une de ces coquettes qui s'aviſent de s'adreſſer à vous, qui ne ſçauroient ſe paſſer d'Amans, à qui on parle d'amour, ſans qu'on les aime, qui s'imaginent vous aimer elles-mêmes, ſeulement parce qu'elles vous le diſent, & qui s'engagent avec vous par oiſiveté, par caprice, par vanité, par étourderie, par un goût paſſager. que

je

je n'oserois vous expliquer, & qui ne merite pas que je vous en entretienne; enfin par tout ce qui vous plaira. Quelle difference, encore une fois, entre une aussi fade, aussi languissante, aussi peu digne liaison, & la verité des sentimens que j'ai pris pour vous dès que je vous ai vûë, dont je me serois fort bien passé, & que j'ai gardé contre toute apparence de succès! distinguons les choses, je vous prie, ne confondons point un simple amusement avec une inclination sérieuse, & laissons-là cette chicane.

Je me lasse de dire que Madame de Ferval soûpira; elle fit pourtant encore un soûpir ici, & il est vrai que chez les femmes ces situations-là en fourmillent de faux ou de veritables.

Que vous êtes pressant, Chevalier, dit-elle après; je conviens que vous êtes aimable, & que vous ne l'êtes que trop. N'est-ce

pas assez ? faut-il encore vous dire qu'on pourra vous aimer ? A quoi cela ressemblera-t-il ? ne soupçonnerez-vous pas vous-même que vous ne devez ce que je vous dis d'obligeant qu'à mon avanture ? encore si j'avois été prévenuë de cet amour-là, ce que j'y répondrois aujourd'hui auroit meilleure grace, & vous m'en sçauriez plus de gré aussi ; mais s'entendre dire qu'on est aimée, avoüer sur le champ qu'on le veut bien, & tout cela dans l'espace d'une demie heure ; en verité il n'y a rien de pareil ; je crois qu'il faudroit un petit intervalle, & vous n'y perdriez point, Chevalier.

Eh ! Madame, vous n'y songez pas, reprit-il ; souvenez-vous donc qu'il y a quatre mois que je vous aime, que mes yeux vous en entretiennent, que vous y prenez garde, & que vous me distinguez, dites-vous ; quatre mois, les bienséances ne sont-elles pas

satisfaites? Eh! de grace, plus de scrupules; vous baissez les yeux, vous rougissez (& peut-être ne supposoit-il le dernier que pour lui faire honneur;) m'aimez-vous un peu, voulez-vous que je le croye, le voulez-vous, oüi, n'est-ce pas? encore un mot pour plus de sûreté.

Quel enchanteur vous êtes, répondit-elle! voilà qui est étonnant, j'en suis honteuse; non, il n'y a rien d'impossible après ce qui m'arrive; je pense que je vous aimerai.

Eh! pourquoi me remettre, dit-il, & ne pas m'aimer tout-à-l'heure? Mais, Chevalier, ajouta-t-elle, vous qui parlez, ne me trompez-vous pas? m'aimez-vous vous-même autant que vous le dites? n'êtes-vous pas un fripon? vous êtes si aimable que j'en ay peur, & j'hesite.

Ah! nous y voilà, m'écriai-je involontairement, sans sçavoir

que je parlois haut; & emporté par le ton avec lequel elle prononça ces dernieres paroles; aussi étoit-ce un ton qui accordoit ce qu'elle lui dispuroit encore un peu dans ses expressions.

Le bruit que je fis me surprit moi-même, & aussi-tôt je me hâtai de sortir de mon retranchement pour m'esquiver; en me sauvant, j'entendis Madame de Ferval, qui crioit à son tour; ah! Monsieur le Chevalier, c'est lui qui nous écoute.

Le Chevalier sortit de la chambre; il fut long-tems à ouvrir la porte; & puis, qui est-ce qui est-là, dit-il; mais j'allois si vîte que j'étois déja dans l'allée quand il m'apperçut. La Remy filoit, je pense, à la porte de la ruë, & voyant que je me retirois avec précipitation; qu'est-ce que c'est donc que cela, me dit-elle, qu'avez-vous fait? vos deux Locataires vous le diront, lui répon-

dis-je brusquement & sans la regarder, & puis je marchai dans la rüë d'un pas ordinaire.

Si je me sauvai au reste, ce n'est pas que je craignisse le Chevalier; ce n'étoit que pour éviter la scene qui seroit sans doute arrivée avec Jacob; car s'il ne m'avoit pas connu, si j'avois pû figurer comme Monsieur de la Vallée, il est certain que je serois resté, & qu'il n'auroit pas même été question du retranchement où je m'étois mis.

Mais il n'y avoit que quatre ou cinq mois qu'il m'avoit vû Jacob; le moïen de tenir tête à un homme qui avoit cet avantage-là sur moi; ma métamorphose étoit de trop fraîche date; il y a de certaines hardiesses que l'homme qui est né avec du cœur ne sçauroit avoir; & quoiqu'elles ne soient peut-être pas des insolences, il faut pourtant, je crois, être né insolent, pour en être capable.

Quoi qu'il en soit, ce ne fut pas manque d'orgueil que je pliai dans cette occasion-ci, mais mon orgueil avoit de la pudeur, & voilà pourquoi il ne tint pas.

Me voici donc sorti de chez la Rémy avec beaucoup de mépris pour Madame de Ferval, mais avec beaucoup d'estime pour sa figure, & il n'y a rien là d'étonnant: il n'est pas rare qu'une maîtresse coupable en devienne plus piquante. Vous croïez à present que je poursuis mon chemin, & que je retourne chez moi; point du tout, une nouvelle inquiétude me prend; voïons ce qu'ils deviendront, dis-je en moi-même, à present que je les ai interrompus; je les ai quittez bien avancez; quel parti prendra-t-elle cette femme; aura-t-elle le courage de demeurer?

Et là-dessus j'entre dans l'allée d'une maison éloignée de cinquante pas de celle de la Rémy, & qui étoit vis-à-vis la petite rue

où Madame de Ferval avoit laissé son carrosse. Je me tapis là, d'où je jettois les yeux, tantôt sur cette petite ruë, tantôt sur la porte par où je venois de sortir, toujours le cœur émû; mais émû d'une maniere plus penible que chez la Remy où j'entendois du moins ce qui se passoit, & entendois si bien que c'étoit presque voir, ce qui faisoit que je sçavois à quoi m'en tenir; mais je ne fus pas long-tems en peine, & je n'avois pas attendu quatre minutes, quand je vis Madame de Ferval sortir par la porte du Jardin, & rentrer dans son carrosse. Après quoi parut de l'autre côté mon homme qui entra dans le sien, & que je vis passer. Ce qui me calma sur le champ.

Tout ce qui me resta pour Madame de Ferval, ce fut ce qu'ordinairement on appelle un goût, mais un goût tranquille, & qui ne m'agita plus; c'est-à-dire que si

on m'avoit laissé en ce moment le choix des femmes, ç'auroit été à elle à qui j'aurois donné la préference.

Vous jugez bien que tout ceci rompoit notre commerce ; elle ne devoit pas elle-même souhaiter de me revoir, instruit comme je l'étois de son caractere ; aussi ne songeois-je pas à aller chez elle ; il étoit encore de bonne heure, Madame de Fecour m'avoit recommandé de lui donner au plûtôt des nouvelles de mon voyage de Versailles, & je pris le chemin de sa maison avant que de retourner chez moi ; j'y arrive.

Il n'y avoit aucun de ses gens dans la cour, ils étoient apparemment dispersez ; je ne vis pas même le Portier, pas une femme en haut ; je traversai tout son appartement sans rencontrer personne, & je parvins jusqu'à une chambre, dans laquelle j'enten-

dois ou parler ou lire ; car c'étoit une continuité de ton qui ressembloit plus à une lecture qu'à un langage de conversation. La porte n'étoit que poussée, je ne pensois pas que ce fût la peine de frapper à une porte à demi ouverte, & j'entrai tout de suite à cause de la commodité.

J'avois soupçonné juste, on lisoit au chevet du lit de Madame de Fecour qui étoit couchée. Il y avoit une vieille femme de chambre assise aux pieds de son lit, un laquais de bout auprès de la fenêtre, & c'étoit une grande Dame, laide, maigre, d'une physionomie séche, severe & critique, qui lisoit.

Ah! mon Dieu, dit-elle en pigriesche, & s'interrompant, quand je fus entré, est-ce que vous n'avez pas fermé cette porte vous autres? il n'y a donc personne là-bas pour empêcher de monter? ma sœur est-elle en état de voir du monde?

Le compliment n'étoit pas doux, mais il s'ajuſtoit à merveilles à l'air de la perſonne qui le prononçoit; ſa mine & ſon accuëil étoient faits pour aller enſemble.

Elle n'avoit pourtant pas l'air d'une devote, celle-là; & comme je l'ai connuë depuis, j'ai envie de vous dire en paſſant à quoi elle reſſembloit.

Imaginez-vous de ces laides femmes qui ont bien ſenti qu'elles ſeroient négligées dans le monde, qu'elles auroient la mortification de voir plaire les autres, & de ne plaire jamais; & qui pour éviter cet affront-là, pour empêcher qu'on ne voye la vraye cauſe de l'abandon où elles reſteront, diſent en elles-mêmes, ſans ſonger à Dieu ni à ſes Saints, diſtinguons-nous par des mœurs auſteres, prenons une figure inacceſſible, affectons une fiere régularité de conduite, afin qu'on

se persuade que c'est ma sagesse, & non pas mon visage qui fait qu'on ne me dit mot.

Et effectivement cela réüssit quelquefois, & la Dame en question passoit pour une femme herissée de cette espece de sagesse-là.

Comme elle m'avoit déplû dès le premier coup d'œil, son discours ne me démonta point, il me parut convenable, & sans faire d'attention à elle, je saluai Madame de Fecour, qui me dit; ah! c'est vous, Monsieur de la Vallée; approchez, approchez, ne querellez point, ma sœur, il n'y a point de mal, je suis bien aise de le voir.

Eh! mon Dieu, Madame, lui répondis-je, comme vous voilà; je vous quittai hier en si bonne santé. Cela est vrai, mon enfant, reprit-elle assez bas, on ne pouvoit pas se mieux porter; j'allai même souper en compagnie où

je mangeai beaucoup, & de fort bon appetit. J'ai pourtant pensé mourir cette nuit, d'une colique si violente qu'on a crû qu'elle m'emporteroit, & qui m'a laissé la fievre avec des accidens très-dangereux, dit-on ; j'étouffe de tems en tems, & on est d'avis de me faire confesser ce soir, il faut bien que la chose soit sérieuse ; & voilà ma sœur, qui heureusement pour moi arriva hier de la campagne, & qui avoit tout à l'heure la bonté de me lire un chapitre de l'Imitation, cela est fort beau. Eh bien, Monsieur de la Vallée, contez-moi votre voyage, êtes-vous content de Monsieur de Fecour ; voici un accident qui vient fort mal-à-propos pour vous ; car je l'aurois pressé ; que vous a-t-il dit ? j'ai tant de peine à respirer, que je ne sçaurois plus parler ; aurez-vous un Emploi ? c'est pour Paris que je l'ai demandé.

Eh! ma sœur, lui dit l'autre, tenez-vous en repos; & vous, Monsieur, ajouta-t-elle en m'adressant la parole, allez-vous-en, je vous prie; vous voyez bien qu'il s'agit d'autre chose ici que de vos affaires, & il ne falloit pas entrer sans sçavoir si vous le pouviez.

Doucement, dit la malade, en respirant à plusieurs reprises, & pendant que je faisois la reverence pour m'en aller; doucement, il ne sçavoit pas comment j'étois, le pauvre garçon; adieu donc, Monsieur de la Vallée; helas! c'est lui, qu'il se porte bien! voyez qu'il a l'air frais, mais il n'a que vingt ans; adieu, adieu, nous nous reverrons, ceci ne sera rien, je l'espere; & moi, Madame, je le souhaite de tout mon cœur, lui dis-je en me retirant, & ne saluant qu'elle, aussi-bien l'autre à vûë de pays eût-elle reçû ma reverence en ingrate, & je sortis pour aller chez moi.

Remarquez, chemin faisant, l'inconstance des choses de ce monde. La veille j'avois deux maîtresses, où si vous voulez deux amoureuses; le mot de maîtresse signifie trop ici; communément il veut dire une femme qui a donné son cœur, & qui veut le vôtre, & les deux personnes dont je parle ne m'avoient, je pense, ni donné le leur, ni ne s'étoient souciées d'avoir le mien qui ne s'étoit pas non plus soucié d'elles.

Je dis les deux personnes; car je crois pouvoir compter Madame de Fecour, & la joindre à Madame de Ferval, & en vingt-quatre heures de tems en voilà une qu'on me souffle, que je perds en la tenant; & l'autre qui se meurt; car Madame de Fecour m'avoit paru mourante; & supposons qu'elle en rechappât, nous allions être quelque tems sans nous voir; son amour n'étoit qu'une



fantaisie, les fantaisies se passent; & puis n'y avoit-il que moi de gros garçon à Paris qui fût joli & qui n'eût que vingt ans?

C'en étoit donc fait de ce côté-là, suivant toute apparence, & je ne m'en embarrassois guere. La Fecour avec son énorme gorge m'étoit fort indifferente; il n'y avoit que cette hypocrite de Ferval qui m'eût un peu remué.

Elle avoit des graces naturelles. Par-dessus cela, elle étoit fausse devote, & ces femmes-là en fait d'amour, ont quelque chose de plus piquant que les autres; il y a dans leurs façons je ne sçais quel mélange indéfinissable de mystere, de fourberie, d'avidité, libertine & solitaire, & en même tems de retenuë qui tente extrémement; vous sentez qu'elles voudroient joüir furtivement du plaisir de vous aimer, & d'être aimées sans que vous y prissiez garde, ou qu'elles voudroient du

moins vous persuader que dans tout ce qui se passe, elles sont vos dupes, & non pas vos complices.

Revenons, je m'en retourne enfin chez moi ; je vais retrouver Madame de la Vallée qui m'aimoit tant, & que toutes mes dissipations n'empêchoient pas que je n'aimasse, & à cause de ses agrémens ; (car elle en avoit) & à cause de cette pieuse tendresse qu'elle avoit pour moi.

Je crois pourtant que je l'aurois aimée davantage, si je n'avois été que son amant ; (j'appelle aimer d'amour,) mais quand on a d'aussi grandes obligations à une femme que je lui en avois, en verité ce n'est pas avec de l'amour qu'un bon cœur les paye, il se pénetre de sentimens plus serieux, il sent de l'amitié & de la reconnoissance ; aussi en étois-je plein, & je pense que l'amour en souffroit un peu.

Quand

Quand je serois revenu du plus long voyage, Madame de la Vallée ne m'auroit pas revû avec plus de joye qu'elle en marqua. Je la trouvai priant Dieu pour mon heureux retour, & il n'y avoit pas plus d'une heure, à ce qu'elle me dit, qu'elle étoit revenuë de l'Eglise, où elle avoit passé une partie de l'après-dînée, toujours à mon intention; car elle ne parloit plus à Dieu que de moi seul, & à la verité, c'étoit toujours lui parler pour elle dans un autre sens.

Le motif de ses prieres, quand j'y songe, devoit pourtant être quelque chose de fort plaisant; je suis sûr qu'il n'y en avoit pas une où elle ne dît, conservez-moi mon mari, ou bien je vous remercie de me l'avoir donné; ce qui, à le bien rendre, ne signifioit autre chose, sinon, mon Dieu, conservez-moi les douceurs que vous m'avez procurées par le saint ma-

riage ; ou je vous rends mes actions de grace de ces douceurs que je goûte en tout bien & tout honneur par vôtre sainte volonté, dans l'état où vous m'avez mise.

Et jugés combien de pareilles prieres étoient ferventes ; les devots n'aiment jamais tant Dieu que lorsqu'ils en ont obtenu leurs petites satisfactions temporelles, & jamais on ne prie mieux que quand l'esprit & la chair sont contens, & prient ensemble ; il n'y a que lorsque la chair languit, souffre, & n'a pas son compte, & qu'il faut que l'esprit soit devot tout seul, qu'on a de la peine.

Mais Madame de la Vallée n'étoit pas dans ce cas-là, elle n'avoit rien à souhaiter, ses satisfactions étoient legitimes, elle pouvoit en joüir en conscience ; aussi sa dévotion en avoit-elle augmenté de moitié, sans en être apparemment plus meritoire, puisque c'étoit le plaisir de posseder

ce cher mari, ce gros brunet, comme elle m'appelloit quelquefois, & non pas l'amour de Dieu, qui étoit l'ame de sa devotion.

Nous soupâmes chez notre Hôtesse, qui de la maniere dont elle en agissoit me parut cordialement amoureuse de moi, sans qu'elle s'en aperçût elle-même peut-être. La bonne femme me trouvoit à son gré, & le témoignoit tout de suite, comme elle le sentoit.

Oh! pour cela, Madame de la Vallée, il n'y a rien à dire, vous avez pris là un mari de bonne mine, un gros dodu que tout le monde aimera; moi à qui il n'est rien, je l'aime de tout mon cœur, disoit-elle; & puis un moment après, vous ne devez pas avoir regret de vous être mariée si tard, vous n'auriez pas mieux choisi il y a vingt ans au moins; & mille autres naïvetez de la même force qui ne divertissoient pas beaucoup Madame de la Vallée, sur

tout quand elles tomboient sur ce mariage tardif, & qu'elles la harceloient sur son âge.

Mais, mon Dieu, Madame, lui répondoit-elle d'un ton doux & brusque, je conviens que j'ai bien choisi, je suis fort satisfaite de mon choix, & très-ravie qu'il vous plaise. Au surplus je ne me suis pas mariée si tard, que je ne me sois encore mariée fort à propos, ce me semble, on est fort bonne à marier à mon âge; n'est-ce pas, mon ami, ajoûta-t-elle, en mettant sa main dans la mienne, & en me regardant avec des yeux qui me disoient confidemment, tu m'as paru content?

Comment donc, ma chere femme, si vous êtes bonne, répondois-je, & à quel âge est-on meilleure & plus ragoutante, s'il vous plaît? Là-dessus, elle sourioit, me serroit la main, & finissoit par demander, presque en soûpirant, quelle heure est-il, pour sçavoir,

s'il n'étoit pas tems de sortir de table ? c'étoit-là son refrein.

Quant à l'autre petite personne, la fille de Madame d'Alain, je la voyois qui du coin de l'œil observoit notre chaste amour, & qui ne le voyoit pas, je pense d'un regard aussi innocent qu'il l'étoit. Agathe avoit le bras & la main passables, & je remarquois que la friponne joüoit d'industrie pour les mettre en vûë le plus qu'elle pouvoit, comme si elle avoit voulu me dire, regardez, votre femne a-t-elle rien qui vaille cela ?

C'est pour la derniere fois que je fais ces sortes de détails ; à l'égard d'Agathe, je pourrai en parler encore ; mais de ma façon de vivre avec Madame de la Vallée, je n'en dirai plus mot ; on est suffisamment instruit de son caractere, & de ses tendresses pour moi. Nous voilà mariez ; je sçais tout ce que je lui dois ; j'irai tou-

jours au-devant de ce qui pourra lui faire plaisir ; je suis dans la fleur de mon âge ; elle est encore fraîche, malgré le sien ; & quand elle ne le seroit pas, la reconnoissance dans un jeune homme qui a des sentimens, peut suppléer à bien des choses ; elle a de grandes ressources. D'ailleurs, Madame de la Vallée m'aime avec une passion dont la singularité lui tiendroit lieu d'agrémens, si elle en manquoit, son cœur se livre à moi dans un goût devot qui me réveille. Madame de la Vallée, toute tendre qu'elle est, n'est point jalouse ; je n'ai point de compte importun à lui rendre de mes actions, qui jusqu'ici, comme vous voyez, n'ont déja été que trop infideles, & qui n'en font point esperer si-tôt de plus reglées. Suis-je absent, Madame de la Vallée souhaite ardemment mon retour, mais l'attend en paix ; me revoit-elle, point de questions ;

la voilà charmée, pourvû que je l'aime, & je l'aimerai.

Qu'on s'imagine donc de ma part toutes les attentions possibles pour elle; qu'on suppose entre nous le menage le plus doux & le plus tranquille; tel sera le nôtre; & je ne ferai plus mention d'elle que dans les choses où par hazard elle se trouvera mêlée; helas bien-tôt ne sera-t-elle plus de rien dans tout ce qui me regarde; le moment qui doit me l'enlever n'est pas loin, & je ne serai pas long-tems sans revenir à elle pour faire le recit de sa mort, & celui de la douleur que j'en eus.

Vous n'aurez pas oublié que Monsieur Bono nous avoit dit ce jour-là à la jeune Dame de Versailles & à moi, de l'aller voir, & nous avions eu soin de demander son adresse à son cocher qui nous avoit ramenez de Versailles.

Je restai le lendemain toute la

matinée chez moi ; je ne m'y ennuyai pas ; je m'y delectai dans le plaisir de me trouver tout à coup un maître de maison ; j'y savourai ma fortune, j'y goutai mes aises, je me regardai dans mon appartement, j'y marchai, je m'y assis, j'y souris à mes meubles, j'y rêvai à ma Cuisiniere, qu'il ne tenoit qu'à moi de faire venir, & que je crois que j'appellai pour la voir ; enfin j'y contemplai ma robe de chambre & mes pantoufles ; & je vous assure que ce ne furent pas là les deux articles qui me toucherent le moins ; de combien de petits bonheurs l'homme du monde est-il entouré, & qu'il ne sent point, parce qu'il est né avec eux ?

Comment donc des pantoufles & une robe de chambre à Jacob ! Car c'étoit en me regardant comme Jacob, que j'étois si délicieusement étonné de me voir dans cet équipage ; c'étoit de Jacob

cob que Monsieur de la Vallée empruntoit toute sa joye. Ce moment-là n'étoit si doux qu'à cause du petit paysan.

Je vous dirai au reste que tout enthousiasmé que j'étois de cette agréable métamorphose, elle ne me donna que du plaisir, & point de vanité. Je m'en estimai plus heureux, & voilà tout, je n'allai pas plus loin.

Attendez pourtant, il faut conter les choses exactement ; il est vrai que je ne me sentis point plus glorieux, que je n'eus point cette vanité qui fait qu'un homme va se donner des airs ; mais j'en eus une autre, & la voici.

C'est que je songeai en moi-même qu'il ne falloit pas paroître aux autres ni si joyeux, ni si surpris de mon bonheur, qu'il étoit bon qu'on ne remarquât pas combien j'y étois sensible, & que si je ne me contenois pas, on diroit ; Ah ! le pauvre petit garçon, qu'il

eſt aiſe, il ne ſçait à qui le dire.

Et j'aurois été honteux qu'on fît cette reflexion-là; je ne l'aurois pas même aimée dans ma femme; je voulois bien qu'elle ſçût que j'étois charmé, & je le lui repetois cent fois par jour, mais je voulois le lui dire moi-même, & non pas qu'elle y prît garde en ſon particulier; j'y faiſois une grande difference, ſans démêler que confuſément pourquoi; & la verité eſt qu'en pénétrant par elle-même toute ma joye, elle eût bien vû que c'étoit ce petit Valet, ce petit Payſan, ce petit miſerable qui ſe trouvoit ſi heureux d'avoir changé d'état, & il m'auroit été déplaiſant qu'elle m'eût enviſagé ſous ces faces-là; c'étoit aſſez qu'elle me crût heureux, ſans ſonger à ma baſſeſſe paſſée; cette idée-là n'étoit bonne que chez moi qui en faiſois intérieurement la ſource de ma joye; mais il n'étoit pas néceſſaire que les autres en-

traſſent ſi avant dans le ſecret de mes plaiſirs, ni ſçûſſent de quoi je les compoſois.

Sur les trois heures après midi Vêpres ſonnerent ; ma femme y alla pendant que je liſois je ne ſçais quel livre ſerieux que je n'entendois pas trop, que je ne me ſouciois par trop d'entendre, & auquel je ne m'amuſois que pour imiter la contenance d'un honnête homme chez ſoi.

Quand ma compagne fut partie, je quittai ma robbe de chambre (laiſſez-moi en parler pendant qu'elle me réjoüit, cela ne durera pas ; j'y ferai bien-tôt accoutumé) je m'habillai, & je ſortis pour aller voir la jeune Dame de Verſailles pour qui j'avois conçu une aſſez tendre eſtime, comme vous l'avez pû voir dans ce que je vous ai déja dit.

Tout Monſieur de la Vallée que j'étois, moi qui n'avois jamais eu d'autre voiture que mes

jambes, ou que ma charette; quand j'avois mené à Paris le vin du Seigneur de notre village; je n'avois pas assurément besoin de carosse pour aller chez cette jeune Dame, & je ne songeois pas non plus à en prendre; mais un fiacre qui m'arrêta sur une place que je traversois, me tenta: Avez-vous affaire de moi, mon Gentilhomme, me dit-il? ma foi mon Gentilhomme me gagna, & je lui dis, approche.

Voici pourtant des airs, me direz-vous; point du tout, je ne pris ce carosse que par gaillardise, pour être encore heureux de cette façon-là, pour tâter chemin faisant d'une autre petite douceur dont je n'avois jamais goûté qu'une fois en allant chez Madame Remy.

Il y avoit quelques embarras dans la ruë de la jeune Dame en question dont je vais vous dire le nom pour la commodité de mon

récit ; (c'étoit Madame d'Orville) mon Fiacre fut obligé de me defcendre à quelques pas de chez elle.

A peine en étois-je defcendu que j'entendis un grand bruit à vingt pas derriere moi. Je me retournai, & je vis un jeune homme d'une très-belle figure, & fort bien mis, à peu près de mon âge, c'eft-à-dire, de vingt-un à vingt-deux ans, qui, l'épée à la main, fe défendoit du mieux qu'il pouvoit contre trois hommes qui avoient la lâcheté de l'attaquer enfemble.

En pareil cas, le peuple crie, fait du tintamare, mais ne fecourt point : il y avoit autour des combattans un cercle de canailles qui s'augmentoit à tous momens, & qui les fuivoit, tantôt s'avançant, tantôt reculant, à mefure que ce brave jeune homme étoit pouffé, & reculoit plus ou moins.

Le danger où je le vis & l'in-

dignité de leur action, m'émut le cœur à un point, que sans hesiter, & sans aucune reflexion, me sentant une épée au côté, je la tire, fais le tour de mon Fiacre pour gagner le milieu de la ruë, & je vole comme un lion au secours du jeune homme, en lui criant, courage, Monsieur, courage.

Et il étoit tems que j'arrivasse; car il y en avoit un des trois qui pendant que le jeune homme battailloit contre les autres, alloit tout à son aise lui plonger de côté son épée dans le corps: Arrête, arrête, à moi, criai-je à celui-ci en allant à lui; ce qui l'obligea bien vîte à me faire face; le mouvement qu'il fit le remit du côté de ses camarades, & me donna la liberté de me joindre au jeune homme qui en reprit de nouvelles forces, & qui voyant avec quelle ardeur j'y allois, poussa à son tour ces miserables sur qui j'allon-

geois à tout instant & à bras racourci des botes qu'ils ne parerent qu'en lâchant. Je dis à bras racourci ; car c'est la maniere de combattre d'un homme qui a du cœur, & qui n'a jamais manié d'épée ; il n'y fait pas plus de façon, & n'en est peut-être pas moins dangereux ennemi pour n'en sçavoir pas davantage.

Quoi qu'il en soit, nos trois hommes reculerent malgré la superiorité du nombre qu'ils avoient encore ; mais aussi n'étoit-ce pas de braves gens ; leur combat en fait foi : ajoûtez à cela que mon action anima le peuple en notre faveur. On ne vit pas plûtôt ces trois hommes lâcher le pied, que l'un avec un grand bâton, l'autre avec un manche à balai, l'autre avec une arme de la même espece vint les charger, & acheva de les mettre en fuite.

Nous laissâmes la canaille cou-

rir après eux avec des huées, & nous restâmes sur le champ de bataille, qui, je ne sçai comment, se trouva alors près de la porte de Madame d'Orville; de sorte que l'inconnu que je venois de défendre entra dans sa maison pour se débarrasser de la foule importune qui nous environnoit.

Son habit, & la main dont il tenoit son épée étoient tout ensanglantez. Je priai qu'on fît venir un Chirurgien; il y a de ces Messieurs-là dans tous les quartiers, & il nous en vint un presque sur le champ.

Une partie de ce peuple nous avoit suivi jusques dans la cour de Madame d'Orville, ce qui causa une rumeur dans la maison qui en fit descendre les Locataires de tous les étages. Madame d'Orville logeoit au premier sur le derriere, & vint sçavoir comme les autres de quoi il s'agissoit; jugez de son étonnement quand

elle me vit-là, tenant encore mon épée nuë à la main, parce qu'on est distrait en pareil cas, & que d'ailleurs je n'avois pas eu même assez d'espace pour la remettre dans le fourreau, tant nous étions pressez par la populace.

Oh! c'est ici où je me sentis un peu glorieux, un peu supetbe, & où mon cœur s'enfla du courage que je venois de montrer, & de la noble posture où je me trouvois; tout distrait que je devois être par ce qui se passoit encore, je ne laissai pas que d'avoir quelques momens de recueïllement où je me considerai avec cette épée à la main, & avec mon chapeau enfoncé en mauvais garçon; car je devinois l'air que j'avois, cela se sent; on se voit dans son amour propre, pour ainsi dire; & je vous avoüe qu'en l'état où je me supposois, je m'estimois digne de quelques égards, que je me regardois moi-même

moins familierement, & avec plus de distinction qu'à l'ordinaire; je n'étois plus ce petit polisson surpris de son bonheur, & qui trouvoit tant de disproportion entre son avanture & lui. Ma foi j'étois un homme de merite, à qui la fortune commençoit à rendre justice.

Revenons à la cour de cette maison où nous étions, mon jeune inconnu, moi, le Chirurgien, & tout ce monde. Madame d'Orville m'y apperçut tout d'un coup.

Eh! Monsieur, c'est vous, s'écria-t-elle effrayée, de dessus son escalier où elle s'arrêta. Eh! que vous est-il donc arrivé; êtes-vous blessé? Je n'ai, répondis-je en la saluant d'un air de Heros tranquille, qu'une très-petite égratignure, Madame, & ce n'est pas à moi à qui on en vouloit, c'est à Monsieur qui est blessé, ajoutai-je, en lui montrant le jeune inconnu à

qui le Chirurgien parloit alors, & qui, je pense, n'avoit ni entendu ce qu'elle m'avoit dit, ni encore pris garde à elle.

Ce Chirurgien connoissoit Madame d'Orville, il avoit saigné son mari la veille, comme nous l'apprîmes après; & voyant que ce jeune homme pâlissoit, sans doute à cause de la quantité de sang qu'il avoit perduë, & qu'il perdoit encore :

Madame, dit-il à Madame d'Orville, je crains que Monsieur ne se trouve mal; il n'y a pas moyen de le visiter ici; voudriez-vous pour quelques momens nous prêter chez vous une chambre où je puisse examiner ses blessures ?

A ce discours, le jeune homme jetta les yeux sur la personne à qui on s'adressoit, & me parut étonné de voir une si aimable femme, qui malgré la simplicité de sa parure, & mise en femme

qui vient de quitter son ménage; avoit pourtant l'air noble, & digne de respect.

Ce que vous me demandez n'est point une grace, & ne sçauroit se refuser, répondit Madame d'Orville au Chirurgien; pendant que l'autre ôtoit son chapeau, & la saluoit d'une façon qui marquoit beaucoup de considération; venez, Messieurs, ajoûta-t-elle, puisqu'il n'y a point de tems à perdre.

Je ne suis fâché de cet accident-ci, dit alors le jeune homme, que parce que je vais vous embarrasser, Madame; & là-dessus il s'avança, & monta l'escalier en s'appuyant sur moi, à qui il avoit déja dit par intervalles mille choses obligeantes, & qu'il n'appelloit que son cher ami. Vous sentez-vous foible, lui dis-je? pas beaucoup, reprit-il, je ne me crois blessé qu'au bras, & un peu à la main;

ce ne sera rien, je n'aurai perdu qu'un peu de sang, & j'y aurai trouvé un ami qui m'a sauvé la vie.

Oh! pardi, lui dis-je, il n'y a pas à me remercier de ce que j'ai fait, car j'y ai eu trop de plaisir, & je vous ai aimé tout d'un coup, seulement en vous regardant: j'espere que vous m'aimerez toujours, reprit-il, & nous entrions dans l'appartement de Madame d'Orville qui nous avoit précedée pour ouvrir un cabinet assez propre où elle nous fit entrer avec le Chirurgien, & où il y avoit un petit lit qui étoit celui de la mere de cette Dame.

A peine y fûmes-nous que son mari, Monsieur d'Orville, m'envoya une petite servante d'assez bonne façon qui me fit des complimens de sa part, & me dit que sa femme venoit de lui apprendre que j'étois la personne à qui il avoit tant d'obligation, qu'il

ne pouvoit se lever à cause qu'il étoit malade, mais qu'il esperoit que je voudrois bien lui faire l'honneur de le voir avant que je m'en allasse.

Pendant que cette servante me parloit, Madame d'Orville tiroit d'une armoire tout le linge dont on pouvoit avoir besoin pour le blessé.

Dites à Monsieur d'Orville, répondis-je, que c'est moi qui aurai l'honneur de le saluer; que je vais dans un instant passer dans sa chambre, & que j'attends seulement qu'on ait visité les blessures de Monsieur, ajoûtai-je, en montrant le jeune homme à qui on avoit déja ôté son habit, & qui étoit assis dans un grand fauteüil.

Madame d'Orville sortit alors du cabinet; le Chirurgien fit sa charge, visita le jeune homme, & ne lui trouva qu'une blessure au bras, qui n'étoit point dangereuse, mais de laquelle il perdoit

beaucoup de ſang; on y remedia; & comme Madame d'Orville avoit pourvû à tout, le bleſſé changea de linge; & pendant que le Chirurgien lui aidoit à ſe rhabiller, j'allai voir cette Dame & ſon mari, à qui tout malade & tout couché qu'il étoit, je trouvai l'air d'un honnête homme, je veux dire d'un homme qui a de la naiſſance: on voyoit bien à ſes façons, à ſes diſcours, qu'il auroit dû être mieux logé qu'il n'étoit, & que l'obſcurité où il vivoit, venoit de quelque infortune; il faut qu'il ſoit arrivé quelque choſe à cet homme-là, diſoit-on en le voyant; il n'eſt pas à ſa place.

Et en effet, ces choſes-là ſe ſentent; il en eſt de ce que je dis là-deſſus, comme d'un homme d'une certaine condition à qui vous donneriez un habit de payſan; en faites-vous un payſan pour cela? non, vous voyez qu'il

n'en porte que l'habit; ſa figure en eſt vêtuë, & point habillée, pour ainſi dire; il y a des attitudes, des mouvemens, & des geſtes dans cette figure qui font qu'elle eſt étrangere au vêtement qui la couvre.

Il en étoit donc à peu près de même de M. d'Orville; quoiqu'il eût un logement & des meubles, on trouvoit qu'il n'étoit ni logé ni meublé. Voilà tout ce que je dirai de lui à cet égard. C'en eſt aſſez ſur un homme que je n'ai gueres vû, & dont la femme ſera bien-tôt veuve.

Il n'y a point de remercimens qu'il ne me fît ſur mon avanture de Verſailles avec Madame d'Orville, point d'éloges qu'il ne donnât à mon caractere; mais j'abrege, je ne vis point la mere, apparemment qu'elle étoit ſortie; nous parlâmes de Monſieur Bono qui nous avoit recommandé de l'aller voir, & il fut décidé que nous

nous

nous y rendrions le lendemain, & que pour n'y aller ni plûtôt ni plus tard l'un que l'autre, je viendrois prendre Madame d'Orville sur les deux heures & demie.

Nous en étions-là, quand le blessé entra dans la chambre avec le Chirurgien. Autres remercimens de sa part, sur tous les secours qu'il avoit reçûs dans la maison; force regards sur Madame d'Orville, mais modestes, respectueux, enfin ménagez avec beaucoup de discretion; le tout soutenu de je ne sçais quelle politesse, tendre, dans ses discours, mais d'une tendresse presque imperceptible, & hors de la portée d'un mari, qui, quoiqu'il aime sa femme, l'aime en homme tranquille, & qui a fait sa fortune auprès d'elle, ce qui lui ôte, en pareil cas une certaine finesse de sentiment, & lui épaissit extrémement l'intelligence.

Quant à moi, je remarquai sur

le champ cette petite teinte de tendresse dont je parle, parce que sans le sçavoir encore, j'étois très-disposé à aimer Madame d'Orville, & je suis sûr que cette Dame le remarqua aussi: j'en eus du moins pour garant sa façon d'écouter le jeune homme, un certain baissement d'yeux, & ses reparties modiques & rares.

Et puis Madame d'Orville étoit si aimable; en faut-il davantage pour mettre une femme au fait, quelque raisonnable qu'elle soit? est-ce que cela ne lui donne pas alors le sens de tout ce qu'on lui dit? Y a-t-il rien dans ce goût-là qui puisse lui échaper, & ne s'attend-t-elle pas toujours à pareille chose?

Mais, Monsieur, pourquoi ces trois hommes vous ont ils attaqué, lui dit le mari, qui le plus souvent répondoit pour sa femme, & qui de la meilleure foi du monde disputoit de complimens

avec le bleſſé, parce qu'il ne voyoit dans les ſiens que les expreſſions d'une ſimple & pure reconnoiſſance ; les connoiſſez-vous ces trois hommes, ajoûta-t-il ?

Non, Monſieur, reprit le jeune homme, qui, comme vous le verrez dans la ſuite, nous cacha alors le vrai ſujet de ſon combat ; je n'ai fait que les rencontrer ; ils venoient à moi dans cette ruë-ci ; j'étois diſtrait ; je les ai fort regardez en paſſant ſans ſonger à eux ; cela leur a déplû ; un d'entr'eux m'a dit quelque choſe d'impertinent ; je lui ai répondu ; ils ont repliqué tous trois. Là-deſſus je n'ai pû m'empêcher de leur donner quelques marques de mépris ; un d'eux m'a dit une injure, je n'y ai reparti qu'en l'attaquant, ils ſe ſont joints à lui, je les ai eu tous trois ſur les bras, & j'aurois ſuccombé, ſans doute, ſi Monſieur (il parloit de

moi) n'étoit genereusement venu me défendre.

Je lui dis qu'il n'y avoit pas-là une grande generosité; que tout honnête homme à ma place auroit fait de même; ensuite, n'auriez-vous pas besoin de vous reposer plus long-tems, lui dit Monsieur d'Orville, ne sortez-vous pas trop tôt? n'êtes-vous pas affoibli? Nullement, Monsieur, il n'y a point de danger, dit à son tour le Chirurgien; Monsieur est en état de se retirer chez lui, il ne lui faut qu'une voiture; on en trouvera sur la place voisine.

Aussi-tôt la petite servante part pour en amener une; la voiture arrive; le blessé me prie de ne le pas quitter; j'aurois mieux aimé rester pour avoir le plaisir d'être avec Madame d'Orville; mais il n'y avoit pas moyen de le refuser, après le service que je venois de lui rendre.

Je le suivis donc; une petite

toux qui prit au mari, abregea toutes les politesses avec lesquelles on se seroit encore éconduit de part & d'autre; nous voilà descendus; le Chirurgien qui nous reconduisit jusques dans la cour, me parut très-reverencieux, apparemment qu'il étoit bien payé; nous le quittons, & nous montons dans notre Fiacre.

Je n'attendois rien de cette avanture-ci, & ne pensois pas qu'elle dût me rapporter autre chose que l'honneur d'avoir fait une belle action. Ce fut-là pourtant l'origine de ma fortune, & je ne pouvois gueres commencer ma course avec plus de bonheur.

Sçavez-vous qui étoit l'homme à qui probablement j'avois sauvé la vie? rien qu'un des neveux de celui qui pour lors gouvernoit la France, du premier Ministre en un mot; vous sentez bien que cela devient serieux, sur tout quand on a affaire à un des plus honnêtes

hommes du monde, à un neveu qui auroit merité d'être fils de Roi. Je n'ai jamais vû d'ame si noble.

Par quel hazard, me direz-vous, s'étoit-il trouvé exposé au peril dont vous le tirâtes. Vous l'allez voir.

Où allons-nous, lui dit le Cocher? à tel endroit, répondit-il; & ce ne fut point le nom d'une ruë qu'on lui donna, mais seulement le nom d'une Dame, chez Madame la Marquise une telle; & le Cocher n'en demanda pas davantage, ce qui marquoit que ce devoit être une Maison fort connuë, & me faisoit en même tems soupçonner que mon camarade étoit un homme de consequence. Aussi en avoit-il la mine, & je soupçonnois juste.

Ah ça, mon cher ami, me dit-il dans le trajet, je vais vous dire la verité de mon histoire, à vous. Dans le quartier d'où nous sor-

sons, il y a une femme que je rencontrai il y a quelques jours à l'Opera. Je la remarquai d'une loge où j'étois avec des hommes; elle me parut extrémement jolie, aussi l'est-elle: je demandai qui elle étoit, on ne la connoissoit pas. Sur la fin de l'Opera, je sortis de ma loge pour aller la voir sortir de la sienne, & la regarder tout à mon aise. Je me trouvai donc sur son passage, elle ne perdoit rien à être vûë de près; elle étoit avec une autre femme assez bien faite; elle s'apperçut de l'attention avec laquelle je la regardois; & de la façon dont elle y prit garde, il me sembla qu'elle me disoit, en demeurerez-vous là? Enfin je vis je ne sçais quoi dans ses yeux qui m'encourageoit, qui m'assuroit qu'elle ne seroit pas d'un difficile abord.

Il y a de certains airs dans une femme qui vous annoncent ce que vous pourriez devenir avec

elle; vous y démêlez, quand elle vous regarde, s'il n'y a que de la coqueterie dans son fait, ou si elle auroit envie de lier connoissance; quand ce n'est que le premier, elle ne veut que vous paroître aimable, & voilà tout, ses mines ne passent pas cela; quand c'est le second, ces mines en disent davantage, elles vous appellent, & je crus voir ici que c'étoit le second.

Mais on a peur de se tromper, & je la suivis jusqu'à l'escalier sans rien oser que d'avoir toujours les yeux sur elle, & la coudoyer même en marchant.

Elle me tira d'intrigue, & remedia à ma retenuë discrete par une petite finesse qu'elle imagina, & qui fut de laisser tomber son éventail.

Je sentis son intention, & profitai du moyen qu'elle m'offroit de placer une politesse, & de lui dire un mot ou deux en lui rendant

dant l'éventâil que je ramassai bien vîte.

Ce fut pourtant elle qui de peur de manquer son coup, parla la premiere; Monsieur, je vous suis obligée, me dit-elle d'un air gracieux en le recevant; je suis trop heureux, Madame, d'avoir pû vous rendre ce petit service, lui répondis-je le plus galamment qu'il me fût possible; & comme en cet instant elle sembloit chercher à mettre sûrement le pied sur la premiere marche de l'escalier, je tirai encore parti de cela, & lui dis, il y a bien du monde, on nous pousse, que j'aye l'honneur de vous donner la main pour plus de sûreté, Madame.

Je le veux bien, dit-elle d'un air aisé, car je marche mal, & je la menai ainsi, toujours l'entretenant du plaisir que j'avois eu à la voir, & de ce que j'avois fait pour la voir de plus près.

N'est-ce pas vous aussi, Mon-

ſieur, que j'ai vû dans une telle loge, me dit-elle, comme pour m'inſinuer à ſon tour qu'elle m'avoit démêlé ?

Et de diſcours en diſcours, nous arrivâmes juſqu'en bas où un grand laquais (qui n'avoit pas trop l'air d'être à elle, à la maniere prévenante dont il ſe préſenta, ce qui eſt une liberté que ces Meſſieurs-là ne prennent pas avec leur Maîtreſſe) vint à elle, & lui dit qu'on auroit de la peine à faire approcher le carroſſe, mais qu'il n'étoit qu'à dix pas. Eh bien allons juſques-là, ſauvons-nous, dit-elle à ſa compagne, n'eſt-ce pas ? comme il vous plaira, reprit l'autre, & je les y menai en raſant la muraille.

Le mien, je dis mon carroſſe, n'étoit qu'à moitié chemin, notre court entretien m'avoit enhardi, & je leur propoſai ſans façon d'y entrer, & de les ramener tout de ſuite chez elles pour avoir plûtôt

fait; mais elles ne voulurent pas.

J'observai seulement que celle que je tenois, jettoit un coup d'œil sur l'équipage, & l'examinoit; & nous arrivâmes au leur, qui, par parenthese, n'appartenoit à aucune d'elles, & n'étoit qu'un carrosse de remise qu'on leur avoit prêté.

J'ai oublié de vous dire qu'en la menant jusqu'à ce carrosse, je l'avois priée de vouloir bien que je la revisse chez elle. Ce qu'elle m'avoit accordé sans façon, & en femme du monde qui rend sans consequence, politesse pour politesse. Volontiers, Monsieur, vous me ferez honneur, m'avoit-elle répondu. A quoi elle avoit ajouté tout ce qu'il falloit pour la trouver; de sorte qu'en la quittant, je la menaçai d'une visite très-prompte.

Et en effet, j'y allai le lendemain; elle me parut assez bien logée; je vis des domestiques; il y avoit

du monde, & d'honnêtes gens autant que j'en pûs juger; on y joüa, j'y fus reçû avec distinction; nous eûmes même ensemble quelque instans de conversation particuliere; je lui parlai d'amour; elle ne me desespera pas, & elle m'en plut davantage. Nous nous entretenions encore à l'écart, quand un de ceux qui viennent de m'attaquer, entra. C'est un homme entre deux âges, qui fait de la dépense, & que je crois de Province; il me parut inquiet de notre tête à tête; il me sembla aussi qu'elle avoit égard à son inquiétude, & qu'elle se hâta de rejoindre sa compagne.

Quelques momens après, je me retirai, & le lendemain je retournai chez elle de meilleure heure que la veille. Elle étoit seule, je lui en contai sur nouveaux frais.

D'abord elle badina de mon amour d'un ton qui signifioit pour-

tant, je voudrois qu'il fût vrai ; j'insistai pour la persuader ; mais cela est-il sérieux ? vous m'embarrassez ; on pourroit vous écouter de reste, ce n'est pas-là la difficulté, me dit-elle, mais ma situation ne me le permet guere ; je suis veuve, je plaide, il me restera peu de bien peut-être. Vous avez vû ici un assez grand homme d'une figure bien au-dessous de la vôtre, & qui n'est qu'un simple Bourgeois, mais qui est riche, & dont je puis faire un mari quand il me plaira ; il m'en presse beaucoup ; & j'ai tant de peine à m'y resoudre que je n'ai rien décidé jusqu'ici, & depuis un jour ou deux, ajouta-t-elle en souriant, je déciderois encore moins si je m'en croyois ; il y a des gens qu'on aimeroit plus volontiers qu'on en épouseroit d'autres ; mais j'ai trop peu de fortune pour suivre mes goûts ; je ne sçaurois même demeurer encore

long-tems à Paris, comme il me conviendroit d'y être, & si je n'épouse pas ; il faut que je m'en retourne à une terre que je hais, & dont le séjour est si triste qu'il me fait peur ; ainsi comment voulez-vous que je fasse ? Je ne sçais pas pourquoi je vous dis tout cela au reste ; il faut que je sois folle, & je ne veux plus vous voir.

A ce discours, je sentis à merveille que j'étois avec une de ces beautez mal-aisées dont le meilleur revenu consiste en un joli visage ; je compris l'espece de liaison qu'elle avoit avec cet homme qu'elle qualifioit d'un mari futur ; je sentis bien aussi qu'elle me disoit, si je le renvoye, le remplacerez-vous, ou bien ne me demandez-vous qu'une infidelité passagere?

Petite façon de traiter l'amour qui me rebuta un peu ; je ne m'étois imaginé qu'une femme galante, & non pas interessée ; de

sorte que pendant qu'elle parloit je n'étois pas d'accord avec moi-même sur ce que je devois lui répondre.

Mais je n'eus pas le tems de me déterminer, parce que ce Bourgeois en question arriva, & nous surprit; il fronça le sourcil, mais insolemment, en homme qui peut mettre ordre à ce qu'il voit; il est vrai que je tenois la main de cette femme quand il entra.

Elle eut beau le prendre d'un air riant avec lui, & lui dire même, je vous attendois, il n'en reprit pas plus de serenité, & sa phisionomie resta toujours sombre & brutale; heureusement vous ne vous ennuyez pas; ce fut-là tout ce qu'elle en put tirer.

Pour moi je ne daignai pas jetter les yeux sur lui, & ne cessai point d'entretenir cette femme de mille cajoleries, pour le punir de son impertinent proce-

dé. Après quoi je sortis.

Le jeune homme en étoit-là de son recit quand le cocher arrêta à quelques pas de la maison où il nous menoit, & dont il ne pouvoit approcher à cause de deux ou trois carrosses qui l'en empêchoient. Nous sortîmes du Fiacre; je vis le jeune homme parler à un grand laquais, qui ensuite ouvrit la portiere d'un de ces carrosses. Montez, mon cher ami, me dit aussi-tôt mon camarade; où, lui dis-je? dans ce carrosse, me répondit-il, c'est le mien que je n'ai pû prendre en allant chez la femme en question.

Et remarquez qu'il n'y avoit rien de plus leste que cet équipage.

Ho ho, dis-je en moi-même, ceci va encore plus loin que je ne croyois; voici du grand; est-ce que mon ami seroit un Seigneur? Il faut prendre garde à

vous, Monsieur de la Vallée, & tâcher de parler bon François ; vous êtes vêtu en enfant de famille, soutenez l'honneur du juste-au-corps, & que votre entretien réponde à votre figure qui est passable.

Je vous rends à peu près ce que je pensai rapidement alors ; & puis je montai en carrosse, incertain si je devois y monter le premier, & n'osant en même tems faire des complimens là-dessus ; le sçavoir vivre veut-il que j'aille en avant, ou bien veut-il que je recule, me disois-je en l'air, c'est-à-dire, en montant ? car le cas étoit nouveau pour moi, & ma legere experience ne m'apprenoit rien sur cet article, sinon qu'on se fait des ceremonies, lorsqu'on est deux à une porte, & je panchois à croire que ce pouvoit être ici de même.

A bon compte je montois toujours, & j'étois déja placé,

que je ſongeois encore au parti qu'il falloit prendre ; me voilà donc côte à côte de mon ami de qualité, & de pair à compagnon avec un homme à qui par hazard j'aurois fort bien pû cinq mois auparavant tenir la portiere ouverte de ce carroſſe que j'occupois avec lui. Je ne fis pourtant pas alors cette reflexion ; je la fais ſeulement à preſent que j'écris ; elle ſe preſenta bien un peu, mais je refuſai tout net d'y faire attention ; j'avois beſoin d'avoir de la confiance, & elle me l'auroit ôtée.

Avez-vous à faire, me dit le Comte d'Orſan ? (c'étoit le nom du maître de l'équipage ;) je me porte fort bien, & ne veux pas m'en retourner ſi-tôt chez moi ; il eſt encore de bonne heure, allons à la Comedie, j'y ſerai auſſi à mon aiſe que dans ma chambre.

Juſques-là, je m'étois aſſez poſſedé, je ne m'étois pas tout-à-fait

perdu de vûë; mais ceci fut plus fort que moi, & la proposition d'être mené ainsi gaillardement à la Comedie, me tourna entierement la tête; la hauteur de mon état m'éblouït; je me sentis étourdi d'une vapeur de joye, de gloire, de fortune, de mondanité, si on veut bien me permettre de parler ainsi; car je n'ignore pas qu'il y a des Lecteurs fâcheux, quoi qu'estimables, avec qui il vaut mieux laisser là ce qu'on sent, que de le dire, quand on ne peut l'exprimer que d'une maniere qui paroîtroit singuliere; ce qui arrive quelquefois pourtant, sur-tout dans les choses où il est question de rendre ce qui se passe dans l'ame; cette ame qui se tourne en bien plus de façons que nous n'avons de moyens pour les dire, & à qui du moins on devroit laisser dans son besoin, la liberté de se servir des expressions du mieux qu'elle pourroit, pour-

vû qu'on entendît clairement ce qu'elle voudroit dire, & qu'elle ne pût employer d'autres termes, sans diminuer ou alterer sa pensée ; ce sont les disputes frequentes qu'on fait là-dessus, qui sont cause de ma parenthese ; je ne m'y serois pas engagé, si j'avois crû la faire si longue, revenons.

Comme il vous plaira, lui répartis-je ; & le carrosse partit.

Je ne vous ai pas achevé le recit de mon avanture, me dit-il, en voici le reste. J'ai dîné aujourd'hui chez Madame la Marquise de . . . sous prétexte d'affaires, j'en suis sorti sur les trois heures pour aller chez cette femme.

Mon carrosse n'étoit point encore revenu ; je n'ai vû aucun de mes gens en bas ; il y a des carrosses près de là ; j'ai dit qu'on allât m'en chercher un dans lequel je me suis mis, & qui m'a conduit à sa porte. A peine allois-je mon-

ter l'escalier que j'ai vû paroître cet homme de si brutale humeur qui en descendoit avec deux autres, & qui son chapeau sur la tête, quoique je saluasse par habitude, m'a rudement poussé en passant.

Vous êtes bien grossier, lui ai-je dit en levant les épaules avec dédain. A qui parlez-vous, a repris un des deux autres qui n'avoient pas salué non plus? A tous, ai-je répondu.

A ce discours, il a porté la main sur la garde de son épée. J'ai crû devoir tirer la mienne, en sautant en arriere, parce que deux de ces gens-là étoient au-dessus de moi, & avoient encore deux marches à descendre; il n'y avoit que l'autre qui étoit passé: aussi-tôt j'ai vû trois épées tirées contre moi; les lâches m'ont poursuivi jusques dans la ruë; & nous nous battions encore quand vous êtes venu à mon secours, & venu

au moment où l'un de mes assassins m'alloit porter un coup mortel.

Oüi, lui dis-je, j'en ai eu grande peur, & c'est pourquoi j'ai tant crié après lui pour empêcher son dessein; mais n'en parlons plus, ce sont des canailles, & la femme aussi.

Vous jugez bien du cas que je fais d'elle, me répondit-il; mais parlons de vous. Après ce que vous avez fait pour moi, il n'y a point d'interêt que je ne doive prendre à ce qui vous regarde. Il faut que je sçache à qui j'ai tant d'obligation, & que de votre côté vous me connoissiez aussi.

On m'appelle le Comte d'Orsan; je n'ai plus que ma mere; je suis fort riche; les personnes à qui j'appartiens ont quelque credit; j'ose vous dire qu'il n'y a rien où je ne puisse vous servir; & je serai trop heureux que vous m'en fournissiez l'occasion; reglez-vous

là-dessus, dites-moi votre nom, & votre fortune.

D'abord je le remerciai, cela s'en va sans dire; mais brievement, parce qu'il le voulut ainsi, & que je craignois d'ailleurs de m'engager dans quelque tournure de complimens, qui ne fut pas d'un goût convenable. Quand on manque d'éducation, il n'y paroît jamais tant que lorsqu'on veut en montrer.

Je remerciai donc dans les termes les plus simples; ensuite mon nom est la Vallée, lui dis-je; vous êtes un homme de qualité, & moi je ne suis pas grand Monsieur; mon pere demeure à la campagne où est tout son bien, & d'où je ne fais presque que d'arriver dans l'intention de me pousser & de devenir quelque chose, comme font tous les jeunes gens de Province & de ma sorte (& dans ce que je disois-là, on voit que je n'étois pas discret

& point ménteur.)

Mais ajoûtai-je, d'un ton plein de franchise, quand je ne ferois de ma vie rien à Paris, & que mon voyage ne me vaudroit que le plaisir d'avoir été bon à un si honnête homme que vous, par ma foi, Monsieur, je ne me plaindrois pas, je m'en retournerois content. Il me tendit la main à ce discours, & me dit, mon cher la Vallée, votre fortune n'est plus votre affaire, c'est la mienne, c'est l'affaire de votre ami, car je suis le vôtre, & je veux que vous soyez le mien.

Le carrosse arrêta alors; nous étions arrivez à la Comedie, & je n'eus le tems de répondre que par un souris à de si affectueuses paroles.

Suivez-moi, me dit-il, après avoir donné à un laquais de quoi prendre des billets, & nous entrâmes; & me voilà donc à la Comedie, d'abord au chauffoir,

ne

ne vous déplaise; où le Comte d'Orsan trouva quelques amis qu'il salua.

Ici se dissiperent toutes ces enflures de cœur dont je vous ai parlé, toutes ces fumées de vanité qui m'avoient monté à la tête.

Les airs & les façons de ce païs-là me confondirent, & m'épouvanterent. Helas! mon maintien annonçoit un si petit compagnon, je me voyois si gauche, si dérouté au milieu de ce monde, qui avoit quelque chose de si aisé & de si leste; que vas-tu faire de toi, me disois-je?

Aussi de ma contenance, je n'en parlerai pas, attendu que je n'en avois point, à moins qu'on ne dise que n'en point avoir, est en avoir une. Il ne tint pourtant pas à moi de m'en donner une autre; mais je crois que je n'en peux jamais venir à bout, non plus que d'avoir un visage qui ne parût ni

déplacé, ni honteux; car pour étonné, je me serois consolé que le mien n'eût paru que cela, ce n'auroit été que signe que je n'avois jamais été à la Comedie, & il n'y auroit pas eu grand mal; mais c'étoit une confusion secrette de me trouver-là, un certain sentiment de mon indignité qui m'empêchoit d'y être hardiment, & que j'aurois bien voulu qu'on ne vît pas dans ma phisionomie, & qu'on n'en voyoit que mieux, parceque je m'efforçois de le cacher.

Mes yeux m'embarassoient, je ne sçavois sur qui les arrêter; je n'osois prendre la liberté de regarder les autres, de peur qu'on ne démêlât dans mon peu d'assurance que ce n'étoit pas à moi à avoir l'honneur d'être avec de si honnêtes gens, & que j'étois une figure de contrebande; car je ne sçache rien qui signifie mieux ce que je veux dire que cette expression qui n'est pas trop noble.

Il eſt vrai auſſi que je n'avois pas paſſé par aſſez de degrez d'inſtruction & d'accroiſſemens de fortune pour pouvoir me tenir au milieu de ce monde avec la hardieſſe requiſe. J'y avois ſauté trop vîte ; je venois d'être fait Monſieur, encore n'avois-je pas la ſubalterne éducation des Monſieurs de ma ſorte, & je tremblois qu'on ne connût à ma mine que ce Monſieur-là avoit été Jacob. Il y en a qui dans ma place auroient eu le front de ſoutenir cela, c'eſt-à-dire, qui auroient payé d'effronterie ; mais qu'eſt-ce qu'on y gagne ? rien : ne voit-on pas bien alors qu'un homme n'eſt effronté que parce qu'il devroit être honteux ?

Vous êtes un peu changé, dit quelqu'un de ces Meſſieurs au Comte d'Orſan ; je le crois bien, dit-il, & je pouvois être pis. Là-deſſus il conta ſon hiſtoire, & par conſéquent la mienne de

la maniere du monde la plus honorable pour moi ; de sorte, Messieurs, dit-il en finissant, que c'est à Monsieur que je dois l'honneur de vous voir encore.

Autre fatigue pour la Vallée sur qui ce discours attiroit l'attention de ces Messieurs ; ils parcouroient donc mon heteroclite figure ; & je pense qu'il n'y avoit rien de si sot que moi, ni de si plaisant à voir ; plus le Comte d'Orsan me loüoit, plus il m'embarrassoit.

Il falloit pourtant répondre avec mon petit habit de soye, & ma petite propreté bourgeoise, dont je ne faisois plus d'estime depuis que je voyois tant d'habits magnifiques autour de moi. Mais que répondre ? oh point du tout, Monsieur, vous vous moquez, & puis, c'est une bagatelle, il n'y a pas de quoi ; cela se devoit, je suis votre serviteur.

Voilà de mes réponses que j'ac-

compagnois civilement de courbettes de corps courtes & fréquentes, ausquelles apparemment ces Messieurs prirent goût, car il n'y en eut pas un qui ne me fît des complimens pour avoir la sienne.

Un d'entr'eux que je vis se retourner pour rire, me mit au fait de la plaisanterie, & acheva de m'aneantir; il n'y eut plus de courbettes; ma figure alla comme elle put, & mes réponses de même. Le Comte d'Orsan qui étoit un galant homme, & d'un caractere d'esprit franc & droit, continuoit de parler sans s'appercevoir de ce qui se passoit sur mon compte; allons prendre place, me dit-il, & je le suivis: il me mena sur le theatre ou la quantité de monde me mit à couvert de pareils affronts, & où je me plaçai avec lui comme un homme qui se sauve.

C'étoit une Tragedie qu'on

joüoit, Mitridate, s'il m'en souvient; ah la grande Actrice que celle qui joüoit Monime! J'en ferai le portrait dans ma sixiéme Partie; de même que je ferai celui des Acteurs & des Actrices qui ont brillé de mon tems.

*Fin de la cinquiéme Partie.*

## *APPROBATION.*

J'Ai lû par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, la cinquiéme Partie *de l'Histoire du Paysan Parvenu.* A Paris ce premier Avril 1735. DUVAL.

---

## *PRIVILEGE DU ROY.*

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre. A nos amez & féaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, SALUT. Notre bien amé LAURENT-FRANÇOIS PRAULT fils, Libraire à Paris, Nous ayant fait supplier de lui accorder

nos Lettres de permission pour l'impression d'un Manuscrit qui a pour titre *Le Paysan parvenu, par le sieur de Marivaux*, offrant pour cet effet de le faire imprimer en bon Papier & beaux Caracteres, suivant la feüille imprimée & attachée pour modele sous le contre-scel des Presentes. Nous lui avons permis & permettons par ces Presentes, de faire imprimer ledit Livre ci-dessus spécifié, conjointement ou separément, & autant de fois que bon lui semblera, & de le vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le tems de trois années consécutives, à compter du jour de la date desdites Présentes. Faisons défenses à tous Imprimeurs-Libraires, & autres personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance; à la charge que ces Presentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, dans trois mois de la date d'icelles, que l'impression desdits Ouvrages sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, & que l'Impétrant se conformera en tout aux Reglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725; & qu'avant que de l'exposer en vente, le Manuscrit ou imprimé qui aura servi de copie à l'impression dudit Livre, sera remis dans le même état où l'Approbation lui aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France, le sieur Chauvelin; & qu'il en sera ensuite remis deux exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notredit très-cher & féal Chevalier, Garde des Sceaux de France, le sieur Chauvelin; le tout à peine de nullité des

Presentes. Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire joüir l'Exposant ou ses ayans cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie desdites Presentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Livre foi soit ajoûtée comme à l'original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent de faire pour l'exécution d'icelles tous Actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande & Lettres à ce contraires: CAR tel est notre plaisir. DONNE' à Paris le cinquiéme jour du mois d'Août l'an de grace mil sept cens trente-quatre, & de notre Regne le dix-neuviéme. Par le Roi en son Conseil.

SAINSON.

Je soussigné, reconnois que les deux premieres Parties du Paysan Parvenu mentionnées en la Permission ci-dessus, appartiennent à mon pere, & que je n'y prétends aucun droit, me réservant seulement la troisiéme Partie & suivantes, que j'entens avoir obtenu par la presente Permission. Fait à Paris ce 6. Août 1734. *Signé*, PRAULT, fils.

*Registrée ensemble la Reconnoissance ci-dessus, sur le Registre VIII. de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N. 736. fol. 739. conformément aux anciens Reglemens, confirmez par celui du 28 Février 1723. A Paris le 7. Août 1734. Signé*, G. MARTIN, Syndic.

# LE PAYSAN

## PARVENU,

*SIXIEME PARTIE.*

# LE PAYSAN
## PARVENU,
### OU LES
# MEMOIRES
### DE M***
### SIXIEME PARTIE.



*A LA HAYE*,

Chez HENRI SCHEURLEER, F. Z.

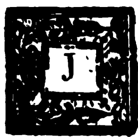
*Imprimeur & Libraire.*

---

*M. D. CC. LVI.*



# LE PAYSAN PARVENU, OU LES MEMOIRES DE M***



E ſuis donc ſur le Théatre de la Comédie : ſi cette poſition étonne mon lecteur, elle avoit bien plus lieu de me ſurprendre.

Qu'on ſe repréſente le nouveau M. de la Vallée, avec ſa petite doublure de ſoie qui, un inſtant plutôt, ſe trouvoit déplacé, parce qu'il étoit entre quatre ou cinq

Seigneurs ; qu'on se le représente, dis-je, dans le cercle des plus nobles ou des plus opulens de la célebre Ville de Paris, à côté de M. le Comte de Dorsan, fils d'un des plus grands du Royaume, qui le regarde comme ami & qui le traite en égal : on ne pourra certainement s'empêcher d'être étonné.

Je vais bien vîte, diront quelques lecteurs ; je l'ai déja dit, je le répete : ce n'est pas moi qui marche, je suis poussé par les évenemens qu'il plaît à la fortune de faire naître en ma faveur.

Si je me plais d'ailleurs à répeter cette situation, c'est une suite de cette complaisance avec laquelle je m'ingerai de relever mon petit être, dès que, monté en Carosse, j'entendis donner l'ordre au Cocher de nous conduire à la Comédie.

On doit se ressouvenir qu'au mot seul de Comédie, j'avois

ſenti mon cœur ſe gonfler de joie. Il eſt vrai que ma ſituation me fit bientôt changer de ſentiment : & un moment paſſé au chauffoir, en me rabaiſſant, m'avoit fait croire un être iſolé dans ce nouveau monde. M. le Comte de Dorſan y étoit trop occupé à répondre aux queſtions de ceux qui l'abordoient, pour pouvoir m'aider à ſoutenir le rôle qu'il me mettoit dans le cas de jouer pour la premiere fois : mais tout diſparut quand, en marchant de pair avec ce Seigneur, je me vis ſur le Théatre. Si la vanité cede un inſtant, elle a ſes reſſources infaillibles pour ſe dédommager.

Peut-on penſer, & devois-je croire qu'une épée que je n'avois demandée à mon Epouſe, que comme un ornement de parade, me ſerviroit à ſauver la vie d'un homme puiſſant dans l'Etat, & me mettroit, le même jour, dans le cas de figurer avec ſes pareils ?

Je suis persuadé (quoique disent ceux qui blâment l'espace de tems que j'ai laissé passer entre cette sixieme partie & les précédentes :) qu'on conviendra qu'il ne falloit pas moins de vingt-ans, pour revenir de la surprise dans laquelle mon courage & ma victoire ont dû jetter un chacun : mais je ne sai, s'il en falloit beaucoup moins, pour me rappeller de l'étonnement stupide où me plongea le premier coup d'œil que je donnai à la Comédie. En moins de quatre ans passer du Village sur le Théatre de Paris ; & par quels degrés ? Le saut est trop hardi pour faire moins d'effet : mais enfin j'y suis.

A peine assis, je promene mes regards partout, mais j'en conviendrai, pour trop avoir sous les yeux, je ne voiois rien exactement : & peut-être dirois-je vrai, en avouant simplement que je ne voiois rien. Chaque personne,

chaque contenance, chaque habillement, tout m'arrêtoit, mais je ne me ſatisfaiſois ſur aucune choſe en particulier. Je ne m'appercevois plus que j'étois déplacé, parceque je n'avois pas le tems de ſonger à moi : mille objets étrangers ſe préſentoient, je les ſaiſiſſois ; & l'un n'étoit pas ébauché que l'autre, en ſe ſubſtituant, enlevoit l'attention que je me propoſois de donner au premier. Quel cahos dans l'eſprit du pauvre la Vallée, qui n'étoit réveillé que par mille ſornettes dont, ſi la nouveauté le forçoit d'y prêter l'oreille, la futilité le fatiguoit bientôt.

Bon jour, Chevalier, diſoit un ſurvenant à celui qui étoit aſſis. As-tu vû la Marquiſe? Ah! petit fripon, vous ne venez plus chez la Ducheſſe : c'eſt mal, mais du dernier mal. Voilà nos gens, courus, fêtés : vous allez cent fois à leur porte, toujours en

l'air. Sais-tu quelle piéce on donne ? Qu'en dit on? Pour moi je soupai hier en excellente compagnie; la Comtesse de...en étoit, ah! nous avions du vin exquis, & l'on en but ... Le vieux Comte se saoula rapidement. Tu juges que sa femme n'en fut pas fâchée, elle est bonne personne... Où soupes-tu ce soir ? Ah ! tu fais le misterieux ? Eh ! fi donc à ton âge.

Tout cela étoit dit avec la rapidité d'un discours étudié, & celui auquel on adressoit la parole, avoit à peine le tems d'y couler de tems en tems un oui ou un non, quand la volubilité du discoureur ne l'obligeoit pas d'y suppléer par un geste de tête. Ces discours étourdis ne différentioient dans la bouche du Vieillard ou du Robin, que par une haleine plus renouvellée, qui me fit penser que ces dialogues étoient moins un conflict de complimens, qu'un projet formé de se ruiner

les poulmons de concert & à plaisir.

Un autre, à demi panché sur une premiere loge, débitoit mille fades douceurs aux femmes qui y étoient, & qui les recevoient avec un léger souris qui sembloit dire, la forme veut que je n'adhere point à ce que vous dites : mais continuez néanmoins, car ma suffisance m'en dit mille fois davantage. Si c'étoit-là le langage du cœur, celui qu'exprimoit la bouche étoit bien différent. Pour persuader qu'on n'ajoutoit point foi aux complimens, on accumuloit exagérations sur exagérations, qui tendoient toutes à prouver que l'on n'étoit point dupe de la politesse: mais l'œil, comme par distraction, apprenoit qu'en continuant on aimoit la reconnoissance.

Pendant tous ces petits débats, préludes du spectacle, je rêvois stupidement à tout. On n'en sera point surpris, quand je dirai que

je ne connoiſſois point ce grand air du monde, qui oblige la bouche à n'être preſque jamais d'accord avec le cœur. Je ſavois encore moins qu'une belle femme ne devoit plus parler ſa langue maternelle, qu'elle en devoit trouver les expreſſions trop foibles pour rendre ſes idées, & que, pour y ſuppléer, la mode vouloit qu'elle employât des termes outrés qui, ſouvent dénués de ſens, ne peuvent ſervir qu'à mettre de la confuſion dans les penſées, ou qu'à donner un nouveau ridicule à la perſonne qui les met en uſage.

Eh! qu'on n'aille pas dire; que cela eſt neuf! Car il ſe trouvera peut-être bien des gens, qui ont eu à Paris une plus longue habitude que moi, & qui liront ceci avec quelque incrédulité. Mais je ne voiois le monde que depuis mon mariage contracté avec une perſonne, qui ne connoiſſoit d'au-

tre langage que celui de le Tourneur ou de S. Cyran, & qui, au moindre mot de Comédie, se seroit écriée, bon Dieu! mon cher enfant, vous allez vous perdre: ainsi ma simplicité est à sa place.

Toutes choses ont leur terme, c'est l'ordre; ma premiere surprise eut le sien, un coup d'archet me rendit à moi-même, ou pour mieux dire, saisit tous mes sens & vint s'emparer de mon ame. Je m'apperçus alors, pour la premiere fois, que mon cœur étoit sensible. Oui la Musique me fit éprouver ces doux saisissemens que la véritable sensibilité fait naître.

Mais, dira-t-on, l'on connoît déja votre ame. Mademoiselle Habert, Mesdames de Ferval & de Fecourt vous ont donné occasion de dévoiler aux autres votre penchant pour la tendresse: vous deviez donc dès-lors le connoître vous-même.

Je conviendrai que ces expé-

ſe rappeller que je rougis alors d'avouer que j'aimois ma femme prétendue, & que j'aurois conſommé ma trahiſon chez la Remy, ſans l'apparition imprévue d'un Chevalier indiſcret qui, glorieux d'avoir mis en fuite M. Jacob, ſe crut néanmoins trop heureux de le remplacer.

Ma liaiſon, ébauchée avec Madame de Ferval, auroit peut-être pû avoir un motif plus noble, ſi ma vanité & l'intérêt ne l'euſſent point prévenu. Le ton rond & ſans fard de Madame de Fecourt; cette façon d'être la premiere à me demander mon amitié; ſa groſſe gorge ... Ah! ceci étoit un article délicat. Oui toutes ces rencontres avoient flatté mon cœur ſans l'éclairer: c'étoit une terre qu'on avoit pris trop de peine à engraiſſer, pour en pouvoir connoître la vraie qualité.

Rien n'avoit donc encore découvert en moi cette facilité à ſe

laisser aller aux impressions que doit naturellement causer le vrai beau, quand la Musique, en frappant mes oreilles, s'empara de mon ame. Elle se réveilla, car c'étoit la premiere fois que je pouvois à loisir entendre, sentir & goûter son harmonie.

Si ceux qui m'environnoient, & qui sembloient n'assister au spectacle que pour ne s'en point occuper, avoient tourné leurs yeux sur moi, ils m'auroient pris du moins pour quelque Provincial, & même du dernier ordre; & le ris moqueur, qui dans le chauffoir avoit payé mes révérences redoublées, auroit bien pû me déconcerter de nouveau.

J'évitai cette confusion, ou, si je l'essuiai de la part de quelques-uns des spectateurs, je fus assez heureux pour n'y point prendre garde, & par-là la félicité que je goûtois, ne fut point troublée.

On sait que, quelque morti-

ſians que ſoient les objets extérieurs, ſi on eſt aſſez fortuné pour ne les point enviſager, ou qu'en les regardant on ait aſſez de courage pour les braver, on ne ſort point de ſa tranquilité. Or dans l'extaſe qui me tenoit hors de moi-même, je n'étois en état de voir que ce qui pouvoit concerner le ſpectacle, tout le reſte m'étoit étranger, & sembloit n'être plus ſous mes yeux, rien donc ne me gênoit, & j'étois heureux.

Oui ſi je voulois dépeindre mon raviſſement, j'aurois bien de la peine à y réuſſir : car que devins-je quand la ſcène s'ouvrit? Je n'ai jamais bien pu me repréſenter cette ſituation, & à préſent même que je ſuis fait à y paroître ſur les mêmes rangs, je ne pourrois demêler tous les mouvemens que j'y éprouve lorſque j'y aſſiſte. C'eſt une ſucceſſion ſirapidement variée, que, ſi l'on peut tout ſentir, je crois impoſſible de tout retracer.

Pour aider cependant à développer, cette circonſtance, qui n'eſt pas la moins eſſentielle de ma vie, puiſqu'elle fut la ſource du bonheur dont je jouis maintenant ; qu'on ſe repréſente Jacob, qui, de conducteur des vins de ſon pere, eſt devenu valet ; qui de ſa condition a paſſé dans les bras d'une Demoiſelle qui l'a mis à la tête de quatre mille livres de rente, en un mot, qui ſe trouve au Théatre de la Comédie.

A en juger par ces traits réunis, l'on me voit aſſis droit comme un piquet, n'oſant me pancher ſur la banquette comme mes voiſins, ne me retournant qu'avec précaution, enviſageant avec une attention ſcrupuleuſe tous ceux qui font quelques mouvemens : on ne me demandera point pourquoi cette derniere précaution ; on m'épargnera la honte de me voir craindre quelqu'apoſtrophe pareille à celle qui me fut faite

chez la Remy ; j'eusse en effet été terrassé, & peut-être encore obligé de quitter honteusement, si l'on eut salué d'un Mons. Jacob le libérateur de M. le Comte de Dorsan.

Cette réflexion, que je faisois de tems en tems, passa alors sans que j'y fisse trop attention. Un coup d'œil nouveau ne me permit pas de m'y arrêter ; & m'enleva, pour un instant, toute l'attention que je m'étois promis de donner à la piéce qu'on représentoit.

Cinq ou six jeunes Seigneurs, sans avoir écouté ni regardé ce qui s'étoit passé ou dit, mais après avoir parlé chevaux, chiens, chasse ou fille, se déterminerent à se retirer. Ce projet me flattoit intérieurement, du moins autant que leur façon d'être présens m'avoit formalisé, quand avant de partir, ils voulurent avoir une idée du spectacle.

Je

Je vis tout-à-coup braquer de toutes parts un tas de lorgnettes, qui alloient pénétrer dans chaque loge, pour découvrir quelles beautés y étoient. Les contenances, les visages, les ajustemens, tout étoit matiere à leur critique; on couloit rapidement sur chaque objet. Cela occasionnoit de part & d'autre, ici un salut, là un geste de connoissance, d'amitié ou de familiarité, ensuite tous ces contemplateurs, après s'être repanchés, se communiquoient leurs découvertes; & la fin étoit toujours de débiter quelques anecdotes sur les personnes connues, ou de donner à celles qu'on ne connoissoit point, un âge proportionné au rapport que l'instrument fidéle ou infidéle pouvoit sans doute faire. Quoique cette singuliere méthode de regarder, & les propos qu'elle produisoit, me fâchassent par les distractions

que tout cela me causoit, je ne pus cependant m'empêcher de rire.

J'avoue en effet que je ne pouvois concevoir la raison qui donnoit un si grand crédit à cet usage, & je me demandois si c'étoit un reproche ou une galanterie qu'on faisoit à la nature. Pour m'éclairer, j'examinai scrupuleusement ces lorgneurs. (Car les plus jeunes me paroissoient les plus empressés à se servir de ces lorgnettes.)

Ont-ils la vûe foible, me disois-je à moi-même, ou les hommes doivent-ils ne venir au Spectacle avec des lunettes, que comme les femmes n'y assistent qu'avec des navettes? Une certaine timidité m'empêchoit, en interrogeant M. de Dorsan, d'être instruit tout d'un coup. Il m'en auroit trop couté de paroître novice, & j'aimois mieux tâcher de découvrir par moi-même. Je

voyois de tous côtés de beaux yeux, dont le nerf me paroiffoit folide, la prunelle ferme & le cryftallin brillant, lorfque je m'apperçus que, par un motif contraire, je caufois un étonnement pareil à celui que j'éprouvois.

Que je favois peu ce que je faifois, quand je me fâchois contre un inftrument qui alloit me devenir fi favorable ! Oui, je ne fus pas long-tems à regretter moi-même de n'avoir pas eu affez d'ufage du monde pour m'être muni d'une lorgnette, avant-d'entrer au Spectacle. Avant d'en venir à ce point intéreffant, je ne puis m'empêcher de dire encore un mot fur la manie de ceux qui occupent ces rangs où je me trouvois alors fi mal à mon aife.

J'écoutois fouvent les Acteurs fans pouvoir entendre leurs paroles. Un petit-maître fe levoit, fe tournoit pour débiter en fecret

à sa droite ou à sa gauche, une sornette qu'il auroit été fâché de ne pas faire passer d'oreilles en oreilles. Le ton haut avec lequel il la débitoit, paroissoit dire à tous ses voisins : si je veux bien donner à mon ami une preuve de mon affection, en lui confiant mon secret, je ne vous crois pas indignes de le partager. Oui, je continue sur ce ton, vous pouvez l'entendre; mais l'apparence de mystere que j'emploie, doit suffire pour ne pas me taxer d'indiscrétion. Moi-même, au commencement, je voulois m'écarter par respect; (il reste toujours quelque teinture de son premier état, ou du moins le tems seul peut l'effacer.) Mais à la façon dont la voix se grossissoit, je compris que je n'étois pas de trop. Ce fut alors que je pris la généreuse résolution de consulter M. le Comte, car le premier acte, qui finissoit, le rap-

pelloit au chauffoir & je devois l'y ſuivre.

Monſieur, lui dis-je, il vous paroîtra étonnant qu'un Homme qui a été aſſez heureux pour mériter vos attentions, paroiſſe aſſez neuf ſur le Théâtre pour être ſurpris de tous ſes uſages ?

Que ce début n'étonne point; il avoit été bien étudié, & j'ai déja annoncé que mon langage ſe poliſſoit.

J'ai été élevé à la Campagne; continuai-je, & là on ſe ſert bonnement de ce que la Nature a donné. Quelquefois nos vieillards ont recours à des yeux poſtiches pour lire à notre Egliſe ou dans la maiſon; mais pour regarder Pierre ou Jacques, pour parcourir une chambre, je ne les ai jamais vû prendre de lunettes. Les yeux ſeroient-ils donc plus foibles à la Ville qu'à la Campagne, & à Paris qu'en Province?

Si M. de Dorſan, qui, quoique

jeune, conſervoit aſſez de raiſon pour ne pas pouſſer à l'excès les ridicules, fut étonné de ma demande & de la façon dont je la tournois, il eut aſſez d'humanité pour ne pas me faire ſentir toute la ſurpriſe qu'elle lui cauſoit. On penſe aſſez que j'en devinois une partie; mais ce qu'il m'en marqua, fut pour ainſi dire inſenſible.

Ce que vous dites, mon cher, me répondit-il, eſt ſage & bien penſé, ſi la mode ne le combattoit pas. Il eſt du bel air de regarder par le ſecours d'un verre, & quoique l'oeil ſoit ſuffiſant, je dis même plus, quoique le plaiſir de la vûe doive être plus ſenſible quand l'objet ſe retrace directement dans la rétine, l'uſage, oui l'uſage ne permet pas de s'y borner, & ce ſeroit ſe ridiculiſer que d'agir autrement. Je blâme cette méthode peut-être plus que vous, & cependant je ſuis contraint de la ſuivre; mille autres ſont de

notre sentiment, qui n'osent s'éloigner de cette pratique ; mais ce qui doit paroître plus extraordinaire, c'est qu'il semble que plus on est favorisé pour cette fonction, & moins on doive faire gloire de ses avantages.

Pardi, repris-je, qu'est-ce donc que cette mode qui fait combattre ses penchans, & qui rend inutiles les bienfaits de la Providence ?

C'est, me dit-il, une espece de convention tacite qui prescrit de s'arrêter à telle chose, parce que le plus grand nombre y adhére & la pratique.

Je crois, dis-je, en l'interrompant, que c'est faire honte à la Nature. A la Nature, reprit-il ? Eh ! y fait-on attention ? Elle nous a formés, sa fonction est remplie, du reste de quoi doit-elle s'inquiéter ? Elle nous a donné des organes, c'est à nous d'en regler les mouvemens & de décider

les ſervices que nous prétendons en tirer.

Mais cette façon de s'aſſeoir, lui dis-je, ou pour mieux dire de ſe coucher; eſt-elle auſſi preſcrite par la mode? Eſt-ce donc cette mode qui fait venir au Spectacle pour ne s'en pas occuper? Autant vaudroit-il reſter chez ſoi.

Oui, mon ami, me dit-il, il n'appartient qu'à un Provincial ou à un Bourgeois de paroître attentif à la Comédie: il eſt du bel air de ne l'écouter que par diſtraction. Remarquez-bien, ajoûta-t-il, que je ne renferme dans la claſſe de ceux qui doivent écouter au Spectacle, que les Provinciaux ou les Bourgeois; car le Clerc & le Commis ont le droit & ſont même obligés dans le parterre, de copier les actions que le Grand met en parade ſur le Théâtre, & la Mode; voilà le Tyran qui le lui ordonne.

Ici s'évanouiſſoit tout le rôle de

de M. de la Vallée, & Jacob reparoiſſoit tout entier : les yeux ouverts & la bouche béante, j'écoutois M. de Dorſan avec une ſtupidité qui ſe ſentoit fort des prérogatives de ma patrie. La Champagne, (comme on le ſait,) malgré les génies qu'elle a produits, ne paſſe pas ordinairement pour avoir de grands droits ſur l'eſprit. M. le Comte, que ſes habitudes à la Cour rendoient aſſez pénétrant pour découvrir ce que tout autre moins clairvoyant auroit facilement apperçu, fut aſſez bon pour me cacher qu'il me pénétroit; il me propoſa de rentrer au Théâtre, je le ſuivis.

Je ne fus pas arrivé, que je me trouvai ſujet aux mêmes diſtractions, cela me fit prendre la réſolution de ne donner à la piece qu'une atteinte ſuperficielle & de promener mes regards dans les loges, amphithéâtre & parterre.

Me voilà donc un peu à la

mode : j'assiste maintenant à la Comédie, c'est-à-dire, que je fais nombre au Spectacle. J'entends de tems à autre des battemens de mains; mes voisins s'y unissent, je m'y joins machinalement : je dis machinalement, car ce que m'avoit dit M. Dorsan m'avoit fait impression, & je croyois tout de mode, j'applaudissois souvent sans savoir pourquoi. En effet, je m'imaginois connoître le beau à un certain saisissement qui me passoit dans le sang & me satisfaisoit, mais rarement applaudissoit-on quand je l'éprouvois; j'aurois souvent gardé le silence quand la multitude m'entraînoit, & souvent au contraire je reprochois au parterre une tranquillité cruelle qui m'empêchoit de manifester les transports de joie qui s'élevoient dans mon ame.

Ce seroit ici le lieu de faire le portrait & de donner les carac-

teres des Acteurs & des Actrices qui jouoient ; mais on sent assez qu'entraîné par le torrent, je n'ai pû assez les étudier pour satisfaire suffisamment le public sur cet article. Il est vrai que l'étude, que j'en ai faite depuis, pourroit y suppléer ; mais outre que depuis que j'ai interrompu mes mémoires, j'ai été prévenu ; c'est que d'ailleurs je me suis imposé la loi de suivre l'ordre de mes événemens, & qu'alors je n'aurois pû les peindre faute de les connoître.

Je me contenterai de dire simplement que Monime m'arrachoit même malgré moi de ma distraction, quoiqu'elle fût volontaire. Je n'étois point encore familiarisé avec les beautés Théâtrales, mais l'aimable fille qui représentoit ce rôle, portoit dans mon ame un feu qui suspendoit tous mes sens. Rien d'extérieur dans ces instans ne pouvoit plus

les frapper, & dès qu'elle ouvroit la bouche, elle me captivoit; je suivois ses paroles, je prenois ses sentimens, je partageois ses craintes & j'entrois dans ses projets.

Oui je lui dois cette justice; la grace qu'elle donnoit à tout ce qu'elle prononçoit, le lui rendoit si propre, que, tout simple & tout neuf que j'étois, je m'appercevois bien que je m'intéressois moins à Monime représentée par la Demoiselle Gaussin, qu'à la Gaussin qui paroissoit sous le nom de Monime. Il est parmi les Acteurs & les Actrices des rangs différens proportionnés aux qualités qu'exige chaque genre de personnages. J'aurois voulu pouvoir remplir, à leur égard, la loi que je m'étois imposée à la fin de ma cinquieme partie. Mon silence mécontentera peut-être & Acteurs & Lecteurs. En effet, si les grands-Hommes en tout gen-

re ont des droits sur notre estime ; qu'on ne peut leur refuser sans injustice, la postérité reclame le plaisir de les connoître. Elle leur rend justice ; & cette équité, à laquelle on la force, pour ainsi dire, fait plus d'honneur à la Nature, qu'un préjugé vulgaire, qui cherche à les flétrir, ne leur peut imprimer de honte. Ce n'est donc point pour diminuer la gloire qui leur est dûe, que je me tais sur leur compte. Je n'avois point d'attention, je ne pouvois bien les connoître : voilà les motifs de mon silence.

Ah ! bon Dieu ; dira quelqu'un, ce n'est que trop nous amuser sur le Théâtre. J'en ai prévenu, cette situation, toute simple qu'elle paroît par elle-même, est la plus intéressante de ma vie. Il n'étoit pas inutile de m'y bien envisager ; cela servira à prouver combien la fortune prenoit plaisir à me favo-

riſer ; puiſqu'une poſition, qui auroit pû nuire à tout autre, va devenir la ſource du bonheur dont je jouirai par la ſuite. Non, jamais je n'oublierai cet heureux inſtant ; qu'on ne ſe fâche donc pas ſi j'y inſiſte volontiers : c'eſt aſſez annoncer que je ne ſuis pas las de ma ſituation & que je ſuis décidé de la reprendre.

Le quatrieme Acte alloit commencer, quand M. de Dorſan ſalua deux Dames qui étoient à une premiere loge du fond. Je regardois depuis quelque tems cette loge avec attention, parce qu'il m'avoit paru que, par le ſecours d'une lorgnette, on y avoit voulu connoître à qui l'on avoit obligation de l'attention avec laquelle mes regards s'y portoient même ſans réflexion. Le ſalut de M. de Dorſan me fit prendre garde à cette circonſtance, je me dis alors que ce Seigneur étoit l'objet de cette cu-

riosité, mais je vais être désabusé.

La politesse de mon nouvel ami ne m'échappa pas, je vis qu'à l'une il donna une revérence d'amitié qui annonçoit une connoissance entiere; mais que l'autre ne reçut de sa part qu'un salut respectueux, que j'ai appris depuis être plus fait pour flatter la vanité, que pour contenter le cœur. L'une & l'autre civilités lui furent rendues avec les mêmes proportions. Je le suivis des yeux, j'envisageai ces deux personnes, je m'apperçus qu'un mot qu'il me dit alors, parut les inquieter, mais un grand œil brun & brillant que la seconde Dame fixa sur moi, lorsqu'un regard timide sembloit le chercher & l'éviter tout-à-la-fois, me déconcerta. Je soupçonnai par sa vivacité à se détourner, qu'elle étoit fâchée que je l'eusse surprise; mais l'ardeur avec laquelle elle parloit à

ſa compagne, qui ne faiſoit que redoubler ſon attention à me regarder, ſembloit me dire : je vous prie de continuer, mais n'attribuez mes réponſes qu'à la diſtraction. Les yeux de cette perſonne me paroiſſoient s'animer, car je m'étois enhardi, & rien n'étoit plus capable de me retirer de cette loge : le rouge m'en monta au viſage ; & M. de Dorſan, qui s'en apperçut ſans doute, me dit :

Cher, ou je me tromperois fort, ou je ferai plaiſir à une de ces Dames que j'ai ſaluées, de vous mener ce ſoir chez elle : Je ne puis, lui dis-je, ma femme.... Ah ! votre femme, reprit-il avec vivacité. Vous êtes donc marié? Tant pis : mais qu'eſt-ce que cela fait, vous êtes à moi aujourd'hui ; je vous dois la vie, & je n'ai pas trop de la journée entiere pour faire connoiſſance avec vous. Vous ne me quitterez pas : cela eſt décidé.

Que pouvoit répondre M. de la Vallée ? C'eſt un Seigneur qui décide, & je ne puis qu'obéir. Je tâchois cependant de trouver quelques termes pour me défendre ; car mon Epouſe me revenoit à l'eſprit, & je craignois de lui cauſer quelqu'inquiétude, (il ne faut que de la reconnoiſſance pour ménager les perſonnes auxquelles on a obligation.) J'allois donc repliquer à M. de Dorſan, quand un coup d'œil jetté par mon nouvel ami ſur les perſonnes de la loge, me parut avoir lié la partie.

Que la réponſe des deux perſonnes, telle que je crus la lire dans leurs regards, me ſembla différente ! Celle à laquelle s'adreſſoit le Comte, par un geſte ſimple, lui diſoit, comme vous voudrez ; mais l'autre ſembloit timidement lui marquer ſa gratitude d'être ſi bien entré dans ſes deſirs. Cette remarque que je fis,

joint à ce que me dit M. de Dorsan, m'obligea de saluer ces Dames, & j'osé dire que si mon salut étoit une suite de politesse pour la premiere, il marquoit à la seconde combien je lui avois obligation, & cette obligation ne faisoit qu'enflâmer mes regards.

J'étois comme immobile, les yeux toujours fixés sur cette loge; si celle qui m'y arrêtoit, détournoit quelquefois les siens; bientôt, sans prendre garde à la rougeur qui couvroit son front, un mouvement involontaire les ramenoit vers moi. Leur satisfaction m'apprenoit qu'elle étoit enchantée de ne les point porter en vain de mon côté: & les miens, par leur assiduité, devoient la convaincre que ses bontés me flattoient. Il est bien doux, quand on sent naître les premieres impressions de la tendresse, de pouvoir penser ou qu'elles sont prévenues, ou qu'elles peuvent au

moins se dire, nous sommes entendues & peut-être agréés.

La Comédie finit enfin, il fallut sortir, M. Dorsan me répéta de ne point songer à le quitter. Je n'y pensois plus. En traversant les coulisses, je fus spectateur oisif de cette liberté légere réservée aux titres & aux richesses, qui fait dire une galanterie à une Actrice, qui en fait chiffonner une autre, ricaner avec celle-ci, sourire avec celle-là; en un mot qui vaut à chacune quelques faveurs, pendant que quelquefois on lâche un compliment souvent mal-adroit aux Acteurs, qui peuvent prendre quelqu'intérêt à la conduite de ces personnes qui sont leurs moitiés présentes ou futures.

Ce fut, en considérant ce spectacle de nouvelle espece, que nous nous rendîmes à la porte de la loge dans laquelle étoient les Dames que nous avions sa-

luées : les complimens furent courts & nous descendîmes. Je donnai la main à celle qui avoit paru me distinguer. Elle la reçut avec un regard timide & qui sembloit annoncer que le cœur, en balançant, auroit été fâché de ne la pas accepter: pour moi, la joie que j'éprouvois, un certain saisissement auquel je m'abandonnois sans le vouloir, me la firent saisir avec ardeur. J'appréhendai bientôt que ma hardiesse ne se sentît de ma rusticité. Je regardois M. de Dorsan & je tâchois de l'imiter : je parlois peu, par la crainte que j'avois de mal parler : je sentois que je n'étois plus à mon aise comme avec Mad. de la Vallée. J'appréhendois de déplaire, sans pénétrer encore le dessein décidé que j'avois de plaire. Le cœur n'est qu'un cahos, quand il commence à ressentir de l'amour : c'étoit ma position. Quoi qu'il en

ſoit, ſans ſortir de ma ſimplicité; mais ajuſtant mes réponſes ſur mes légeres réflexions, il me parut qu'on m'écoutoit ſans peine, & par-là je gagnois beaucoup. Il eſt vrai que je dois cette juſtice à M. de Dorſan, que préſumant l'embarras de ma ſituation, il ne laiſſoit échapper aucune occaſion de rendre l'entretien général, & qu'il y fourniſſoit ſi abondamment, que je n'avois le plus ordinairement à placer qu'un oui Madame, non Monſieur.

C'eſt de cette façon que l'Homme d'eſprit fait paroître celui qui converſe avec lui ſans l'humilier.

Ce ne fut qu'en paſſant en revûe devant les petits-maîtres du ſecond ordre, que nous parvînmes à la voiture de ces Dames, que nous avions réſolu de prendre. Je ne ſavois d'abord quel étoit le deſſein de ces jeunes

gens d'être ainsi plantés devant la porte de la Comédie. Quelques louanges, ou quelques critiques qu'ils firent des jambes & des pieds des Dames, qui montoient en carrosse, m'apprirent le motif d'une faction si singuliere, & me l'apprirent même avec reconnoissance; car la personne, à qui je donnois la main, réunit tous leurs suffrages : & si l'on est toujours flaté que son goût soit approuvé, l'on est bien plus content quand cette approbation n'est point mandiée; mais le carrosse roule, nous partons.

Où souperons-nous, Comte? dit Mad. Damville, qui étoit l'amie de M. de Dorsan, irons-nous à la petite maison? Voulez-vous venir à la mienne? Monsieur, vous serez des nôtres, (voilà M. de la Vallée bien glorieux, car l'équipage m'avoit annoncé le rang de la personne qui me parloit ainsi.) Madame, pour-

ſuivit-elle en s'adreſſant à l'autre Dame, vous ne ſerez pas fâchée que M. ſoit de la partie. Comte, je n'avois pas prévû cette petite échappée, je vous attendois ce ſoir, mais votre ami rend la partie quarrée. Je crois que Mad. de Nocourt creveroit de dépit, ſi elle vous ſavoit avec moi, Dorſan; & Monſieur mettroit dans un déſeſpoir effroyable le Chevalier de... s'il ſavoit cette rencontre.

Je fouſtrais le nom de mon rival, mais ſi l'on eût pû me voir alors, on auroit ſûrement apperçu quelqu'altération ſur mon viſage; car ce chevalier étoit le même qui m'avoit ſurpris chez la Remy, & qui ſembloit né pour me rompre par-tout en viſiere.

Mais l'un eſt à ſon régiment, continua Mad. de Damville, & l'autre eſt à ſa terre; ainſi nous n'avons rien à apprĕhender; mais à votre ſilence, pourſuivit-elle,

je vois que vous vous décidez pour l'hôtel, au risque d'y trouver des importuns, les plus fâcheux n'y seront pas, du moins.

Quand le Chevalier seroit ici, reprit la jeune Dame, je crois qu'il n'a aucuns droits de veiller sur mes actions. Un Amant de cette espece ne gagnera jamais rien sur mon cœur. Il faut moins de légereté pour me plaire.

Je suis persuadé que ce début commence à intéresser, & qu'il fait souhaiter de connoître le caractère de nos deux Dames; la seconde a à peine ouvert la bouche, quand la premiere ne nous a pas laissé le tems de lui répondre. Il faut satisfaire cette curiosité, avec d'autant plus de raison, que je n'aurai plus occasion de parler de Mad. de Damville, & que sa compagne va seconder M. de Dorsan, pour décider la fortune dont je jouis maintenant.

Je m'étendrai cependant le moins que je pourrai, car peindre des caractères c'est rebattre ce qu'on a presque toujours dit. Il suffit de les connoître en gros, le détail sort ordinairement du fond du naturel, & se dévoile par les actions.

Madame la Marquise de Damville étoit une Dame de vingt-huit ans, petite, mais bien taillée, d'une blancheur à éblouir; elle portoit dans les yeux une douceur qui prévenoit pour elle.

C'étoit une fort jolie blonde, dont l'esprit n'égaloit pas la beauté; elle n'avoit, à le bien prendre, pour se faire valoir dans la conversation, que ce qu'on peut appeller le jargon du monde, mais mariée de bonne heure à un vieillard, elle étoit tellement prévenue en sa faveur, qu'elle se flattoit de faire admirer tout ce qui sortoit de sa bouche. Ennuyée d'abord des froideurs du

mariage, elle n'avoit jamais été insensible aux ardeurs de l'Amour : infidelle sans débauche, un seul Amant avoit toujours été de saison : incapable de changer la premiere, un inconstant la trouvoit prête à l'imiter ; mais ce qui est difficile à concevoir, rien ne pouvoit lui faire renouer une intrigue qu'elle avoit cru devoir rompre. Cependant si l'on fait réflexion qu'elle s'étoit fait une loi d'être fidelle à ses Amans, on jugera facilement qu'elle exigeoit la même chose, & que trompée dans cette partie, elle l'étoit plus qu'une autre. M. de Dorsan avoit alors l'avantage de lui plaire, & cette qualité fut sans doute cause qu'il n'auroit point parlé de l'aventure qui avoit occasionné notre connoissance, si cette Dame, en lui donnant un coup leger sur le bras, n'eût renouvellé les douleurs de sa plaie, quoiqu'elle fût peu considérable.

Vous êtes bien ſenſible, Comte, lui dit-elle, qu'avez-vous donc ? Il ſe vit forcé de détailler la rencontre qu'il avoit eue ; mais, ſans rien faire perdre à ma vanité, il eut l'art de déguiſer le motif du ſervice que je lui avois rendu.

Je ne pus m'empêcher d'eſtimer Madame de Damville, quand je vis ſes tendres inquiétudes ; mais j'oubliois de dire que nous ſommes arrivés & que ce fut, en deſcendant de carroſſe, que cette Dame donna matiere à l'éclairciſſement qui mettoit le Comte de Dorſan ſur les épines : il lui auroit bien paſſé, pour cette fois, de prendre tant de part à ſa ſituation.

Mais pourquoi vous attaquer ; lui diſoit cette Dame ? Où cela vous eſt-il arrivé ? Comment Monſieur y eſt-il ſurvenu ? Votre bleſſure n'eſt-elle point dangereuſe ? Pourquoi être venu à la Comédie ? Vous ne ſortirez pas de

chez moi. L'idée seule de ce combat m'accable; mais Monsieur, en s'adressant à moi, détaillez-moi donc cette affaire; car M. de Dorsan me dissimule quelques circonstances.

Je voudrois pouvoir vous satisfaire, Madame, lui dis-je, (car tout neuf que j'étois, un coup d'œil de M. de Dorsan m'avoit appris qu'il comptoit sur ma discrétion) mais je n'ai vu que le danger où étoit M. le Comte. J'ai été assez heureux pour le dégager, je n'en sais pas davantage. Il m'a paru un honnête Homme, & je crois qu'il n'en faut pas plus pour engager à rendre service. J'ai fait ce que je devois, & je ne regarde pas plus loin.

Mais la personne chez laquelle il est entré, reprit cette Dame, est-elle jolie? Quelles sortes de gens sont-ce? A-t-il été longtems à reprendre ses esprits? Peut-on rendre quelques services à ces personnes charitables? Pour vous,

Monsieur, je veux être de vos amies: l'action est belle, fort belle. Comte, il faut s'en souvenir. Avouez, Madame, dit-elle à son amie, que M. de la Vallée est un galant homme.

Ce sortes de propos où l'ame parle d'elle-même, sans avoir recours à la réflexion, donneront une idée plus juste du cœur de Madame de Damville, que le portrait que j'en aurois pu faire.

La jeune Dame, dont chaque mot portoit dans mon cœur un trait de flamme auquel je me livrois sans y songer; (mais quand j'y aurois pensé, mon mariage m'auroit-il détourné? Non, non, c'est la Nature qui nous rend amoureux, elle nous entraîne malgré nous, & nous lui obéissons souvent sans y consentir, & le plus ordinairement avec la surprise d'avoir été si loin, ) cette Dame prit la parole & dit, en s'adressant à Madame de

Damville; Monsieur porte, sur sa phisionomie, les traits de probité dont cette action est une preuve éclatante. Elle me confirme l'estime qu'il mérite. La part que vous prenez, Madame, à ce qui regarde M. le Comte, l'intérêt qu'il inspire lui-même, & l'amitié qui nous lie, m'ordonnent de partager votre reconnoissance.

On juge bien que ce discours ne finit que par un regard jetté sur moi comme par nécessité; mais l'œil qui le faisoit, sembloit me prier de l'évaluer, & mon cœur étoit trop intéressé pour y manquer.

En vérité, Madame, dis-je à cette derniere, c'est trop priser un service que tout homme doit à la seule humanité. Si j'avois été dans le même péril que M. le Comte, j'aurois souhaité qu'on m'en fît autant, & j'ai agi par cette raison. Je lui ai été utile,

j'en suis charmé ; mais si ce bonheur pouvoit augmenter, ce n'étoit assurément que par la part que vous y prenez. Oui, je me crois heureux, puisque cette action me mérite quelque part dans votre estime.

Ah ! Comte, reprit Madame de Damville, qui ne faisoit pas attention que je n'avois adressé la parole qu'à Madame de Vambures, ( c'est le nom de la seconde Dame ; ) mais vous ne nous aviez pas dit que Monsieur de la Vallée joignoit l'esprit à la valeur ; il me paroît dangereux, Madame, tenez ferme, si vous pouvez. Oui, Comte, ses yeux lui ont plû, jugez du ravage que va faire son esprit. L'épreuve est délicate, Madame !

Monsieur de la Vallée, dit M. de Dorsan, est un ami que je me flate d'avoir acquis. Je ne le connois encore que par sa valeur, il n'est donc pas étonnant que je ne

vous aie pas parlé de son esprit.

A ce discours flateur de M. de Dorsan, je me trouvois confondu. Je craignois qu'ayant annoncé qu'il ne me connoissoit que depuis la rencontre où je lui avois rendu service, nos Dames n'eussent la curiosité de savoir qui j'étois : & dans ce cas, je ne sai ce qui m'auroit le plus couté, ou de parler de Village, ou de dire que j'étois marié. Pour sortir de cet embarras, je demandai la permission de me retirer : Madame de Damville ne s'y opposoit point, mais la surprise, que ma résolution parut causer à Madame de Vambures, rendit M. de Dorsan plus pressant pour me retenir : Je fus obligé de céder à ses instances, je lui en eu même obligation ; car je crois que j'aurois été le plus puni, si l'on m'eut pris au mot.

Je craignois, à la vérité, d'inquiéter Madame de la Vallée ; mais

mais les yeux de Mad. de Vambures me prioient de rester : je crus même y lire un ordre absolu de ne pas résister à l'invitation qu'on me faisoit, du moins je me le persuadai, & cela suffit pour me décider ; à l'abri de ce petit débat de prieres, de refus & d'acceptations, j'éludai les demandes que j'appréhendois, mais ma situation n'en étoit pas moins difficile à définir.

Je ne voyois pas, dans Me de Vambures, cette amitié agaçante de Me de Ferval ; ni cette façon ronde de Me de Fecourt, qui vous disoit si simplement : me voilà ; je suis à toi, si tu veux. C'étoit une noble timidité qui disoit bien, je suis charmée de vous voir, mais dont la bienséance régloit la retenue, pour s'attirer le respect autant que les soins. Je commençois à étudier le nouveau rôle que je devois jouer. Mon esprit n'étoit point capable

de m'inſtruire, c'étoit à mon cœur à prendre ce ſoin, mais un importun remord, que faiſoit naître mon mariage, le rendoit muet, ou du moins étouffoit tout ce qu'il pouvoit me dire.

J'étois dans cette perplexité, quand Madame de Damville propoſa de paſſer dans une Salle, où un cercle brillant l'attendoit. Chacun à l'envie y faiſoit parade de graces étrangeres, que je ne pouvois ni avoir ni copier. Je portois avec moi les ſimples faveurs de la Nature, je les donnois pour ce qu'elles étoient, & je les laiſſois aller comme elles vouloient. (Je dirai en paſſant, que ce n'eſt pas ſouvent ce qui a le moins d'attraits pour plaire au beau Sexe. Le coloris étranger flate les ſens, mais le beau naturel paſſe droit à l'ame.)

On parla de jouer; M. de Dorſan, qui m'avoit preſqu'entiérement deviné, tant par le récit

naïf que je lui avois fait en sortant de chez Madame de Dorville, que par mes demandes singulieres sur le Spectacle, voulut m'épargner la honte de déclarer que je ne connoissois point les cartes. L'amitié a toujours ses ressources prêtes pour obliger l'objet de son affection.

Ce Seigneur prétexta la nécessité de prendre un peu de repos, & passa dans un cabinet, en me priant de le suivre; étant bien-aise, dit-il à Madame de Damville, de me parler sur quelque chose relative à notre avanture. Elle y souscrivit d'un geste de tête, & il parut de part & d'autre, sur nos visages, des mouvemens bien différens, qui paroissoient cependant tous partir du même motif.

Je m'éloignois de Mad. de Vambures par nécessité, qui me perdoit de vûe sans en pénétrer la raison : Mad. de Damville

voyoit échapper l'occasion d'un tête-à-tête avec M. de Dorsan, dont la situation eut imposé silence aux critiques les plus séveres; il fallut néanmoins tous en passer par-là. J'y étois trop intéressé pour reculer, & j'étois le seul qui pouvoit faire changer cette disposition.

J'avouerai franchement que, quelque peine que j'eusse à quitter un appartement où étoit ma nouvelle conquête, (car j'en ai assez dit pour risquer ce nom,) l'amour-propre étoit dans mon cœur plus fort que la tendresse. J'évitois un affront; mais est-ce-là, dira un critique, cet homme simple? Oui, c'est lui-même, mais cet homme simple que la fréquentation du beau monde & peut-être l'amour commencent un peu à corrompre. La simplicité Villageoise sied aux champs: mais, quoiqu'on en puisse dire, dans un homme de sens com-

mun, ſi elle ne doit pas perdre tout-à-fait ſon empire, il eſt des occaſions où elle doit être forcée à céder quelques-uns de ſes droits.

J'étois donc ſatisfait de me retirer avec M. de Dorſan ; je profitai du premier inſtant pour écrire un mot à Mad. de la Vallée, afin de calmer l'inquiétude qu'une ſi longue abſence ne pouvoit manquer de lui cauſer. M. le Comte envoya mon billet par un de ſes gens, en faiſant dire que c'étoit lui qui me retenoit, qu'il me devoit la vie, & qu'il lui demandoit la permiſſion de lui faire ſa cour. (Quoi ! M. de Dorſan faire la cour à ma femme ? Je ſuis donc quelque choſe, me diſois-je ? Mais c'étoit à mon épée à laquelle j'en avois obligation, & cette ſource de gloire me paroiſſoit bonne.)

Allons, ami, me dit M. le Comte, quand le commiſſion-

naire fût dépêché, je vous ai satisfait sur les motifs de mon combat avec ces trois hommes, dont votre valeur m'a débarrassé : vous avez vu ma sincérité, il est maintenant question de m'éclaircir naturellement sur votre état & sur votre fortune.

J'allois commencer mon Histoire, quand il m'interrompit, pour me dire : la naissance n'y fait rien, je n'y puis toucher, ce que vous m'en avez déclaré me suffit, & loin de diminuer mon estime, la sincérité que vous avez fait paroître l'augmente ; mais votre état présent, voilà où je puis vous être bon à quelque chose, & c'est là-dessus que je vous demande de m'instruire.

Mon état, comme vous voyez Monsieur, lui dis-je, est décent, & meilleur que je n'aurois osé l'espérer ; un hazard m'a fait voir une Demoiselle d'un certain âge, elle a voulu m'épouser, je n'a-

vois garde de refuser, nous nous sommes mariés. Elle a un bien fort honnête dont la possession m'est assurée; mais je suis jeune, & je vois tant de personnes qui se sont poussées, je m'imagine que je pourrois faire comme eux. Je voudrois profiter de mon âge, pour monter plus haut. Il faut des amis, car l'on dit que c'est par eux qu'on parvient.

C'est-à-dire, que vous ne faites rien, me dit-il; mais que vous ne seriez pas fâché de trouver à vous employer: Eh bien, je serai cet ami qui vous secondera; comptez sur mes soins; mais dites-moi, n'avez-vous encore rien tenté?

Oh! qu'oui, Monsieur, repris-je, j'ai été à Versailles il y a quelques jours pour demander la protection de M. de Fecourt; mais ce Monsieur est singulier. Je crois avoir eu le malheur de lui déplaire; tenez, jugez Mon-

sieur, je vais vous raconter ce qui s'est passé. Il m'avoit placé, c'est-à-dire, qu'il m'avoit donné un poste qu'il ôtoit à M. de Dorville, (chez lequel aujourd'hui le Chirurgien a visité votre blessure,) & cela parceque ses infirmités l'empêchent de vaquer à son emploi. J'avois accepté, mais quand j'ai vû son épouse venir employer la clémence de M. deFecourt, & que celui-ci objectoit pour excuse, que l'impuissance dans laquelle il étoit de l'obliger, venoit de ce qu'il m'avoit accordé la place, j'ai cru devoir la refuser.

C'est donc par-là que vous avez fait connoissance avec Madame de Dorville, reprit le Comte de Dorsan. Cette femme mérite un meilleur sort, & si Fecourt ne fait rien pour elle, je lui rendrai service.

Ce qui me parut prononcé avec un air animé, qui me con-

firma ce que m'avoit fait augurer leur premiere entrevûe.

Quant à ce qui vous regarde, continua-t-il, je ne suis point étonné que votre conduite ait déplu à Fecourt, ce sont de ces générosités qui sont trop contrastes avec le caractere de ses pareils pour ne pas les piquer; car ils sont forcés d'y rendre hommage, & ils seroient tentés de les imiter, si leur état n'avoit pas chez eux abatardi la Nature. Ne vous chagrinez point, je puis y suppléer, sans mettre à de si rudes épreuves l'honneur, que je vous approuve d'avoir suivi dans cette occasion. Dites-moi, je vous prie, qui donc vous avoit donné cette connoissance? Car c'est un homme difficile que ce Fecourt.

Madame sa sœur, lui répondis-je. Diantre, vous étiez en bonnes mains, reprit-il, elle vous vouloit sans doute à Paris.

Cette grosse maman est de bon goût, & rarement donne-t-elle sa protection *gratis*. Vous n'aurez pas fait le Nigaud, & vous lui aurez plu.

Je dois vous prévenir, Monsieur, continuai-je en l'interrompant, que je dois à Mad. de Ferval les bontés de Mad. de Fercourt. Un éclat de rire, que le Comte ne put retenir, me fit connoître qu'il commençoit à démêler toute mon histoire. Je n'avois parlé de Mad. de Ferval, que pour éloigner les idées qu'il commençoit à prendre sur Mad. de Fecourt & sur moi, parce que je craignois que quelqu'indiscrétion de sa part ne me nuisît auprès de Mad. de Vambures; mais je vis alors que, pour éviter un soupçon, je lui en donnois un double. Un mot qu'il lâcha adroitement sur le Chevalier, qui étoit maintenant le tenant de cette Dévote, me fit sentir qu'il

n'ignoroit rien, & qu'il valoit mieux me taire que de travailler à le faire revenir d'un préjugé qui lui paroissoit si bien établi.

C'est bien entrer dans le monde, me dit-il, mais je suis jaloux de vous faire du bien. Reposez-vous sur moi ; je vaudrai bien ces Dames, & peut-être ne vous en coutera-t-il pas si cher. Il m'obligea alors de lui faire un récit circonstancié de mon mariage, sur lequel je ne déguisai rien, craignant de le trouver trop instruit.

Le Laquais de retour vint présenter à M. le Comte, les complimens de ma femme, & l'assurer qu'elle se croiroit très-honorée de la visite qu'il vouloit bien lui faire espérer : elle me prioit de rentrer de bonne heure.

Nous nous verrons demain, me dit M. de Dorsan en se levant ; je sais à présent ce qu'il vous faut, & nous prendrons ensemble les voies nécessaires pour votre avan-

cement. Je connois quelqu'un en état de nous ſeconder, & qui, je crois, s'en fera un vrai plaiſir. Rentrons.

Nous paſſâmes donc dans la Salle, où chacun étoit occupé de ſon jeu. Mes yeux n'eurent pas de peine à rencontrer ceux de Madame de Vambures, qui, au moindre bruit, avoit regardé du côté de la porte. Je m'approchai de la table où elle étoit. Madame de Damville, qui étoit de ſa partie, faiſoit un bruit affreux. Elle battoit les cartes, les prenoit & les rendoit ſans y avoir rien fait, peſtoit contre un gano, ſe déſeſpéroit d'une entrée à contre-tems, & en un mot crioit contre tout. Madame de Vambures au contraire, avec une douce tranquillité, rioit d'une faute, badinoit d'une remiſe, étoit ſurpriſe ſans agitation d'un codille & ne penſoit ni à l'un ni à l'autre dès qu'elle y avoit ſatisfait.

Je croiois que la premiere se ruinoit, & que la seconde s'enrichissoit de ses dépouilles: mais quel fut mon étonnement, quand à la fin de la partie, je vis Madame de Vambures, en faire tous les frais que ramassoit Madame de Damville, en répetant cent fois que, sans les étourderies de ses associés, dont elle étoit victime, elle auroit dû gagner le triple ou le quadruple. Je ne sais qui me parut le plus étonnant, ou l'avidité de l'une, ou la douceur de l'autre.

On se mit à table, le souper ne produisit pour moi aucun nouvel incident, &, quoique M. de Dorsan ait pû me dire, un air respectueux m'ayant fait prendre le bout de la table, je ne pus être auprès de Mad. de Vambures. Ses yeux me reprocherent ce défaut d'attention qu'elle auroit mieux apprécié en le traitant de timidité imbécille. Je n'avois point assez

d'art pour me contraindre, & mes regards cherchoient à lui faire mes excuſes d'une façon ſi claire, que le Comte de Dorſan fut obligé de me rappeller à moi-même, par un geſte inſenſible à tout autre qu'à moi.

Je ne vous rapporterai pas toutes les ſornettes qui ſe débiterent. Je vous dirai ſeulement que, ſi un motif plus preſſant que la bonne chere ne m'eût, pour ainſi dire, attaché à la table, j'aurois trouvé la ſéance fort longue. On ſe leva, chacun ſortit : M. de Dorſan me dit qu'il me remettroit chez moi.

Qu'allez-vous faire, Comte? dit auſſi-tôt Madame de Damville. Vous prétendez ſortir! Cela eſt miſérable, vous reſterez, vous reſterez, il y a un lit pour vous. Monſieur, prenez ſon équipage, me dit-elle : mais non, Madame Vambures a le ſien, c'eſt le même quartier, ou ſi Madame ne

veut pas, mes gens vous reconduiront, Monſieur.

Dans ces diverſes propoſitions, anxquelles je ne répondois que par des courbettes, celle de profiter du carroſſe de Madame de Vambures m'avoit infiniment flatté, & j'y aurois volontiers arrêté Madame de Damville. Mais M. le Comte, qui appréhendoit peut-être autant de reſter que j'aurois eu de plaiſir qu'il le fît, déclara abſolument qu'il nous remeneroit l'un & l'autre. Ce fut à travers mille propos de Madame de Damville que nous partîmes.

Dorſan, ménagez-vous. Comte, de vos nouvelles demain dès le matin. Monſieur, vous lui avez ſauvé la vie, je vous charge d'en répondre. Adieu, Madame, deux braves vous conduiſent, ne craignez rien. Monſieur, venez me voir.

J'allois oublier de vous dire que j'eus beaucoup d'obligation à

l'énorme panier de Madame de Vambures, qui, en remplissant tout le fonds du carosse, m'apprit que je devois m'asseoir sur le devant : car si j'avois vu une place vuide dans le fond, j'aurois cru devoir la remplir.

La conversation que nous eûmes pendant la route fut fort stérile, & sans M. de Dorsan, qui en faisoit presque tous les frais, elle seroit tombée à tous les instans. J'aimois, j'étois aimé ; jose m'en flater, la suite le prouvera ; & dans ces positions, l'esprit rêve bêtement sans rien fournir : aussi nous ne répondions à Monsieur le Comte, que par monosyllabes. Qui connoît bien ces situations, doit sentir combien elles ont de charmes. Chacun se flate intérieurement que cet embarras a un motif enchanteur qui montre son pouvoir.

Pour moi, je dirai franchement que, quelque impression qu'eussent

qu'eussent fait auparavant sur moi le sacrifice de Mademoiselle Haberd, les avances de Madame de Ferval, la franchise de Madame de Fecourt, le trouble de Madame de Vambures, me causoit un ravissement que je n'avois jamais éprouvé. Il me paroissoit favorable à des desseins naissans, auxquels je m'abandonnois, sans trop bien démêler quelle en seroit l'issue. Le respect, que l'amour m'inspiroit, ne me permettoit point d'espérer une liaison passageré, & mon mariage étoit une obstacle invincible à ce que je pusse prévoir que je parviendrois un jour à obtenir l'objet de cette nouvelle tendresse.

Pendant toutes ces réflexions, nous remîmes Madame de Vambures chez elle, & M. de Dorsan obtint la permission de m'y présenter au premier jour; il n'y avoit qu'un pas pour entrer chez moi, je saluai M. le Comte, & je m'y

rendis à pieds, quoiqu'il eût la bonté de m'y accompagner.

En entrant, j'entendis dès l'escalier, Madame Allain, qui tâchoit de calmer l'inquiétude de ma femme.

Eh! mais, Madame, disoit-elle, à quoi bon se chagriner? Il est en bonne maison, il ne peut rien lui arriver. Pardi il auroit bien fallu que je me fusse inquiétée, quand feu mon Mari passoit les nuits dehors. Il n'étoit pas si bien que le vôtre. C'étoit au cabaret qu'il restoit, oui au cabaret, & j'aurois été triste; quelle sotte? Oh! que non. Demandez à Agathe. Quand je savois cela: il se divertit, disois-je; eh bien, à bon chat bon rat: j'appellois mon Compere, & je l'attendois en riant. Ne venoit-il point à minuit? Bon soir compere, disois-je à mon voisin, allons, allons petite fille, allons nous coucher, il viendra quand il voudra. Dame

voilà comme il faut faire, voudriez-vous avoir toujours votre Mari à votre ceinture. Cela ne se peut: Voisine, il est jeune, il doit s'amuser, il faut prendre patience, je n'avois pas vingt ans quand cela m'arrivoit ; vous passez quarante, beau venez-y-voir : divertissons-nous, le tems passera & le ramenera.

Mon âge que vous me rappellez si souvent, reprit mon Epouse d'un ton aigre, ne me rend que plus inquiéte. J'entrai sur ces paroles, & plein des mouvemens que Madame de Vambures avoit allumés dans mon cœur, je sautai au col de mon épouse, en lui faisant mille excuses de mon retard, & mille remerciemens de ses inquiétudes. Je lui racontai en abrégé mon aventure & ses suites, si l'on excepte Madame de Vambures, dont je n'osai pas même prononcer le nom. Plus mon cœur me sollicitoit d'en parler,

& plus je me croiois obligé à la discrétion sur cet article.

Ah ! bon Dieu, s'écria Mademoiselle Haberd : quoi! vous avez mis l'épée à la main contre votre prochain : n'avez-vous point blessé ?

Non, ma chere femme, lui répondis-je ; j'ai sauvé la vie à un des premiers Seigneurs de la Cour.

Ah ! que Dieu est grand, reprit-elle, c'est lui qui vous a envoié-là pour délivrer cet homme qui alloit périr ; qu'il soit béni, vous n'avez jamais manié d'épée, vous vous en servez avantageusement, j'y vois le doigt de la Providence.

Ah-çà, dit Madame Alain, le voilà sain & sauf, voilà le mieux ; ce que Dieu garde, est bien gardé, adieu ma mie, soiez donc tranquille. Elle vous croioit perdu, la pauvre enfant, continua cette femme en s'adressant à moi,

le tems la corrigera. J'ai été comme cela au commencement de mon mariage, mais cela a bientôt paſſé. Dame il y a tems pour tout. Quand je marierai cette petite fille, elle fera de même : voilà le monde. Allons, vous êtes enſemble, bonne nuit, & plus d'inquiétude, il eſt jeune, il en fera bien d'autres, qui n'auront pas d'auſſi bons motifs.

Elle deſcendoit en diſant toujours : attendons, attendons, le tems la changera. Je reſtai avec mon épouſe, ce fut alors qu'elle me fit part des frayeurs que lui avoit cauſées mon récit, & toute en parlant, elle preſſoit la cuiſiniere de deſſervir, & défaiſoit toujours en attendant quelques épingles. Je n'avois pas encore eu le tems de calmer ſes craintes qu'elle étoit dans ſon lit.

Venez, mon cher, me dit-elle, vous aurez le tems de me dire le reſte. Que Dieu eſt bon de vous

avoir préſervé de ce péril ! Pendant cette exclamation, j'avois achevé de me déshabiller, & ma chere épouſe, oubliant mes dangers & les graces que javois reçues de la Providence, ne penſa qu'à ſe certifier que ſcn mari exiſtoit. Je ne lui donnai pas lieu d'en douter. Que d'actions de graces ne rendoit-elle pas à Dieu intérieurement d'avoir délivré ſon époux des mains de trois aſſaſſins ! J'avouerai que ſi elle avoit lu dans mon cœur, elle y auroit découvert que Madame de Vambures, méritoit de partager ſa reconnoiſſance.

Je n'étois pas éveillé le lendemain, qu'on me remit un billet de Madame de Fecourt, qui m'ordonnoit de me rendre chez elle ſur les onze heures pour affaires importantes. Madame de la Vallée voulut le voir ſans s'en rapporter à ce que je lui en diſois, & ſi elle me permit de me

lever pour me rendre au rendez-vous, ce ne fut pas sans m'avoir témoigné l'agitation qu'elle auroit jusqu'à mon retour. Je lui promis de ne point tarder. Que de tendres embrassemens me prodigua-t-elle, avant d'ajouter foi aux sermens que je lui faisois pour garantir la parole que je lui donnois! Qu'on dise tout ce qu'on voudra, si quelqu'un en a fait l'épreuve comme moi, il conviendra que la dévotion a pour émouvoir la tendresse, des ressources inconnues à tous ceux qui ne professent pas ce genre de vie. Oui, dès que j'étois avec mon épouse un moment, j'oubliois tout le reste. Telle charmante que m'ait parue Madame de Vambures, telle profonde que fût l'impression qu'elle m'avoit faite, j'avouerai nuement que les charmes que je goûtois dans les bras de ma femme, me rendoient infidelle à l'amour que je sentois pour la premiere.

Que le cœur de l'homme est inçompréhensible ! Je n'avois pas quitté le lit, que l'idée de mon épouse céda dans mon esprit, à celle de mon amante, & je redevins tout autre. J'aurois souhaité pouvoir lui rendre visite à l'instant : mais, me disois-je, puis-je donc le faire ? M. de Dorsan, lui a demandé permission de m'y présenter, ainsi je ne dois pas y aller sans lui. Voilà comme la réfléxion me servoit, mais ce n'étoit pas sans pester contre l'usage de la Ville. Vive la campagne, continuois-je ; au village, Pierrot est amoureux de Colette, ils n'ont pas besoin d'introducteur, si Colette est d'accord avec Pierrot. Mais je suis marié ! ( Vous voiez que je commençois à raisonner. ) Eh ! qu'importe, me répondoit mon cœur : tu vas bien chez Madame de Fecourt, nonobstant ton mariage, si l'intérêt t'y conduit, l'Amour y entre pour quelque chose

chose d'une, part ou de l'autre. C'est ainsi que cette passion, quand elle maîtrise un cœur, a toujours des ressources pour faire valoir ses projets, ou pour autoriser ses entreprises.

Après avoir fait toutes ces réflexions, je me déterminai à prendre mon épée pour me rendre chez Madame de Fecourt. Je vous avoue qu'en la touchant, mon amour propre se divertissoit de voir qu'elle ne passeroit plus à mon côté pour un simple ornement. J'allois partir, quand Madame de la Vallée me pria de revenir au plutôt, d'autant plus qu'elle se trouvoit un peu indisposée. (Je n'aurois pas cru que cette indisposition, qui ne consistoit que dans un léger mal de tête, que j'attribuois à l'insomnie, alloit me préparer bien de l'embarras, en m'ouvrant une nouvelle route pour venir à la fortune.

Je ne voiois point de danger dans l'état de ma femme, ainsi je me rendis chez Madame de Fecourt; j'y trouvai son frere, qui, sans me donner le tems de le saluer, (car les momens sont chers à ces Messieurs, & ils comptent pour perdus, tout ce qu'ils passent sans calculer. Je crois même que le plaisir n'auroit point d'attraits pour eux, s'il n'étoit mêlé de calculs; & je serois presque tenté de penser que c'est-là la principale raison qui engage les financiers à avoir des maîtresses à gages. Ils entrent dans le détail de leurs maisons, de leurs habits, tout cela les fait nombrer & les satisfait: de-là, les plaisirs auxquels cette occupation sert de prélude, en deviennent plus séduisans pour eux.)

Quoi qu'il en soit de ce goût général, celui-ci avec un sourcil froncé, & comme j'ai dit, sans attendre mon salut, dit à sa sœur:

Oui c'eſt ce jeune homme-là : que voulez-vous que j'en faſſe ? Je ſaiſis une occaſion avantageuſe & prompte, il s'aviſe de trancher du généreux. Choiſiſſez mieux vos gens, ma ſœur, ou du moins endoctrinez-les auparavant de me les envoier. Eh bien, mon ami, continua-t-il en ſe tournant de mon côté, & en me portant une main ſur l'épaule, as-tu réfléchi ? Es-tu revenu de ta ſottiſe ?

Ce geſte familier, qui n'auroit pas choqué M. de la Vallée deux jours auparavant, parut de trop à l'ami de M. de Dorſan : & ſans la crainte d'indiſpoſer Madame de Fecourt contre moi, je me ſerois retiré : mais enfin je pouvois avoir beſoin d'elle & même de ſon frere : je me contentai de répondre au dernier avec moins de ſoupleſſe.

Non, Monſieur lui dis-je, je crois avoir ſuivi l'équité dans ce que j'ai fait, & que vous traitez

de sotise. J'ai peu de lumieres pour distinguer le bien & le mal; mais quand mon cœur me dit, fais telle chose, je le fais: & je ne me suis point trouvé jusqu'à présent dans le cas de le regretter. Je connois maintenant Monsieur de Dorville, son état fait compassion, & mérite que vous ne le priviez pas de sa seule ressource. Je suis jeune, je me porte bien, j'ai de quoi vivre absolument, je puis attendre. Celui que vous déplaciez, attend tout de vos bontés; il est malade, & peut-être en danger, vos secours lui sont absolument dus. Je m'en rapporte à Madame.

Ah! le beau discours, reprit-il, ma sœur: je crois qu'il vient me répeter le sermon, vous le voiez, ce n'est pas ma faute. Je ne puis rien maintenant pour lui.

Mais, dit Madame de Fecourt, qui dans le fond étoit bonne, & qui n'avoit point encore ouvert la

bouche : mais ce gros Brunet me paroît avoir raiſon. Je ne connois point Dorville, pourquoi le revoquer, qui eſt-il ?

C'eſt un gentilhomme gueux, reprit le frere, qui s'eſt amouraché d'un joli viſage, & voilà tout leur patrimoine. Cela convient bien, ma foi, à ces petits Houbereaux. Ils ont recours à moi, j'ai placé le mari, il eſt toujours malade, la femme fait la bégueule, il ne peut rien faire, je le chaſſe : ai-je tort ? Je n'aurois qu'à avoir dans mes bureaux cinq ou ſix perſonnes inutiles comme celle-là, cela iroit bien. Ah ! oui cela iroit bien.

Ce n'eſt pas ſa faute, Monſieur, s'il eſt indiſpoſé, lui dis-je, & auparavant de l'être, il vous a ſans doute contenté.

J'aurois bien voulu voir qu'il ne l'eût point fait, reprit avec impatience mon financier : mais n'en parlons point. Dorville reſte en

place ma sœur, cela est décidé; je n'ai rien de vaquant, que ce garçon attende. Continue, continue, tu feras un beau chemin. Eh! morbleu, dépouille-moi cette sotte compassion, nous n'aurions qu'à l'écouter, nous serions étourdis de cet impertinent son, depuis le matin jusqu'au soir. Tu ne seras qu'un nigaut, tant que tu penseras ainsi; & si tu parvenois à ma place, avec tes beaux sentimens, tu t'abîmerois où les autres s'enrichissent.

Peut-être, Monsieur, lui dis-je, pour adoucir la contrainte qu'il se faisoit en conservant à M. de Dorville, son poste, peut-être si vous lui donnez aujourd'hui du pain, n'aurez-vous pas besoin de lui en fournir long-tems, & sa veuve...

Il est donc bien mal, me dit-il, c'est autre chose: & sa femme est jolie, on fera quelque chose pour elle dans le tems. Si son

mari meurt, c'eſt un aimable enfant, nous verrons ce qui lui conviendra. Dites lui ce que vous venez d'entendre, & rendez-moi compte de l'état du mari & de la réponſe que vous aura fait ſa veuve : car autant vaut : vous me ferez plaiſir. Adieu, je trouverai quelque poſte qui vous conviendra, mais ne ſoiez plus ſi ſot, ſi vous ne voulez pas vous perdre. Je vais vous amener mon Médecin, ma ſœur; adieu mon ami, il a une phiſionomie qui promet; ſervez-moi bien, je vous aiderai.

Voilà comme penſent la plûpart des gens; ils croient pouvoir vous emploier à tout, dès qu'ils vous ſont utiles, ils penſent qu'il n'y a qu'à commander : ſi vous ne les refuſez pas, vous êtes leur ami, & l'idée de votre complaiſance, ſurtout pour certains articles, les diſpoſe totalement en votre faveur. Je ne pris pas garde aux politeſſes de Fecourt, mais je

me trouvai piqué de la derniere apostrophe en sortant. ( Servez-moi bien auprès de Madame de Dorville, & je vous aiderai.) Je croiois par ces paroles, me voir chargé d'un rôle dont j'ignorois les fonctions, mais qui cependant me faisoit peine. J'allois tâcher de m'en instruire, quand je vis s'éclipser celui qui prétendoit que je le remplisse; je restai tout étonné, & je ne sortois point de ma place.

Approche, cher enfant, me dit Madame de Fecourt; sais-tu bien que tu as furieusement courroucé mon beau frere. Il ne vouloit plus rien faire pour toi, ou tout au plus il étoit décidé de te confiner dans la Province.

Que pouvois-je faire? lui dis-je, on me donne la dépouille d'un malheureux qu'une belle femme réclame pour lui, irai-je la disputer contre elle? Est-ce que je voudrois vous ôter quelque chose qui vous

ſeroit plaiſir, par exemple? Non aſſurément: je ne me ſens point capable de cette cruauté, & ſi je ne puis devenir riche que par-là, je ne le ferai jamais. Elle eſt donc belle cette Dorville, reprit en m'interrompant la malade: c'eſt-à-dire qu'elle t'a touché, avoue de bonne foi que tu as été ſenſible. Quel âge a-t-elle?

Vingt-ans, lui répondis-je. Ah! fripon, voilà une terrible épreuve, dit-elle en ſe levant à moitié. Ah! je ne ſuis plus ſi étonnée de votre générosité. Que mon frere la trouve déplacée tant qu'il voudra, pour moi j'en vois l'excuſe dans les yeux & l'âge de cette belle perſonne, & le motif dans votre cœur. Eh! Mademoiſelle Habert, que dira-t-elle? la pauvre femme! C'eſt bien: c'eſt bien. Mais ſais-tu que je ne ſuis pas encore hors de danger.

J'en ſuis mortifié, Madame, dis-je, je ſouhaiterois de tout

toit de tems à autre un coup d'œil en dessous pour voir en quel état étoit sa poitrine; puis les relevant sur moi, elle paroissoit contente d'y voir mes yeux attachés qui s'animoient par ce spectacle.

Sais-tu bien que ta présence est dangereuse, reprenoit-elle alors: mais si j'allois mourir? Ah! Dieu est bon.

Banissez, Madame, lui dis-je vivement, cette idée qui me pénetre de douleur. Le pauvre enfant, dit-elle, il s'attendrit: en prononçant ces mots, elle avança ses bras vers moi, j'allai au devant, & je lui imprimai ma bouche sur cette grosse gorge, dont je ne pouvois me détacher quand un bruit imprévu m'obligea de me retirer.

Ce mouvement ne peut surement point être attribué à l'amour. J'étois touché de l'idée de la mort dont m'avoit parlé cette Dame à laquelle j'avois des obli-

obligations ; la gratitude qu'elle me témoignoit pour mon attendrissement, fit seule tout l'effet qu'on vient de voir : il est souvent des caracteres d'amour qui échappent, & qu'on donne ou qu'on reçoit par reconnoissance, ou par quelqu'autre motif, sans que le cœur y entre pour rien.

Je me retirai donc de cette posture, & je fis fort bien : car c'étoit Monsieur de Fecourt qui revenoit avec son Médecin, qu'il avoit promis, en sortant, d'amener au plutôt à sa sœur.

Madame de Fecourt rendit à ce grave personnage un compte précipité de son état ; le ton, dont elle s'exprimoit, sembloit lui dire, vous êtes un imposteur, finissez & retirez-vous ; & m'adressoit équivalement ces paroles, il est venu bien mal-à-propos : je commençais à espérer pour ma vie, mais cet assassin vient en arrêter le progrès.

Quelques coups d'œil que cet Dame lâcha ſur moi, en prononçant le peu de mots qu'elle diſoit à ſôn Médecin, plus que la vivacité qu'elle devoit avoir dans le ſang, ne permirent pas à l'Eſculape de douter des motifs de l'impatiene que lui témoignoit ſa malade.

Cela auroit peut-être été plus loin, ſi Monſieur de Fecourt, pour mettre ce moment à profit, ne m'eut fait ſigne du doigt de m'approcher d'une embraſure de fenêtre où il s'étoit retiré.

Je ſuis charmé de vous retrouver encore ici, jeune homme, me dit-il: Avez-vous bien penſé à ce dont je vous ai parlé tantôt? De quoi eſt-il queſtion, répondis-je, comme ſi j'étois étonné? Je dois cependant avouer qu'il n'avoit point ouvert la bouche ſans me mettre au fait de ce qu'il eſpéroit de moi; mais je faiſois l'ignorant pour tâcher d'en éluder la déci-

ſion qui ne pouvoit que lui déplaire, & par-là me faire perdre ſes faveurs.

Il eſt de ces états où l'opulence rend les deſirs impetueux ; on croit alors qu'il ſuffit de les ſentir ou de les faire paroître pour avoir droit de les voir couronnés. L'appas que l'or a pour ceux qui le poſſedent, leur fait croire facilement que perſonne ne peut réſiſter à ſon amorce. Il eſt dans la nature de prêter aux autres les ſentimens que nous favoriſons. Delà un financier ſe croit ſûr du ſuccès, dès qu'il ajoûte à ſes propoſitions, je vous donnerai. Il eſt vrai que ce terme, à leurs yeux, augmente d'autant plus de valeur, qu'ils ont moins coutume de le mettre en uſage, & ils ne peuvent ſe perſuader qu'il y ait des façons de penſer différentes de la leur.

Plein donc de ces idées, M. de Fecourt me dit, la Dorville

m'a parue jolie, son mari est un homme confisqué, elle est jeune & elle aura besoin de secours, tu n'as qu'à lui dire de s'adresser à moi.

Monsieur, lui répondis-je, cette proposition auroit plus de force, si elle étoit faite par vous-même. Je ne connois point Madame de Dorville; mais vous, qui protegez son mari, qui le soutenez dans son poste, vous avez plus de raison de faire valoir vos intentions. Je suis peu propre à les lui bien rendre.

Que tu es nigaut, reprit ce financier; je te le dis, il faut que tu la voye, mes occupations ne me permettent pas les assiduités. Tu lui diras que je l'aime & que non-seulement je lui donne la confirmation de l'emploi de son mari, (prends bien garde que c'est à elle à qui je le donne) mais que je veux encore pourvoir à tous ses besoins. Je ne lui demande, pour

pour toute reconnoissance, que de venir après demain chez moi, & là nous reglerons tout ensemble ; n'oublie rien pour réussir, tu as de l'esprit, & ce service te vaudra plus auprès de moi que la recommendation de ma sœur ou de qui que ce soit.

Je vous avoue que je ne conçois rien à ce que vous exigez de moi, lui dis-je piqué au vif : j'irois parler d'amour à une personne que je ne connois point, & cela pour vous, mon cœur ne peut s'y résoudre. Pour moi, je crois que quand on aime, on le dit soi même ; si la tendresse est réciproque, on vous répond de même : mais je n'entends rien à ces traités, par lesquels des tiers marchandent un cœur que les offres doivent décider. Ne soiez point faché, Monsieur, mais je me vois inutile dans cette circonstance.

Dans ce cas, me dit-il, tu n'as

pas besoin de moi, tes sentimens heroïques feront ta fortune; suis-les & tu verras de quelle belle ressource ils te seront. Je trouverai quelqu'autre qui saura décider mes faveurs en servant mes desirs. Tu ne feras jamais rien, je te le prédis; ma sœur dit que tu as de l'esprit, & moi je vois que tu n'es qu'une bête.

Il se retira en me jettant un coup d'œil dédaigneux accompagné d'un souris moqueur, auquel je ne répondis que par une courbette, dont je ne pourrois dire la valeur : mais quelqu'affligeante que fut pour moi la conclusion de ce discours, je sentois qu'intérieurement mon cœur me disoit, tu as bien fait la Vallée, tes beaux yeux, tes traits, ta jeunesse te mettent dans le cas de t'emploier pour toi auprès des femmes; & tu n'es pas taillé pour être le messager de Fecourt.

J'avouerai cependant que, si

Monſieur de Dorſan ne m'avoit pas fait compter ſur une protection puiſſante de ſa part pour décider ma fortune, peut-être mon cœur eut-il été moins glorieux : mais j'avois ſa promeſſe & cela ſuffiſoit pour ſoutenir mes ſentimens.

Dans cette diſpoſition, je ſuivis Monſieur de Fecourt auprès du lit de la malade. L'entretien que je venois d'avoir, en me piquant, avoit animé mon viſage d'une rougeur que la honte imprime comme le plaiſir. Qu'il eſt beau, dit ſans façon la malade... Oui dit gravement le Médecin, ce viſage eſt aimable ... Mais il ne fera jamais rien, ajouta brutalement le financier ... & parlant auſſitôt au premier, que dites-vous de l'état de ma ſœur?

Ce qu'on lui a ordonné juſqu'à préſent, répondit-il, eſt bon, il n'y a qu'à continuer : mais qu'on la laiſſe en repos ; car je lui trou-

ve le sang très-ému. Un regard qu'il me jetta, en prononçant ces dernieres paroles, me fit sentir que l'ordonnance venoit de se regler sur l'impression qu'avoit fait le gros garçon.

Et en effet seroit-il possible qu'un homme qui n'a jamais vu le malade qu'il visite, pût dans l'instant si bien prendre son tempérament & son état qu'il décidât infailliblement ce qu'il lui faut : rien n'echappe à ces prétendus Docteurs. Un coup d'œil, un discours les reglent mieux souvent que le battement d'une arterre, auquel ils paroissent fort attentifs.

Si sa malade avoit osé, elle lui auroit donné un démenti qui se seroit trahi lui-même, mais ce seroit un crime irremissible de s'opposer aux décisions de la Faculté. Elle, qui n'y entendoit aucunes façons, auroit peut-être eu cette témérité, si son frere, en la pre-

venant, n'eut prescrit d'un ton imperieux que chacun eût à se retirer. Son discours ne pouvoit s'adresser qu'à moi, mais je pense qu'il voulut le rendre général, moins pour ne pas me parler directement, que pour se flatter de faire obéir un grand monde à ses ordres.

Je saluai la malade, qui me recommanda de nouveau à son frere, mais il ne lui répondit que ces mots & même sans se détourner; il fait ce que je lui ai dit, c'est à lui d'obéir, & je me charge de sa fortune. S'il ne veut point, je ne puis le forcer, adieu: & il partit sans me regarder quoique je me fusse rangé pour le laisser passer.

Je fus obligé de le suivre. Je passai chez Madame Dorville, non pour m'acquitter de la commission de Monsieur de Fecourt, mais pour lui faire part que l'emploi de son mari lui étoit conser-

vé. Elle étoit sortie, & le Domestique m'apprit que Monsieur de Dorville étoit fort mal, & que je ne pouvois le voir. Je me rendis chez moi.

En rentrant, je trouvai Agathe sur la porte. Vous êtes bien raisonnable aujourd'hui, me dit-elle, Monsieur de la Vallée : passez-vous donc si vîte ? J'aurois cru manquer à la politesse si je n'eusse répondu à l'invitation qu'elle me faisoit d'entrer. J'eus un instant de conversation avec cette petite personne, qui ne fut pas assez intéressante pour être rendue. I lme suffira de dire en gros que son langage étoit moins pétulent que celui de sa mere, parce qu'il y entroit plus d'art. Ah ! si vous aviez vu l'inquiétude que votre femme eut hier, disoit-elle, quand elle ne vous vit pas revenir, vous auriez bien connu le pouvoir que vous avez sur son cœur. Ma femme est bonne, Ma-

demoiſelle Agathe, lui dis-je, & je vous ſuis obligé de travailler à augmenter ma reconnoiſſance pour elle. C'eſt d'un bon cœur. Auſſi le ſuis-je reprit-elle, mais vous devez la partager cette reconnoiſſance, car ma mere & moi nous entrions bien ſincerement dans ſes peines. Oui nous étions inquietes, on ne ſavoit que penſer & tout nous allarmoit. Je ne diſois mot par exemple moi, mais je n'en penſois pas moins.

Je ne ſuis point ingrat, repris-je, & vous pouvez être perſuadée que je reſſens, comme je le dois, la part que vous prenez à ce qui peut m'arriver.

Je lui baiſai alors la main qu'elle m'abandonna en feignant de la retirer. Je voulois lui marquer par ce geſte la ſincerité de mes paroles, & ſes yeux, par leur vivacité, annonçoient que la petite perſonne n'étoit pas fâchée

de l'impreſſion qu'elle croyoit m'avoir faite, quand ma femme entra, ſoutenue par Mad. Allain.

J'avois raiſon de dire que je vous avois entendu, me dit ma femme. Cela eſt fort joli, Mademoiſelle. En vérité je ne me ferois pas attendue à cette incartade de votre part, la Vallée. Il vous faut de la jeuneſſe : cela eſt beau.

Je quittai rapidement priſe, & ſans trop ſavoir ce que j'allois dire, je me tournai du côté de ma femme avec plus de tranquillité ſur le viſage que dans le cœur. Mademoiſelle, lui disje, me racontoit juſqu'à quel point vous fûtes inquiete hier au ſoir; touché de vos bontés, je lui marquois ma reconnoiſſance de ſon attention à me les faire connoître. Je ne vois rien là qui puiſſe vous fâcher.

Eh bien ma mie, reprend Madame Allain, quel mal à cela ? Cette

Cette petite fille vous aime, elle prend part à vos peines, elle les raconte d'une maniere touchante, on lui exprime qu'on lui est obligé, grand venez-y-voir. Allons, allons, point de jalousie; elle est jeune, est-ce sa faute si vous êtes plus âgée, il faudra bien qu'elle vienne à notre âge : dix ans de plus, dix ans de moins, y prend-on garde de si près. Venez Monsieur de la Vallée. Venez Agathe : la pauvre enfant n'y entend point de malice. Montons, montons, il y a bien d'autre besogne là-haut. Votre frere, Monsieur de la Vallée, votre frere qui vous attend.

Je suivis cette compagnie, qui prit le chemin de mon appartement. Je donnai le bras à mon épouse, que quelques mots dits en montant calmerent totalement; elle m'apprit qu'elle se trouvoit fort incommodée, & que sans la visite de mon frere,

elle ne se seroit pas levée.

Madame Allain nous précédoit en répétant continuellement: le pauvre garçon est sensible, & on lui en veut du mal. Mais votre frere, Ah ! le pauvre here, il vous fera pitié, il me fait peine à moi qui ne lui suis rien, car je n'aime point à voir les malheureux. La misere me fait tant de peine que je ne puis regarder ceux qui la souffrent : le voilà, tenez regardez, la Vallée...

Il nous attendoit, en effet, au haut de l'escalier ; car mon épouse, par une suite sans doute de ses principes de dévotion, n'avoit pas osé le laisser dans sa chambre. Elle ne se souvenoit plus que Jacob sur le Pont-neuf auroit paru à ses yeux dans un état moins décent, s'il n'eut eu un habit de service qu'on lui avoit laissé par grace en quittant son pupile. Elle ne voyoit plus en moi que son époux, & cet

époux tranchoit du bon Bourgeois & étoit habillé proprement, cela lui faisoit croire sans doute que personne, sans être un imposteur, ne pouvoit se dire mon parent, si ses habits ne le mettoient dans le cas de figurer avec moi. Delà elle soupçonnoit que celui qui se disoit mon frere pouvoit bien être un homme qui cherchoit à la surprendre sous un nom supposé. Ses habillemens ne répondoient pas pour lui, & cela suffit pour faire gagner la défiance : d'ailleurs je dois dire, pour l'excuser, qu'elle ne connoissoit mon frere que sur mon rapport ; je lui avois dit qu'il étoit bien établi à Paris, & la façon dont il paroissoit, ne s'accordoit pas avec mes discours.

Il faut l'avouer : il est rare que le nom, que le sang même obtiennent les avantages, qu'on se croit forcé de prodiguer à un équipage brillant. Etalez un grand

nom, faites même paroître de grandes vertus sous un habit qui dénote la misere, à peine serez-vous regardé, quand la sotise & la crasse seront fêtées sous les galons ou la broderie qui les couvrent. On croit se relever, en faisant politesse aux derniers, quand la familiarité avec les premiers nous humilie d'autant plus qu'on peut moins s'en dispenser.

Pour moi, qui n'étois pas encore initié dans ces usages que j'ai toujours trop méprisés pour vouloir jamais les suivre, je sautai au col de mon frere. Oui, sans penser à lui marquer la surprise que je pouvois avoir de le voir dans un état qui paroissoit peu conforme aux espérances que notre famille avoit conçues de son mariage, je ne m'inquiétai que de l'heureux hasard qui l'amenoit chez moi. Eh! comment avez-vous fait pour me découvrir, lui dis-je, en ne

cessant de l'embrasser ? Entrez : que je suis ravi de vous voir !

Le hazard, me dit-il, m'a servi. Je savois votre mariage, mais j'ignorois votre demeure, quand j'ai entendu parler hier d'une histoire arrivée à M. le Comte de Dorsan, & quand j'ai sçu qu'un nommé la Vallée l'avoit sauvé du péril où ce Seigneur étoit exposé : ( Nouvelle fête pour mon cœur, on parloit de moi dans Paris comme d'un brave. ) Votre nom, continua mon frere, m'a frappé. J'ai couru ce matin à l'Hôtel du Comte, dont le Valet de chambre est une de mes pratiques. Ce Domestique a la confiance de son Maître. Je l'ai prié de s'informer auprès de lui du nom, du païs & de la demeure de ce Monsieur de la Vallée, dont il ne cessoit de faire l'éloge. Il m'a éclairci un instant après sur toutes les circonstances que je lui venois demander. J'ai

appris par lui que le libérateur de son Maître étoit de Champagne, qu'il étoit marié, enfin que vous demeuriez ici. Je m'y suis rendu pour avoir le plaisir d'embrasser mon cher Jacob & de saluer votre femme.

Il se précipita de nouveau à mon col, & après nous être tenus quelque tems étroitement serrés, je lui montrai ma femme, qu'il me parut saluer d'un air également humble & respectueux. Je m'apperçus que Mlle Habert ne lui faisoit qu'une reverence fort simple, & que s'étant assise, elle ôtoit par-là à mon frère la liberté d'avancer pour l'embrasser. Je les priai réciproquement de se donner cette marque d'affection. Si mon épouse ne put me refuser cette satisfaction, & même si elle s'en acquitta d'assez bonne grace, (car son état de foiblesse lui servoit d'excuse légitime,) je m'apperçus, aux larmes qui couvri-

rent pour lors le visage de mon frere, qu'il se passoit dans son ame quelque chose d'extraordinaire qui me sembloit être de mauvaise augure.

Je n'attribuois ses pleurs, je l'avoue, qu'à ce que je le croyois humilié par l'espece d'insensibilité avec laquelle ma femme avoit paru recevoir ses avances, mais je me trompois lourdement. Mon cœur souffroit de mon incertitude, & je voulus m'en éclaircir.

Qu'as-tu donc, mon cher frere, lui dis-je. Eh! qui peut troubler la joie que nous devons goûter en nous revoyant? Tu dois voir que tu me fais sentir un plaisir parfait, & il te doit apprendre que, sans des raisons pressantes, je ne t'aurois pas caché mon mariage. J'ai une femme que j'adore & qui m'aime, notre fortune est honnête, mes espérances sont grandes, je te crois également heureux: &

quand je veux donner un motif à tes larmes, je pense qu'elles viennent du plaisir que te cause notre bonheur : je n'ose m'imaginer qu'elles puissent m'annoncer quelques disgraces.

Remarquez, en passant, que je ne dis plus mon bonheur ; relevé par tant d'accidens heureux, je me figurois que Mademoiselle Habert devoit s'estimer autant fortunée de m'avoir acquis, que je trouvois de felicité à la posséder.

Un silence morne, un regard triste formerent toute la réponse de mon frere. Je me doutai que l'humanité souffroit ; je compris qu'il avoit quelque chose de personnel à me communiquer, & que ce qu'il avoit à me dire ne demandoit point de témoins, je priai la compagnie de me laisser avec mon frere.

Oui, oui, c'est bien pensé, dit Madame Allain en se levant, quand on se tient de si près on a

mille choses à se dire, dont les voisins n'ont que faire. Il feroit beau voir que chacun mît le nez dans mes affaires: cependant on ne risque rien avec moi, je suis discrette quand on me demande le secret, non, rien ne me feroit jaser; ai-je jamais dit à personne que mon voisin l'Epicier, qui est Marguillier de sa paroisse, a sa sœur servante. L'un demeure au Marais, l'autre est au Fauxbourg S. Germain: qui va y regarder de si près? Eh! pourquoi débiter ces nouvelles? On sait bien que ça ne sert de rien aux autres. Nous ne sommes pas tous obligés d'être riches: la volonté de Dieu soit faite. Mais au revoir, mon voisin; adieu Madame, allons allons, remettez-vous M. de la Vallée, dit-elle à mon frere. Agathe qu'on me suive, & elle partit en plaignant, tout le long de l'escalier, le chagrin auquel mon frere paroissoit si sensible;

mais en promettant d'une voix aussi distincte qu'elle n'en vouloit jamais parler à personne.

Quand elle fut partie, je priai mon frere de ne me rien cacher. Oui, cher Alexandre, lui dis-je, la Nature seule fait entendre à mon cœur que quelque chagrin violent vous devore, vous ne devez rien me déguiser, & soyez persuadé que ma fortune est à vous.

Mon Epouse, revenue à son naturel par la retraite de nos voisines, (car il y a de ces gens qui, bons essentiellement, ne sont ou ne paroissent méchans que parce qu'ils ont des témoins dont ils craignent la censure,) Madame de la Vallée, plus à son aise, prit donc un air moins austere & eut même la bonté d'assurer mon frere qu'elle souscrivoit de bon cœur à tout ce que je venois d'avancer.

Enhardi par ces prévenances

de ma femme, mon frere me dit: tu sais, mon cher Jacob, qu'il y a près de quatre ou cinq ans que je suis marié dans cette ville. Je trouvai, en épousant ma femme, une maison bien garnie, & je puis dire, que quoique fils de Fermier à son aise, je devois peu me flatter d'obtenir un pareil bonheur.

Ma femme étoit aimable, elle avoit de l'esprit, & peut-être étoit-ce-là son malheur, à peine avoit-elle vingt-quatre ans quand son premier mari mourut. Il lui avoit laissé un commerce bien établi, il n'y avoit pas un an qu'elle étoit veuve quand je l'épousai, & je puis dire que j'entrois dans un train qu'il n'y avoit qu'à laisser courir pour en profiter. Les trois ou quatre premiers mois furent fort heureux, ma femme étoit assidue à son comptoir, elle se levoit de bonne

heure, elle regloit la maison, elle prévoyoit à tout, elle voyoit tout, & prosperoit ; mais pendant un voyage que je fis en Bourgogne pour nos achats, il se passa bien d'autres choses.

A mon retour, je trouvai que Picard mon garçon avoit la direction de la cave, qu'une fille étoit chargée du comptoir, que Madame, qu'il ne m'étoit plus permis même à moi de nommer autrement, ne quittoit son lit que vers les midi ou une heure, qu'alors elle paroissoit pour manger, & remontoit aussi-tôt dans sa chambre, qui étoit décorée du titre d'appartement, pour s'amuser de niaiseries jusqu'à cinq heures que sa société se rassembloit ; on alloit à la Comédie, ou l'on jouoit ; on soupoit tantôt ici tantôt là. Cela me surprit sans me fâcher : tu connois ma douceur.

Je crus n'entrevoir dans cette conduite que la légereté, & je me flatai qu'au premier avis que lui donneroit ma tendresse, ma femme changeroit de systême. J'attendis patiemment que je pusse profiter de son reveil. Le lendemain, sur les onze heures, j'entendis une sonnette, je pensai qu'une compagnie avoit besoin de quelque chose, & appellant un garçon je lui dis: Champenois, allez voir ce que l'on demande.

Mais ce garçon, plus au fait du train qu'avoit pris ma maison depuis mon absence, me dit: Maître, vous vous trompez, c'est Madame qui est réveillée, & qui avertit la servante de lui porter un bouillon. Tout ce manége me paroissoit étranger, mais je résolus d'en tirer partie, je pris l'écuelle des mains de la fille & je montai à la chambre ou à l'appartement de Madame. Elle étoit

dans ſon lit, je lui préſentai ſon bouillon. Eh! quoi vous-même, me dit-elle, pourquoi ma Domeſtique n'eſt-elle pas venue? Je lui dis que j'avois voulu me procurer le plaiſir de lui apporter moi-même; mais vous devriez reſter au comptoir, me dit-elle d'un air ſec?

Je ne le puis, ma chere, lui répondis-je. J'ai fait des commiſſions dans mon voyage, il faut que j'aille en rendre compte. Je n'attendois que votre réveil pour partir. Je compte que vous allez vous lever & deſcendre à la boutique; après le dîner je rangerai mes comptes avec vous pour voir ce que vous avez vendu & reçu pendant mon abſence.

Je ne me mêle point de cela, me dit-elle, c'eſt à Picard qui a le ſoin de la cave qu'il faut vous adreſſer, & la petite Babet vous donnera le détail du comptoir.

Remarquez que cette Babet est un enfant de quatorze ou quinze ans, niéce de ma femme. Je me mis en devoir de lui montrer le tort qui pouvoit résulter de mettre ses intérêts entre les mains d'un étranger & d'une petite fille de cet âge, mais je n'avois pas ouvert la bouche, que prévoyant mon dessein, ma femme me pria de la laisser en repos, en me disant qu'elle se trouvoit mal.

Elle connoissoit mon foible, mon amitié fut allarmée : je voulus m'empresser pour la secourir, mais plus je redoublois mes soins & plus son mal paroissoit s'augmenter ; enfin d'un ton de colere elle m'ordonna de me retirer, en ajoutant simplement, faites monter ma servante.

Dieu ! que devins-je ? Quel changement ! je me persuadai que ma douceur pourroit la vaincre,

& après lui avoir envoyé la domestique qu'elle demandoit, je descendis à ma cave pour en faire le controlle sur l'état que le garçon, chargé de ce soin, m'avoit donné, mais hélas ! quelle différence ! J'appellai Picard que j'avois toujours reconnu pour un garçon fidéle, il me dit que ce qui pouvoit manquer avoit été livré par les ordres de Madame. Lui ayant ordonné de se taire, je remontai au comptoir, je n'y trouvai que des chiffons de papier qui contenoient les sommes différentes données à Madame par Babet, mais je ne voyois point d'emploi de deniers. Concevez, si vous pouvez, cher Jacob, le désespoir auquel je m'abandonnai. Je me crus ruiné ou bien près de l'être, & je ne me trompois pas.

J'entrai dans ma Salle, & m'étant mis sur une chaise, j'y restai bien

bien une heure sans pouvoir prononcer une seule parole. J'étois dans cet état quand ma femme m'envoya dire de lui envoyer chercher son Médecin : je n'en avois jamais eu d'arrêté ni pour elle ni pour ma maison. Je courus à la chambre de mon épouse, & ne la trouvant point malade, je voulus le lui représenter ; mais à travers mille cris, elle me dit qu'elle voyoit bien que je voudrois la voir morte, puisque je lui refusois les secours nécessaires. Il fallut obéir, elle m'indiqua la personne qu'elle vouloit, & que j'envoyai chercher : ce personnage vint & ordonna je ne sais quoi, car il ne m'étoit pas permis de jetter les yeux sur les papiers qu'il laissoit.

Je voulus profiter de quelques intervalles pour parler à mon épouse de nos affaires, & surtout d'une lettre de change

qu'elle avoit laissé protester ; quoique je lui eusse compté, en partant, la somme nécessaire pour y faire honneur : je ne pus en tirer un seul mot. Un étranger se présentoit-il, elle ne cessoit de parler, mais dès que je m'approchois pour l'entretenir de nos intérêts, ou pour en tirer quelques éclaircissemens, son mal redoubloit.

Enfin au bout de quelques visites, le Médecin, sans doute d'accord avec ma femme, lui ordonna les eaux de Passy au plutôt, & me prescrivit de ne lui point rompre la tête d'aucunes affaires, si je voulois la conserver. Je m'y déterminai avec peine, mais il fallut souscrire à tout, elle me menaçoit de séparation, & vous savez que le bien vient d'elle, vous devez d'ailleurs connoître la coutume de cette Ville, qui est cruelle pour les Maris ;

car dès le lendemain de leurs nôces les maris se trouvent débiteurs de leurs femmes.

Elle partit donc pour les eaux. Je me trouvai par son absence forcé de laisser les choses dans l'état où elles étoient. Pour tâcher de remplir le vuide qu'elle avoit mis dans notre commerce, je m'avisai de me rendre commissionnaire pour des marchands, qui, sûrs de ma probité, ne balancerent point à me donner leur confiance. M. Hutin fut un des premiers à faire porter chez moi des vins de haut prix, je lui devois rendre compte du débit à la fin de chaque semaine.

Dans ces entrefaites, il me prit un jour fantaisie d'aller me divertir à Passy avec ma femme qui y avoit pris une chambre garnie. J'espérois que cette attention me rendroit son affection. J'y arrivai sans être attendu,

& j'apportois avec moi nos provisions : mais ma précaution étoit fort inutile. Je la trouvai en effet à table avec deux Directeurs, qui dévotieusement y mangeoient tout ce que Paris peut fournir de plus délicat : & le vin s'y répandoit avec profusion.

Si ma présence dut déconcerter ces Messieurs, je n'eus pas lieu de m'en appercevoir, & ma femme sans se démonter & sans se déranger, me dit de prendre une chaise : mais je n'étois pas assis que, ( la réflexion lui faisant sans doute appréhender quelque scene de ma part, ) elle se retira après une légere excuse fondée sur le spécieux prétexte d'aller prendre ses eaux à la fontaine, & nous ne la revîmes plus.

Je restai avec ces deux bons Ecclésiastiques, qui m'apprirent ingénuement que l'un d'eux avoit

été le directeur de Madame ; qu'ayant appris qu'il alloit à Versailles avec le Provincial présent, elles les avoit engagés de venir dîner chez elle en repassant. Jugez de ma surprise.

Je dois cette justice à cet honnête homme qui me faisoit ce détail, de convenir qu'il parloit avec sincérité, & que du moins en apparence, ç'a été malgré lui s'il a consommé la plus grande partie de mon vin. Mais c'étoit un Directeur du premier ordre dans le parti rigoriste, & ma femme, peut-être moins dévote que personne, avoit cette sotte fatuité de vouloir passer pour une de ses favorites.

Je les conduisis à leur chaise, & je me rendis aux Eaux. Je n'eus pas entamé la conversation avec ma femme sur cette rencontre, qu'elle me dit que ce Pere étoit son Ange, qu'elle lui faisoit po-

liteſſe, que cela ne me coutoit rien & que je la laiſſaſſe en repos.

Ce diſcours me glaça, mais mon naturel tranquille ne ſe démentit point. Je partis ſans prévoir d'autres accidens, comptant bien même qu'on devoit m'avoir quelque obligation de ma douceur; mais que je me trompois.

Je vous ai dit que M. Hutin me donnoit des vins en commiſſion, & que chaque ſemaine je lui portois l'état de la vente & de ce qui me reſtoit en cave. Je m'en rapportois pour ce détail à Picard, étant obligé d'être toujours hors de ma maiſon pour en obtenir le débit. En rentrant à Paris, je me rendis chez ce Marchand & je lui remis l'état de la derniere ſemaine.

Je fus fort étonné de voir le lendemain entrer chez moi ce même M. Hutin, qui me pria de lui permettre de deſcendre

à mon cellier pour vérifier le compte que je lui avois fourni la veille. Je n'en fis point de difficultés, car je me croyois en régle. Nous trouvâmes le nombre des tonneaux que j'avois accusés; mais je ne pus en revenir quand, plus instruit que moi-même de l'état de ma cave, M. Hutin me fit appercevoir que six pieces, que je croyois pleines, n'étoient plus que des futailles restantes inutilement sur les chantiers. Je fus traité par cet homme comme un fripon, & il me menaça de me perdre.

J'appellai Picard, à qui j'avois expressément défendu de rien livrer sans mes ordres. Pendant que je lui faisois les mêmes menaces que je venois d'essuyer, Hutin & lui se regardoient en souriant. Cette intelligence me rendit furieux, & j'allois totalement sortir de mon caractere,

quand ce garçon intimidé se jetta à mes genoux, & m'avoua que, depuis le départ de Madame, il avoit journellement reçu ordre d'elle de lui envoyer de ce vin à Passy, ou d'en faire porter à son Directeur; & qu'à l'instant il venoit de faire partir six bouteilles pour ce dernier. Contes en l'air, dit M. Hutin; je verrai ce que je dois faire, ajoûta-t-il en sortant. Je chassai Picard, & dans la fureur où j'étois, je me rendis sur le champ chez le Directeur.

Le bon Pere me répeta qu'il n'avoit jamais rien reçu de ma femme que forcément, & me déclara à la fin qu'il pensoit que ma femme étoit folle. Tenez, dit-il, Monsieur, voilà un bonnet d'été violet qu'elle m'a envoyé. Croit-elle qu'un homme de mon état portera de ces garnitures en réseaux d'argent & en franges? Je le lui ai renvoié deux

fois,

fois, mais envain. Comme je suis résolu de ne m'en point servir, je vous le remets. Il me dit même qu'il avoit prié mon épouse de se choisir un autre Directeur, sur le prétexte que ses autres affaires ne lui permettoient pas de lui donner ses soins.

La candeur que faisoit paroître cet honnête Ecclésiastique m'ôta la force de lui parler des six bouteilles qu'il avoit reçues le même jour, & il ne m'en parla pas non plus, peut-être par oubli.

Je pris à l'instant un carrosse & je me fis conduire à Passy: je trouvai ma femme, auprès de laquelle Hutin s'étoit déja rendu; j'augurai dès l'abord quil venoit lui rendre compte de l'usage qu'il avoit fait des lumieres qu'elle lui avoit données; car ayant voulu lui parler du désastre que sa conduite mettoit dans notre ména-

ge, elle me dit avec emportement:

C'eſt bien à vous à vous plaindre : quand j'ai tout fait pour vous & que vous me ruinez : ſans la conſidération que M. Hutin a pour moi, il vous pourſuivroit & il vous feroit pourrir dans une priſon. Il veut bien à ma priere vous accorder du tems, ne point ébruiter votre friponnerie, & même vous continuer ſa confiance & vous viendrez me ſoumettre à votre humeur ? Ce pauvre Picard que vous chaſſez, il faut le reprendre ; n'eſt-ce pas M. Hutin ? Il ſuffit que j'aime ce garçon, Monſieur le met dehors ; allez, toute votre conduite eſt affreuſe. Décidez-vous à mériter les bontés de Monſieur, ou je vous abandonne à ſa vengeance.

J'aurois peut-être répondu, & j'avoue que la patience étoit

prête à m'échapper, quand M. Hutin me força à me tenir tranquille, en me protestant que, si je faisois le moindre bruit, il me décrediteroit à jamais. Que faire à ma place? Ce que je fis, gémir en secret & se taire.

Je revenois chez moi désespéré, quand en passant j'ai entendu parler de l'affaire de M. le Comte de Dorsan. Chacun s'en entretenoit chez moi quand j'y suis arrivé, & l'on vous nommoit. Cela a excité ma curiosité: je vous ai découvert, & j'ai le bonheur de vous voir.

Je ne pus entendre ce récit sans frémir, & sans faire une comparaison du sort de mon frere au mien, bien avantageuse pour moi. Mademoiselle Habert y donna quelques larmes qui me furent bien sensibles & dont je lui eus une obligation infinie. Je retins mon frere à dîner, & sans

m'amuser à plaindre son malheur, (Compassion stérile qui ne remedie à rien, & qui souvent est plus employée pour satisfaire l'amour-propre que pour contenter la Nature;) je lui dis que j'irois le voir, que je le priois de venir souvent chez moi, & qu'il devoit être persuadé que je serois toujours son frere. Mon bien, lui dis-je, cher frere, ne me sera jamais précieux, qu'autant qu'il me mettra dans le cas de vous être bon à quelque chose: & dès-lors j'engageai Madame de la Vallée à prendre chez nous deux garçons qu'il avoit eus de son mariage, & auxquels il ne pouvoit donner une éducation convenable.

Ma femme y consentit volontiers, & auroit pris la peine de les aller chercher, si son état de foiblesse le lui eut permis, mais elle fut obligée dans le jour de

se remettre au lit ; à peine y étoit-elle, & à peine mon frere venoit-il de sortir, que M. le Comte de Dorsan entra.

Il fit un court compliment à ma femme sur son indisposition, il ne pouvoit se lasser de lui répéter les obligations qu'il disoit m'avoir, & il finit en me priant de le conduire chez M. Dorville, auquel, ainsi qu'à sa femme, il devoit, me dit-il, un remerciement & des excuses de l'embarras qu'il leur avoit causé la veille.

Je me disposois à m'y rendre, lui dis-je, Monsieur. J'en suis charmé, répondit-il, cela s'arrange avec mes vûes sans vous détourner de vos affaires ; mon carrosse est là-bas, nous irons de compagnie. Il salua Madame de la Vallée ; je l'embrassai, ses yeux paroissoient me voir partir à regret, mais M. de Dorsan

avoit parlé, il n'y avoit pas moyen de m'arrêter. Nous partîmes.

*Fin de la sixiéme Partie.*

